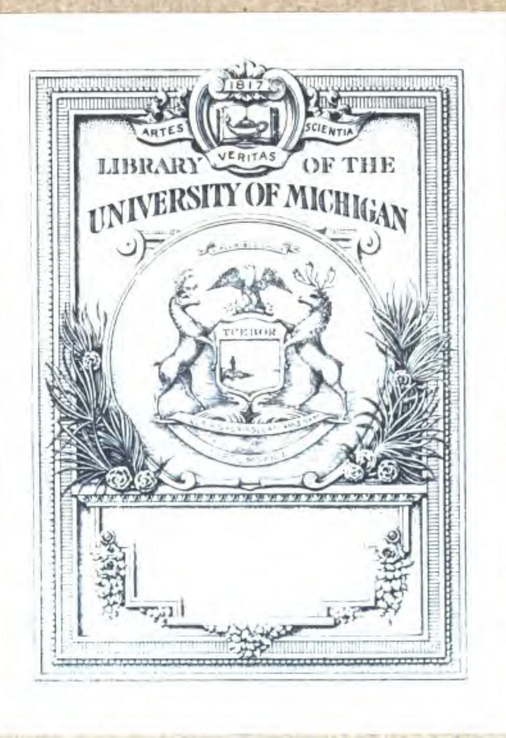
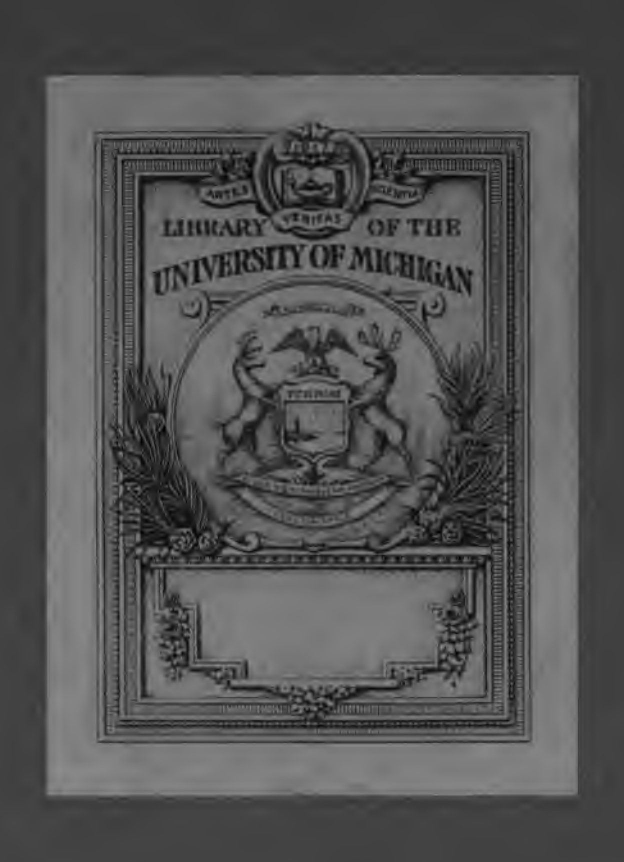

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

LE VITRIOL DE LUNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Martyre de l'Obèse, Roman.

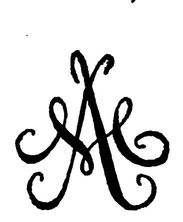
Lazare, Roman

Au Capucin Gourmand, Roman.

HENRI BÉRAUD

LE VITRIOL DE LUNE

ROMAN



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS, 22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 *exemplaires sur papier vergé pur fil des* PAPETERIES LAFUMA
numérotés à la presse de 1 à 25

A LÉON DEFFOUX

FRATERNELLEMENT

H. B.

LE VITRIOL DE LUNE

PREMIÈRE PARTIE

I

La mère disait :

— Blaise, va chercher le padre.

Blaise partait. Il courait le long des boutiques, ses petits poings enfoncés dans les poches de sa culotte. A côté de lui, son image bondissait en ombre rapide dans les carreaux plombés des devantures; et, quand il sautait les flaques de la rue, l'enfant riait de se voir traversant, la tête en bas, ce ciel de nacre et de fumée qui est le ciel de Lyon.

Il arrivait bientôt au cabaret de la rue Mer-

cière, où son père, Cornillon le boulanger, jouait aux cartes avec ses voisins.

Ils entouraient une longue table près de la fenêtre derrière les bancs. Le cabaretier et quelques désœuvrés se tenaient debout. Tous fumaient de longues pipes en terre de Montalieu; les troubles rubans de la fumée s'effilochaient dans l'ombre humide et le parfum du tabac réchauffait les aigres relents du vin.

— Viens, padre, dit l'enfant.

Le boulanger leva la tête, et, d'un ton fâché :

— Ne t'ai-je pas cent fois dit que je ne veux plus entendre ce maudit patois? Padre, padre, padre! On dit : viens, père! Tu ne seras donc jamais un vrai Lyonnais comme tout le monde?

Cornillon soupira :

— Mes amis, je ne suis pas fâché d'avoir épousé ma femme. Pourtant j'ai peine à voir que le mal du pays la tient. Oh! pas devant son mari, mais non! Que je traverse seulement la rue, voilà le baragouin qui recommence! C'est son frère qui

fait tout le mal, ce gueux frisé d'Italien, qui du matin au soir...

— Père, il faut venir!

— Voyez un peu le petit coquin! Ça ne jure que par son oncle. Et l'autre, le Giambattista, lui raconte des histoires à dormir debout; il lui donne des noms de bohémiens : Biagio. Croyez-vous cela? Biagio! Tiens, mon Blaise, bois un coup, dans le gobelet de ton père!

— Viens donc! criait l'enfant.

Du pied il frappait les dalles. L'assistance se mit à rire. Cornillon rit avec les autres.

— Allons, Blaise, bois avec nous... Encore un cent de piquet, et ton père va rentrer au fournil...

Mais le petit obstiné n'approchait pas. Obstiné, il répéta :

— Il faut venir, viens...

— Ma femme a raison, dit enfin le boulanger. Il me faut aller dormir, oui ma foi, si vous voulez demain de bon pain frais...

Il tendit, une fois encore, son verre au pichet, le vida, paya l'écot.

— En route, fit-il.

Il saisit la main de l'enfant. Comme deux heures sonnaient, tous deux prirent le chemin de la boulangerie. Une clarté dure et grise taillait de grands pans d'ombre aux flancs des hautes maisons lyonnaises. Au creux des ruelles, des ouvriers allaient à pas lents. Devant les cabarets, des archers du régiment royal se tenaient assis, allongeaient paresseusement leurs jambes guêtrées; d'un mur à l'autre, sur des cordes tendues, du linge séchait; quelques rameaux tremblaient dans l'azur maladif. Des carrosses et des chaises se croisaient aux carrefours.

La boulangerie ouvrait sa chambre basse sur la rue. Anita Cornillon, assise sur les marches du seuil, attendait son époux, et le querellait un peu chaque jour. Mais Cornillon riait, embrassait sa femme, puis il gagnait la chambre haute, où elle le suivait.

Le boulanger se mettait au lit, elle le bordait,

et il s'endormait aussitôt, à côté du moulin à bluter. Un épais tapis de son assourdissait les pas de l'épouse qui, sur les degrés de pierre, reprenait son ouvrage. Blaise jouait un moment avec la flèche de bois du peson, puis, de l'étouffoir, il tirait quelques braises noires, dont il charbonnait le carreau. Sous la montre, il trouvait les poids de fer et il imitait les bateleurs du marché Saint-Antoine. Les poids roulaient dans la boutique avec un bruit d'anneaux :

— Sainte Marie, soupirait Anita, il va réveiller le padre.

L'enfant s'apaisait et la boulangère, les yeux baissés sur son tricot, chantonnait des rondes de son pays en dialecte génois. C'était son plaisir, qui la remplissait de mélancolie. Elle le prenait en cachette de Cornillon. Le boulanger aimait sa femme ; mais il montrait, pour l'énigme de son passé d'étrangère, une aversion mêlée de jalousie. Cela l'inquiétait et l'irritait, qu'elle parlât une langue qu'il n'entendait point. Il défendait qu'on l'apprît à son fils. Mais surtout il prenait ombrage

des longs dialogues de l'épouse et de son frère Giambattista, venu naguère de Gênes pour la rejoindre.

S'étant fait mitron, l'Italien vivait à la boulangerie, pétrissait les miches que Cornillon enfournait. Il fréquentait, sur le Port-du-Temple, des bateliers de son pays, habillés comme des galériens.

Une chose encore attristait le boulanger : l'attachement de Blaise pour son oncle. L'oncle Giambattista était un homme extraordinaire. Par ses traits réguliers et fermes, il ressemblait à sa sœur. Mais cet homme, grand, souple, et crépu comme un mulâtre, allait toujours débraillé, sa veste brune ouverte sur une chemise en toile bariolée de fleurs hardies. Parfois il portait un habit, un tricorne sous le bras et des souliers à boucles.

Il possédait une flûte en cristal, à clés d'argent. Il la prétendait tenir d'un marin, qui l'avait rapportée de Chine. Il en jouait habilement et chaque soir. La flûte rendait un son grêle et triste, quelquefois lugubre, quand on en tirait les notes

les plus aiguës, et plaintif jusqu'à mettre des larmes aux yeux des gens, lorsque, dans le registre grave, le musicien modulait les chacones de son pays.

Les passants attardés qui, la nuit, se hâtaient le long des échoppes, s'arrêtaient sur le seuil de la boulangerie. Giambattista, à demi nu, jouait de l'instrument devant la bouche embrasée du four. Le cristal reflétait des lueurs d'incendie; le torse rouge et les bras musclés du flûtiste se détachaient comme une vision d'enfer, et l'étrange musique gagnait la ruelle obscure, comme portée par l'odeur du bois qui brûlait en crépitant.

Le petit Blaise écoutait sans bouger, assis près de son oncle, au pied du pétrin, sur une pile de sacs vides. Il aimait Giambattista surtout parce qu'il racontait des histoires qui ne ressemblaient pas aux autres histoires. Blaise, déjà, savait par cœur ces récits où passaient des matelots, des routiers, des gentilhommes en carrosse et des capucins qui se battaient à coups de couteau. C'étaient des contes mystérieux et effrayants. Mais

l'oncle Giambattista avait une manière à lui de les raconter, et ses yeux étaient si tendres...

Il y avait l'histoire d'un matelot qui, jouant d'une harpe faite avec un pin tordu et les dents d'un brochet géant, charmait sur les côtes d'Italie, les dieux marins à barbe de varech... Puis l'histoire du chevalier qui, dans un château désert, entend une voix criant dans la cheminée : « Je tombe! » le chevalier voit choir à ses pieds les membres d'un petit garçon, qui se recolle mystérieusement et ressuscite sous ses yeux... Et l'histoire du soldat qui jouait la marche du régiment avec son nez immense et percé de trous comme un pipeau... Et l'histoire du roi fou, qui fit manger son peuple par sa garde noire, sa garde noire par ses chiens, ses chiens par ses porcs et qui mangea les porcs avant d'être à son tour mangé par un loup...

Blaise écoutait. Il eut peur une fois. Ce fut certain jour où l'Italien, expliquant l'aventure des sept pages empoisonnés, dit qu'en son pays il avait appris un moyen de faire mourir ses enne-

mis, sans que personne, pas même les médecins, ne connussent jamais la vérité de leur trépas :

— Et comment, Giambattista?

— Par un bocon, dit l'oncle, un bocon de mon pays, un poison en tout petits grains. J'en donnerai deux, pas davantage dans un pain d'anis ou dans un verre de vin. Celui qui mange la miche ou qui boit le gobelet meurt bien vite, mon Biagio, d'une vilaine fièvre putride!

A table, le même soir, Blaise demandait ingénument à sa mère si elle connaissait le bocon. Anita rougit jusqu'aux tempes.

— Qu'as-tu dit, Giambattista?

Le Génois se mit à rire. Cornillon le regardait en fronçant les sourcils, mais n'osant dire mot. Le boulanger craignait son singulier beau-frère. L'autre, qui le savait, riait d'un air provocant :

— Pourquoi parles-tu de ces choses? reprit Anita. Ce n'est pas affaire d'enfants.

— Ni affaire des Français, pouffait le Génois.

— Qu'est-ce donc ? demanda Cornillon.

L'enfant parla : l'oncle savait le moyen de

tuer les méchants en mêlant aux pains d'anis de petits grains...

— Sainte-Mère! dit encore la boulangère, le regard fixé sur son mari, qui, tout pâle, cessa de manger.

Giambattista vida son verre et, riant plus fort :

— Que vas-tu penser, beau-frère? Me prends-tu pour un parfumeur d'officine? Chez nous, gens du Golfe, tout un chacun connaît les poudres. Un vrai Génois est toujours un peu médecin, un peu sorcier, un peu apothicaire. Mais pour savoir les pharmacopées, on n'est pas de ceux qui les emploient. La République n'est pas terre d'empoisonneurs, apprends cela, beau-frère!

Le boulanger ne put se contenir :

— Ton pays, cria-t-il, en frappant sur la table, que ne t'a-t-il gardé! Ceux d'ici et ceux de là-bas ne sont pas faits pour s'accommoder. Pour nous autres, Lyonnais et Dauphinois, les mitrons ne sont ni musiciens, ni barbus de chimies. J'aurais plus sagement fait d'épouser une fille de chez

nous car il n'est bonne farine que de grains poussés en même terre.

Anita se mit à pleurer et, de voir pleurer sa mère, Blaise ne put se tenir; il fondit en larmes. Aussitôt, Giambattista, cessant de railler, se leva, jeta son pain en criant. Les moindres chagrins de son neveu le bouleversaient :

— Vois, vois, ce que tu fais! dit-il à son beau-frère. Mon Biagio, ne pleure plus. C'était pour rire, viens, *giovenetto*, viens avec ton oncle; allons voir les charlatans sur le pont du Change.

II

Anita Cornillon mourut d'un froid qui la saisit sous le porche de Saint-Nizier, comme elle sortait de la messe, au matin de Pâques 1749. Elle serra son fichu et se mit à courir. Il lui semblait que le vent glacé la poursuivait, s'engouffrait sur ses pas dans les cours traversières. Arrêtée, hors de souffle, le sang aux tempes, vers la borne de la Mercerie, elle pria qu'on allât chercher son époux. Il la trouva grelottante, ayant juste assez d'esprit pour le reconnaître.

On la mit au lit vers une heure. Au soir, le curé vint en surplis et, le lendemain, Anita passa dans un grand frisson. Blaise vit pour la dernière

fois sa mère, vêtue d'une robe de velours gros-bleu, sa plus belle robe. Elle était étendue entre les cierges, les mains jointes, et son visage cireux fit grand peur à l'enfant.

Au retour du cimetière, le boulanger et Giambattista le tenaient chacun par une main. Ils gagnèrent la boutique. Les deux hommes prirent place en silence à droite et à gauche de la grande maie de chêne. La boulangerie, déserte à cette heure où, d'ordinaire, les chalands se succédaient, donnait à Blaise l'illusion que ce jour était un dimanche. Muet et farouche, Giambattista regardait les montres nues, toutes saupoudrées de farine. Cornillon, appuyé sur la huche, pleurait à gros sanglots.

L'après-dîner s'écoula sans que fût échangée une parole. Le père, las de pleurer, tomba dans une sorte d'hébétude, qui le fit ressembler à un homme endormi. Giambattista ne fit pas un mouvement, jusqu'au jour tombé.

Six heures approchaient lorsque la porte s'ouvrit. M. Farge entra.

C'était un marchand de soie du voisinage, échevin des Terreaux, capitaine de la milice, fabricien de la paroisse. M. Farge avait ramené la pauvre Anita d'Italie, dans son fourgon. Elle l'avait servi durant plusieurs mois et il l'avait établie.

Lorsque François Cornillon épousa la Génoise, M. Farge paya de ses deniers le premier terme de la boulangerie. Il demeura l'ami et le protecteur de la famille; il avait porté le petit Blaise sur les fonts baptismaux.

Le bruit que fit son épée, raclant au passage la rangée des pelles dressées contre le four, ne tira point le veuf de ses funèbres songeries. Giambattista s'essuya les yeux et se leva pour tendre en silence son escabeau. M. Farge s'assit, tira de son gousset une pincée de tabac, puis, regardant le petit :

— Approche, dit-il.

L'enfant vint.

— Quel âge as-tu?

— Douze ans, monsieur.

Le bourgeois renifla sa prise, donna une chiquenaude à ses dentelles et se tut.

A cet instant, le boulanger respira profondément ainsi qu'un homme qui s'éveille; il jeta ses regards autour de lui et, apercevant le visiteur, il se souleva sur son banc.

— Mon pauvre Cornillon, dit M. Farge, il faut s'habituer à son malheur. Pleure ton épouse, mon ami; c'était une sainte femme, et il convient d'honorer ceux qui ne sont plus. Cependant il faut vivre... Te voilà seul. Que vas-tu faire? Sans femme point de bon commerce! Tu vendras ta boutique. Après?

— Misère de moi, gémit le boulanger. A quoi suis-je bon maintenant?... ma pauvre Anita, chère femme!...

Il se remit à sangloter.

— N'as-tu pas quelques biens en Dauphiné?

Cornillon baissa la tête.

— Eh bien, va-t'en cultiver ton lopin. Le temps guérit tous les maux. Je me charge de

Blaise, qui fera partie de ma maison. Quant à Giambattista, s'il veut...

— Qu'ai-je maintenant à faire en ce pays? dit l'Italien. Anita n'est plus. Tout ce qu'au monde je pouvais aimer, cet enfant, vivra loin de moi...

Il tendit ses mains vers le jeune garçon :

— Biagio, Biagio, s'écria-t-il douloureusement, je ne te verrai plus... Je retourne là-bas. Il n'y a plus ici que du chagrin pour l'étranger!

Tout fut arrêté dans l'heure qui suivit. Le soir même, sans une parole, Giambattista gagna l'étroite soupente creusée au-dessus du bûcher où il gîtait. Il prit à l'espagnolette sa gibecière, qui contenait la flûte, un livre au cuir rongé, quelques chemises; il reparut dans le fournil avec un visage ferme et les yeux secs. Cornillon était retombé dans son immobile accablement. M. Farge, appuyé sur sa canne, attendait sans parler que tout fût prêt pour le départ de l'enfant.

Un voisin l'avait conduit dans la chambre

haute. D'une manière confuse, Blaise pensait qu'il ne verrait plus ce lieu, où sa mère dans son effroi des voleurs d'enfants, l'avait laissé grandir. Il regardait toutes choses une dernière fois. Un berceau d'osier tressé était par terre, près de la fenêtre. A droite et à gauche d'un christ de cuivre, on voyait deux peintures. Une maigre tapisserie de Bergame couvrait la chaux; en face du lit, un dressoir portait quatre plats et un chandelier en faïence...

L'enfant, trop jeune, ne ressentait point son deuil; la mort ne lui semblait point irréparable; du moins ignorait-il que les plus longues vies ne sauraient faire oublier aux orphelins la solitude de leur adolescence. Il cherchait la morte, naïvement, parmi les témoins familiers. Il pensait aux miracles dont les prêches de Saint-Nizier avaient peuplé son esprit, et il s'attendait à voir sa mère entrer dans la chambre, de son pas timide et léger, comme si elle craignait encore de réveiller le boulanger endormi... Cependant, le voisin le prit par la main.

Blaise reparut, portant son petit trousseau. Alors, le chagrin de Giambattista éclata tout d'un coup. C'était cette douleur à la fois puérile et affreuse des hommes forts, dont la volonté se brise. Il serrait son neveu contre sa poitrine en gémissant; les larmes inondaient son dur et brun visage. Giambattista rendait à l'enfant tous ses surnoms familiers, et à ces noms se mêlait celui de la morte, qui fit sursauter Cornillon.

Brusquement le boulanger se dressa, ouvrit ses bras en croix, puis éclata d'un rire sauvage. Il fallut, au matin, le conduire chez les frères de Saint Jean de Dieu; il mourut furieux six jours plus tard, dans une cellule de l'hospice.

Giambattista s'en alla vers Montbrison, sa besace sur l'épaule. Il fut vite oublié. Son image n'était plus que dans le cœur désespéré de l'enfant,

III

— Je ferai ce qu'il vous plaira, monsieur.

— Voilà, dit le marchand, une honnête réponse. Tu serviras ma mère. Sèche tes yeux, mon petit, nous allons la trouver.

Blaise allait, sur le pas de M. Farge, dans l'austère silence de la maison. Ils gravirent un escalier de pierre, prirent un corridor dont les murs portaient un calvaire, et, après un détour, se trouvèrent devant une porte, qui s'ouvrait sous un chambranle en ogive surmonté d'une croix.

— Mère, dit M. Farge, voici le petit laqueton que je vous ai promis.

— Qu'il est gracieux, dit la vieille dame. Com-

ment se nomme-t-il? Venez que je vous voie... Ne craignez rien, mon enfant.

Madame Farge était une duègne chétive et tousseuse, plus poudrée qu'une comédienne, et qui semblait empaquetée dans ses dentelles. A son côté, sur la commode, grimaçait un singe et, sur le dossier de la bergère, un perroquet fouillait du bec dans un bol de chènevis. En face de la dame, dans un fauteuil, il y avait un jésuite.

M. Farge, qui d'abord ne l'avait pas aperçu, lui fit des compliments avant de pousser Blaise vers sa soutane :

— Voici donc notre petit homme, dit le père. Il a très bon air et vous servira bien, madame. Dis-moi ton nom, petit!

— Blaise Cornillon.

— C'est un nom de Lyonnais. Pourtant cet enfant, ma foi, a toute la mine d'un petit Italien...

— C'est, dit M. Farge, que sa défunte mère était Génoise. Avant son mariage, elle appartenait à notre maison. C'était une douce créature, mon père, et plus innocente qu'une brebis.

Le jésuite murmura :

— Dieu ait son âme.

Ce religieux se nommait le Père Marion. Il conduisait la maison du fabricant; à l'ordinaire, il portait la soutane, le manteau et le feutre en cornet des réguliers espagnols. Son aspect était fort étrange. Le Père Marion ressemblait à un instrument de lutherie. Sa tête, toute petite, s'emmanchait par des maxillaires en spirales sur un cou tendu de cordes qui partait, droit et raide, d'un corps fait, sous le froc, de deux boursouflures superposées. De cette masse s'évadait une voix qui grondait comme sous le raclement d'un archet.

Blaise le dévisageait avec effroi. Mais l'ecclésiastique l'ayant, d'une main rude, fait tourner sur ses talons, le renvoya vers la dame.

— Que savez-vous faire, Blaise? demanda-t-elle.

— Madame, je sais dire les litanies, mettre le couvert, moucher les chandelles, aller en commission, cirer les chaussures et faire le feu.

La vieille dame dit en riant à son fils :

— Cet enfant me plaît. Il doit être docile et attaché. Je voudrais, toutefois, qu'il apprît la coiffure.

— Il l'apprendra, ma mère.

Et, se tournant vers le jeune garçon :

— Blaise, tes gages seront de vingt livres.

Le Père Marion parla. Sur l'épaule de l'enfant, il avait posé sa large main. Mais l'orphelin songeait à Giambattista, à l'oncle si beau qui, maintenant, allait seul sur les routes. Et Blaise ne put retenir ses pleurs.

IV

On ne l'employa guère. Il passait ses journées dans la chambre d'une vieille domestique. Cet isolement altéra vite la nature expansive et passionnée de l'enfant. L'ardeur de son caractère se consuma dans une rêverie qu'alimentait une imagination enfiévrée par la solitude. A treize ans, Blaise étonnait la maison par l'opiniâtreté qu'il apportait aux desseins les plus capricieux et aussi par un penchant bizarre à multiplier ses propres émois. Il grandissait et s'éveillait à la raison dans un monde d'images et de pensées romanesques. Il rêvait des jours entiers devant

une tapisserie pendue au mur de l'office. Dans l'écheveau compliqué et mystérieux des arabesques, il cherchait d'autres figures. A l'église, la même hantise le poursuivait; il trompait, par un semblable jeu, son ennui durant la messe et, dans le fouillis multicolore des vitraux, il découvrait des visages, des yeux, qui projetaient comme autant de regards les rayons bariolés, où dansait la poussière. Le soir, dans son étroite chambre, de folles lumières allaient et venaient entre les poutres du plafond; c'était la lueur d'une lanterne, suspendue entre deux maisons et que le vent faisait osciller.

Il y avait, dans un galetas contigu à sa chambre, un vieux clavecin. Parfois, l'enfant s'arrêtait devant le clavier poudreux; il frappait les touches au hasard et l'instrument rendait, dans le silence, une vibration plaintive. Alors Blaise demeurait longtemps à rêver, debout dans la solitude. Soudain, il entendait la rude voix du P. Marion. Bien vite, Blaise quittait le grenier. Le jésuite lui faisait peur. M. Farge vivait dans

le souci de son commerce et les obligations de la piété. Dans la maison, le fabricant ne parlait guère. S'il rencontrait son petit domestique, il lui caressait la joue en souriant puis s'éloignait sans une parole. Ainsi l'enfant grandissait loin de tous.

De vivre seul le formait à la patience. Mais il devint vite opiniâtre et dissimulé. Son humeur bizarre inquiétait ses maîtres. A mesure qu'il avançait dans l'adolescence, l'enfant se montrait plus taciturne. Il allait parfois jouer seul, dans une cour humide et murée comme un puits que le ciel couvrait à la façon d'un carré de soie grise. Il aimait avec emportement et, déjà, savait haïr de même.

Parfois, la servante, pour tirer le petit de ses interminables songes, lui faisait moucher les chandelles.

— Aie bien soin, disait la bonne femme, de marcher sur les lumignons.

On l'envoyait à l'école paroissiale. De retour à la maison, il plaçait le couvert et, souvent, Mme Farge lui demandait s'il apprenait bien. Il sut lire

très vite, tant il désirait connaître des histoires. Le grand-chantre, qui enseignait les jeunes garçons, déplorait qu'un enfant si subtil se montrât à ce point indolent et distrait. Blaise connaissait l'histoire sainte, ses prières et le plain-chant. Pour le reste, rien ne pouvait avoir raison de son indifférence. Ses condisciples ne l'aimaient guère; ils l'appelaient le Panosse, ce qui, en patois de Lyon, signifie le paresseux.

V

Des années passèrent. L'horizon de Blaise se bornait à la maison du fabricant. Mme Farge mourut comme il atteignait dix-sept ans. Quelques mois plus tôt, le valet de chambre était sorti de condition, pour finir ses jours dans son village. Blaise le remplaçait.

Peu après la mort de sa mère, M. Farge se débaucha. Il se fit escorter dans ses courses nocturnes par le jeune domestique.

Tout le long des journées, Blaise flânait par la ville. Il ne cessait de penser à son oncle :

— Que fait-il? Il doit être très pauvre, pis

peut-être ! Giambattista avait le couteau si prompt, la langue si bien pendue...

Blaise se rappelait confusément certains propos de l'Italien qui scandalisaient le voisinage... un jour surtout, à la vue d'un tableau, où était représenté le roi Louis XV couvert d'une armure d'argent avec les laisches d'or... Giambattista avait crié, en pleine rue, que Génois et citoyen de la république, il détestait les tyrans...

Quelquefois, le jeune laquais, errant le long des berges de la Saône, où jadis son oncle le conduisait par la main, croyait, tant il était chargé de souvenirs, le reconnaître sous les teintes vertes des cabaretiers. N'était-ce point Giambattista qui, assis parmi les jouteurs en vestes blanches, buvait le vin clair et parfumé de Julienas ? Qu'un inconnu grand et fort fût mêlé aux badauds, autour des tables d'un charlatan, Blaise en proie à son obsession courait... Ce n'était pas lui, jamais lui. Si d'aventure il entendait, près des écluses du Temple, le jargon chantant des mariniers italiens, son coeur s'arrêtait.

Ainsi, plusieurs années, il vécut dans une attente remplie d'anxiété. Seul, un batelier, qui, jadis avait connu Giambattista, prétendit qu'un soir il l'avait cru reconnaître, vers les portes de Mâcon, dans une troupe de comédiens. Mais le batelier était un ivrogne et ne semblait parler que pour flatter la manie de son commensal.

Une sorcière, que Blaise alla consulter dans un taudis de la rue de la Gerbe, jeta trois os de chienne dans un tambourin, croisa des fétus de paille, tira d'un réchaud une fumée puante puis, d'une voix chantante, annonça la mort de Giambattista occis, disait-elle, depuis plusieurs années, à coups de poignard.

— Où ?

— Dans un chemin de rouliers, près de Florence.

— Tu mens ! cria le jeune homme.

Avant de s'enfuir, il jeta dix sous dans le crâne que lui tendait la bohémienne.

Ne sachant à qui entendre, il chercha, pour se rassurer, le P. Marion. Le jésuite ne paraissait

plus chez M. Farge, dont les désordres scandalisaient la paroisse.

Le fabricant, en effet, se ruait au plaisir avec la fureur d'un homme trop longtemps demeuré chaste. Il chut bientôt dans la crapule. La nuit, il rôdait, suivi de son laquais, dans les sordides venelles qui enchevêtraient leur réseau entre le cimetière de Saint-Nizier et la rue Tupin. Blaise portait la lanterne et les pistolets.

Certain soir, le libertin connut un prêtre interdit, nommé Gloppe, qui disait, chez une matrone de Bellecour, les messes de sabbat; il montait à l'autel botté et éperonné, après avoir mangé une noix confite, et il consacrait, dans un calice de bois, une hostie de pain levé.

Cet homme acheva de corrompre M. Farge à qui ses débauches ordinaires ne suffirent plus. Il vendit son commerce et se mit à courir les environs. Des pères, des maris, des amants le cherchaient. L'un d'eux l'atteignit dans une chambre d'auberge à la Tour-du-Pin, la nuit de la Pentecôte. Il y eut bataille. M. Farge saisit le

flambeau et éteignit la bougie sur le visage de son adversaire. L'autre courut à son épée, mais, trompé par l'obscurité, il enjamba la fenêtre et se rompit sur le pavé.

M. Farge, qui déjà prenait le parti de quitter la province, se hâta. Il congédia ses derniers serviteurs, ne garda que Blaise, boucla ses malles et retint deux places dans le coche de Paris.

VI

Lorsque la bâche fut sanglée, M. Farge prit place dans le coupé, en compagnie d'un procureur qui se rendait à Autun. Blaise s'assit à côté d'un conducteur, dont les joues rouges et bleues, fouettées par le vent des routes, ressemblaient à des écuelles de faïence. Le fouet claqua. Le coche, en grondant, quitta la cour des Messageries. C'était une de ces diligences à carcasse ovale, appelées gondoles où, faute de coins, les passagers de la rotonde ne pouvaient dormir. Le voyage dura cinq journées, à deux relais quotidiens, sans accident.

Il plut jusqu'au moment où la diligence atteignit le croisement du Bourbonnais. On était aux derniers jours d'automne. La route traversait les grands labours, couverts de chaumes roux et drus, puis, vers l'entrée des villages, s'encaissait entre deux talus d'où les paysans regardaient passer l'équipage. Les voyageurs apercevaient la roue d'un moulin, des femmes soulevant aux fenêtres les rideaux, un rémouleur au pied de l'église. Puis c'était de nouveau la route monotone, l'horizon de brumes et de fumées, où l'œil cherchait machinalement au loin, parmi les peupliers gris, le clocher du village suivant.

Dans les villes, les citadins s'attroupaient autour de la voiture couverte de poussière, à qui la bâche donnait un air de bête éventrée. Les voyageurs descendaient et, pour se dégourdir les jambes, arpentaient les cours d'auberges, qui sentaient la paille fraîche et le crottin.

Ils entrèrent dans Paris par Villejuif et par la route neuve de Gentilly. Très haut dans le ciel, des nuages flottaient mollement. Après le carre-

four de la Croix-de-l'Hostie, la diligence poudreuse s'engouffra dans l'étroit et sombre défilé des rues, et ses roues semblaient ébranler les murailles. Les Parisiens se penchaient aux fenêtres, sous les châssis soulevés. Le soir venait. D'eux-mêmes, les chevaux, qui sentaient l'écurie, prirent la rue de l'Arbalète, puis la rue des Postes, où se pressait une foule de coltineurs coiffés de longs bonnets noirs, et la voiture, rasant les bornes, entra dans une cour de la rue neuve Sainte-Geneviève.

— Demeure ici, dit M. Farge. Je reviendrai dans quelques instants. Prends cela.

Il remit au laquais un petit sac de cuir et s'éloigna. Sous le porche, où se jetait le vent d'octobre, Blaise, debout, attendit longtemps. La nuit vint. D'épaisses ténèbres remplirent la cour.

Dans le gouffre d'ombre, des lumières se balançaient. Cochers, postillons, palefreniers traînaient au loin leurs sabots et leurs bottes. On n'apercevait plus, au fond des bâtiments, qu'une jaune clarté aux carreaux troubles d'une fenêtre.

M. Farge, cependant, ne revenait point. Blaise, tout recru de fatigue, attendait dans l'obscurité tumultueuse de ce caravansérail.

Un vacarme subit secoua le carrefour. Entre les masses compactes des maisons, une lanterne parut. Un roulement de voiture ébranlait le pavé. A peine le jeune homme eut-il le temps de se jeter contre le mur. Une chaise, lancée en trombe, l'avait failli broyer en pénétrant sous la voûte. Au milieu de la cour, le cocher prit sa lanterne, ouvrit la portière. Dans le halo de clarté, Blaise aperçut son maître, debout à côté d'une berline à double caisson.

Il accourut :

— Allons, vite, petit Cornillon, dit M. Farge, monte avec moi !

Puis, au cocher :

— En route !

Les chevaux partirent. Blaise vit qu'ils passaient un pont :

— Le Pont Notre-Dame, dit le fabricant.

Ensuite la chaise roula dans un lacis de ruelles

montueuses, traversa vivement une large place, entourée d'arcades. Sous chacune, un lampadaire, suspendu au cintre, éclairait un garde du corps, immobile, en tricorne et baudrier, qui s'appuyait sur son mousquet. Devant eux, une haie, des arbres taillés formaient un sombre cadre semé de statues. La chaise se jeta dans une avenue de platanes et, soudain, devant une grille fermée, s'arrêta.

Blaise n'était pas descendu que déjà le portail grinçait. Un homme se tenait debout près des chevaux :

— Qui va là ?

— Farge, de Lyon.

L'inconnu s'effaça. Tous trois pénétrèrent dans une cour jardinière. Un laquais parut, qui portait un flambeau au poing. Sur ses pas, ils suivirent le chemin verdi par la pluie, où se traînaient des colimaçons. La lumière faisait au passage, sur les buis noirs, tressaillir des écailles luisantes. Blaise entrevit un bassin d'eau nette où l'ombre

des murs taillait un reflet d'un vert profond et glacé.

Ils atteignirent le perron. La porte s'ouvrit. Ils étaient au milieu d'une antichambre, où, dans l'âtre, flambaient quelques bûches. Sur la banquette une femme de charge somnolait. Le bruit que firent en entrant les voyageurs la réveilla.

Blaise aperçut, dans une salle ouverte, la table mise et chargée de flambeaux, autour de laquelle des soupeurs caressaient des filles. M. Farge entra, tandis que le valet silencieux conduisait le jeune domestique dans une chambre haute où était un lit.

— Vous pouvez dormir, dit l'homme en s'éloignant.

Blaise, harassé, s'étendit sur la couverture. Au moment où le sommeil l'engourdissait, il entendit une musique grêle et sautillante qui semblait venir du rez-de-chaussée : le son d'une flûte. Dans le rêve ambigu du premier sommeil, il crut reconnaître ce son lointain et inoublié qui habitait sa

mémoire. Il sauta hors du lit, s'élança vers la porte. Aucun bruit n'arrivait par le corridor obscur et vide. Il ouvrit la fenêtre, se pencha.

La pluie battait doucement les feuillages dans l'ombre. Un nuage se retournait au ciel, ainsi qu'un dormeur dans son lit, et l'astre répandait sur les toits, par alternance, des lueurs mouillées. Au-dessous de la chambre, dans un salon lumineux, un violon chantait. L'illusion se dissipa.

Le lendemain, M. Farge quittait cette maison. Blaise, à son réveil, le trouva tout habillé, le teint jaune, les yeux bridés. La chaise les attendait devant le portail.

Ils allèrent habiter rue des Bons-Enfants, à quelques pas de l'hôtel d'Argenson, chez une fille Bouvier, lyonnaise, qui recevait les libertins. M. Farge se levait chaque jour vers onze heures, Blaise le coiffait. Ensuite, M. Farge déjeunait légèrement d'une collation que lui préparait son domestique; puis, après une toilette minutieuse, s'en allait chez une procureuse de la rue du Petit-Carreau, vers le fief du Gif, où il

passait l'après-midi, dînait et soupait. Tard dans la nuit, Blaise portant un manteau, la lanterne et les pistolets venait reconduire le débauché à l'hôtel de la rue des Bons-Enfants.

Blaise occupait le reste de son temps à dormir, à lire et à flâner dans Paris. Sa beauté, qui était fine et languissante, lui attirait des avantages qu'il dédaignait. Il avait le goût de la solitude et vivait timidement. Au jour tombant, son plaisir était d'errer dans les jardins nus de la place Louis XV. Souvent, il s'asseyait sous les chevaux ailés de Coysevox, vers les barrières de bois qui fermaient les gazons. Les porteuses d'éventaires, qui le connaissaient, raillaient entre elles ce bel et triste laquais de bergerie, et le jeune homme, rougissant, détournait son visage un peu féminin. Des groupes de bourgeois contournaient les socles, passaient le pont mobile, s'arrêtaient aux étals des marchands d'oublies. Des enfants couraient. L'air léger du soir apportait de très loin, par bouffées, des sons de cloches et des appels de trompettes.

Blaise partait. Parfois il allait dans les théâtres

des faubourgs, où l'on recevait les gens de livrée. Il aimait les pièces tragiques, et en particulier les *Adieux de Mars*, de M. de Pompignan, qu'il vit jouer plusieurs fois.

Il ne fréquentait personne. Son humeur solitaire lui faisait repousser les avances de ses voisins aux galeries du théâtre. On ne le voyait point dans les tournebrides où les laquais aimaient à se divertir.

D'ailleurs, la même et seule pensée hantait son esprit : retrouver Giambattista! Le son de la flûte l'obsédait, dont il avait rêvé le soir de son arrivée à Paris; d'autres pressentiments l'affermissaient dans son espoir. Blaise épiait de préférence les lieux où il pensait rencontrer son oncle. De longs jours, il rôda sur le quai Théatin, où, vers le pont Royal, les bateliers amarraient leurs péniches. Couvertes de bâches vertes et rouges, elles flottaient en rangs serrés, formaient un long troupeau, qui, ondoyant sur le fleuve, allait en s'élargissant jusque sous les arches du Pont-Neuf. La Samaritaine plongeait dans l'eau vive le reflet

tremblant de ses trois étages, de son campanile, de son cadran bleu, de ses dorures. Des cavaliers allant au pas fendaient la presse ; des ânes sous leurs bâts de paniers, trottinaient ; et la foule était parfois si dense qu'elle semblait porter les voitures ; des plaisants pinçaient les jambes des laquais qui, debout derrière les carrosses, et les poignets embarrassés dans les ganses de cuir, ne pouvaient se défendre. Au Pont-Neuf, chaque après-midi, se poussait la cohue des étrangers. Blaise, mêlé aux mouchards de Sartines, se postait vers les estrades des charlatans.

Un mois durant, il revint, dévisagea les passants. Puis, de guerre lasse, abandonna les lieux. Il se mit à visiter les cabarets italiens qui entouraient le Vieux Louvre. On n'y savait rien de celui qu'il cherchait.

Un jour, il se rendit dans le cul-de-sac de Ventadour, chez le loueur d'orchestres Frénicle, qui, disait-on, connaissait tous les musiciens de la ville. C'était un vieillard jovial et douteux, qui tenait des tables de pharaon. Il se fit raconter

l'histoire de Blaise. Le jeune homme parla de la flûte :

— Attendez, dit le vieux, je crois le connaître. N'est-ce pas un homme, grand, fort brun, de mine hardie?...

Le cœur de Blaise s'arrêta.

— Il se nomme Giambattista.

— Giambattista? Non. Celui dont je parle se fait appeler Ascanio Carpi. Un instant!...

M. Frénicle tira, d'un rayon, un registre poudreux :

— C'est bien cela : Ascanio Carpi, de Borgataro. Cela ne prouve rien. Un faux nom, voilà tout...; l'homme en question a dû faire cent métiers. Mais depuis un mois je ne l'ai pas revu. Il vint chez moi, conduit par un joueur de basson, Cantinelli, franc coquin s'il en fut. Je cherchais alors des musiciens pour les pupitres de Madame Adélaïde.

— A la Cour?

— Ascanio Carpi ne parut qu'une fois dans

l'orchestre. Depuis lors, on ne l'a pas revu. Du moins nul ne m'a parlé de lui.

Blaise sortit à demi fou. Il reverrait Giambattista ! La chose était désormais certaine. Il multiplia ses courses dans Paris.

Ce fut le P. Marion qu'il rencontra.

VII

Décembre finissait. Aux premiers froids, les chevaux halaient radeaux et péniches vers le Sud, hors des ombres glacées du Vieux Louvre. Les mariniers remontaient en chantant les eaux grises, jusqu'au canal du Nivernais. Les amarres pendaient aux quais silencieux de Paris; plus d'Italiens et nul espoir de retrouver Giambattista en ces parages. Blaise passa les ponts, visita d'autres quartiers.

Durant quelques jours, il erra dans l'enclos de la rue Saint-Germain. Le vent d'hiver en chassait les badauds, il ne restait, autour des balcons à

parades, que des filous et des recruteurs. Par la rue Garancière, le jeune garçon gagnait les quinconces du Luxembourg où, sous les branches nues, tout semblait grelotter. Mais le faubourg Saint-Jacques, peuplé de séminaires, de cloîtres, d'hôpitaux et de couvents, offrait aux promeneurs l'abri de ses ruelles.

Ce fut rue des Marionnettes, entre le Val-de-Grâce et la maison des Bénédictines anglaises qu'il rencontra le P. Marion.

Le jésuite allait à grandes enjambées le long des jardins. La neige tombait, couvrant les toits, les branches, les bancs, le pavé, étouffant le bruit des roues, et faisant paraître plus dur le timbre des cloches.

— Mon père! cria le jeune homme.

Le P. Marion se retourna. Il portait sous son bras un gros livre à fermoirs. Dans le blanc décor de la rue, il faisait une tache haute et sombre. Blaise, ému, le regardait, et le moine lui parut soucieux et vieilli :

— Sers-tu toujours M. Farge?

— Oui, toujours.

— Ton maître a-t-il mis une borne à ses dérèglements? Il serait grand temps qu'il réparât le scandale de ses actions...

— Rien n'a changé. M. Farge fait toujours de sa fortune le même emploi que vous savez. Il passe toutes ses nuits chez une tenancière de la rue du Petit-Carreau. Mon emploi est d'aller au matin le chercher...

— Mon pauvre enfant...

Il y eut un silence, puis le P. Marion ajouta :

— Pauvre Monsieur Farge.

Ils marchèrent côte à côte sous les flocons qu'un vent noir leur poussait au visage. Le jésuite foulait la neige de son soulier de prêtre rustique. Blaise, qui ne l'avait jamais aimé, était cependant heureux de la rencontre. C'était quelqu'un, dans le vaste monde, qui connaissait Giambattista. Il tardait cependant à s'ouvrir de son espoir. A la fin il s'affermit, raconta sa visite au loueur de musiciens, et encore son illusion d'avoir entendu, un soir, pleurer la flûte singulière :

— Hélas! le reverrai-je un jour?

Le Père le regarda. La neige coulait par les bouts cornés de son chapeau ainsi que d'une longue tuile noire :

— Tu le reverras si tu veux.

— Si je veux!

— Il est dans Paris.

Blaise, haletant, saisit la main du P. Marion.

— Vous savez! vous... mon père? Parlez, où est-il?

— Je serais embarrassé de te le dire à l'instant. Ton oncle prend sa clef chez de mystérieuses hôtesses; toutefois il fréquente une maison où je me rends. Il m'est arrivé, apprends-le, d'avoir recours à son office pour un grand dessein que l'Eglise poursuit.

— Un grand dessein, mon père?

— Un dessein secret. Ton oncle, Blaise, est un homme au cœur ferme, qui portera sans doute un grand secours à la religion... Je sais qu'il fut souvent impie... Ce sont là des choses que doit ignorer ta jeunesse. Tu reverras ton oncle, mon

enfant... Mais il convient d'abord que tu laisses l'inutile et damnable vie qui est la tienne auprès d'un libertin. Ton maître perd son âme. Sais-tu qu'à servir un pareil homme tu compromets ton salut éternel?

— Je ne fais rien contre la foi.

— Le voisinage du péché est pernicieux.

— Quoi, mon père, quitter M. Farge, la maison où j'ai grandi, lui si bon?...

— C'est à ce prix seulement que tu retrouveras Giambattista. Au surplus, tu ne perdras rien. Suis-moi. Je veux t'élever au-dessus de ta condition.

— Demain, mon père, s'il vous plaît.

— A l'instant.

— Sans lui dire adieu?

— Allons chercher tes hardes...

Blaise pleura. Il se sentait pour M. Farge un attachement dont il venait tout à coup de mesurer la force. Au pire de sa folie, le vieux débauché l'avait toujours traité avec bonté et tant de souvenirs l'attachaient à lui! Mais la pensée qu'il rever-

rait Giambattista emportait ses doutes, ses regrets, ses remords.

Ils allaient en silence vers l'hôtel qu'habitait l'ancien fabricant, de l'autre côté du fleuve, contre le Palais-Royal.

L'heure du premier repas approchait. Sur les pentes de Saint-Germain et jusqu'à la Cité, la rue Saint-Jacques déroulait un long ruban de neige sale et foulée. Les chevaux et les porteurs glissaient; des jurons et des claquements de fouets se mêlaient aux angélus des communautés. Onze heures sonnèrent à Saint-Séverin. Blaise et le père eurent bientôt passé le Pont Notre-Dame.

— Si M. Farge était dans l'appartement?...

— Ne m'as-tu point dit qu'il ne paraissait point avant minuit sonné?

Blaise ouvrit doucement la porte sur la rue. A pas de loup, il gagna les chambres, elles étaient vides. Par une fenêtre, il vit le jésuite, allant et venant parmi le carrefour des Petits-Champs. Dans l'âtre, un feu de bûches s'éteignait et l'air, entrant par les portes, traînait de chambre en

chambre une odeur de résine et de fumée. Blaise courut à son galetas. Arrivé là, le jeune homme faiblit. La vue de cent objets familiers le troublait, et, dans la demeure silencieuse, la rigueur du moine lui paraissait plus cruelle, plus injuste. Enfin, il essuya ses yeux. Mais il ne put se résoudre à partir sans laisser à son vieux maître un témoignage de sa tendresse. Il écrivait ses adieux, fit une lettre, la glissa tout tremblant sous l'oreiller. Après cela, Blaise plia soigneusement le manteau. Sur la tablette d'un secrétaire, il posa les pistolets, puis sans bruit, à reculons, il sortit lentement et referma la porte.

DEUXIÈME PARTIE

I

La communauté où, le lendemain, Blaise fut adjoint au P. Walzer, bibliothécaire et théologien génevois, se trouvait à l'angle de la rue Gilles-Cœur et du quai des Grands-Augustins.

Fidèle à sa promessse, le P. Marion l'avait sorti de sa condition. Le jour même où Blaise avait franchi le seuil de la résidence ecclésiastique, un tailleur lui avait cousu un habit de ratine noire. Il fut logé, non dans les combles, mais dans une chambre attenant à la bibliothèque, et qui prenait jour sur une vaste cour ouverte en éventail, entre le perron et la grille.

Six profès, *socii formati*, habitaient la maison. C'était une demeure à toits hauts, d'une épaisseur provinciale, et dont la vue donnait aux passants l'impression du silence. Bâtie sous le feu roi, sur l'emplacement d'une hôtellerie que fréquentaient les mariniers, elle dressait sa façade sur la rue de l'Hirondelle, tandis que, vers les berges du fleuve, les communs étaient encadrés par des murs qui fermaient autrefois la cour de l'auberge.

Un coin de muraille s'avançait vers la rue Gilles-Cœur, il avait quelque chose de gluant et de mortuaire. A droite, vers l'entrée principale, une grande tache, qui salissait le mur, avait la forme d'une main et l'on eût dit qu'un géant crasseux s'était appuyé là. Contre la haute porte, que surmontait une imposte voûtée, une lanterne se balançait. Trois marches s'élargissaient sur le pavé. Du côté de la rue de l'Hirondelle, l'un des battants de la porte cochère restait ouvert depuis la messe matinale jusqu'à la tombée du jour. Dans la cour, cependant, on n'apercevait personne. Les religieux avaient fait construire un

perron à tribune et à claveau, couvert de balustres en grès jaune; le long du socle et de la rampe, des plantes folles se tordaient, donnant à cette cour jardinière un air abandonné. De temps à autre, on entendait le son d'une cloche qui annonçait l'office, les repas, la prière du soir. Des chants pieux gagnaient la rue. De loin en loin, une voiture s'arrêtait devant les trois marches de l'entrée. Des prêtres en descendaient, qui passaient le seuil d'un pas élastique, et disparaissaient dans la muette habitation, par une porte basse, que surmontait un crucifix.

La maison avait deux étages. Au premier, on accédait par un sonore escalier de pierre. Là se trouvait la bibliothèque, et, en face, la chambre du P. Marion, qui régentait la communauté. Puis un salon à quatre portes et autant de croisées, lambrissé de dorures assez lourdes. Aux flancs de la bibliothèque, deux étroites cellules, où logeaient le P. Walzer et Blaise, son adjoint.

Le rez-de-chaussée contenait l'oratoire et la salle à manger; au second étage, les chambres des

autres jésuites, un réfectoire qui servait de débarras, la buanderie. Les domestiques logeaient, dans le comble brisé, en trois mansardes. Un vieux valet, un cocher, un jardinier composaient la maison.

Il y avait, parmi les hôtes, deux jésuites silencieux et très âgés, qui ne tenaient guère plus de place que leur prie-Dieu : le P. Bonnardel, qui écrivait des ouvrages historiques et souffrait de vapeurs, le P. Archinet, auteur d'un *Traité des Passions*, personnage habile, qui par son entregent avait jadis tiré la *Societas Jesu* d'un mauvais pas.

Tout autre était le P. Blas de Hoyios, jésuite de l'ordonnance de Portugal, dont la voix rendait un son âpre et voilé comme le roulement d'une peau d'âne. Il avait, par miracle, échappé aux bûchers de Pombal, le marquis que Lisbonne surnommait le *Matador do Padres*. Deux longues rides ravinaient, tout le long de ses joues, le cuir dur et bistré de sa peau; son regard semblait brûler au fond de deux orbites charbonnées, sous des sourcils qui, d'un seul trait, soulignaient le

front. Sur sa vieille soutane, il portait un crucifix de fer, qu'on eût dit forgé par un maréchal de village; il grondait en arpentant les dalles; il effrayait les autres jésuites.

Ses plus récentes courses l'avaient conduit de Venise en Egypte, puis à Jérusalem où il rencontra Richard Pockoke. Le P. de Hoyios, le bourdon au poing, chaussé de sandales, avait, sous le froc votif, foulé les sables aveuglants d'El-Arich. Fou de soif, ivre de ferveur, les pieds déchirés, le front noirci aux feux du désert, il atteignit le Tombeau. Il s'écroula sur la pierre et crut mourir. Cependant il revint, il parcourut encore la route mortelle. A son retour, il s'étonna de trouver cette Europe voluptueuse et légère. Et la sombre fureur qui l'habitait était celle des patriarches d'Alexandrie.

Il était brave, impétueux, versatile, en homme du Sud dont les veines charriaient du sang noir. La diplomatie l'irritait. Il ne faisait point le départ de la souplesses et de la bassesse. A son gré, c'était lâcher la proie pour l'ombre que d'embrasser tant

de projets lointains, alors que la Cour, la noblesse, et jusqu'aux prélats, offraient au peuple ces spectacles que le père, brûlé par l'Afrique, avait foudroyés, en posant le pied dans les insoucieuses villes du siècle.

Souvent, le soir, lorsque le repas finissait, le P. de Hoyios se levait entre deux flambeaux et il invectivait contre ses compagnons qui, devant l'âtre, commençaient à jouer au pharaon. Alors il ricanait :

— Comme à la cour! disait-il. La Chrétienté périra par les prêtres, à cause de la mollesse des uns et de la complaisance des autres!

A table, son contradicteur ordinaire était un jésuite encore jeune, qui revenait du Japon et qui se préparait à y retourner. Le P. Etapier traduisait, pour l'usage des Jaunes, l'Evangile, dans les deux irohas, il passait pour être le seul européen qui sût le kata-kana. Il faisait parade d'une certaine placidité orientale. Toute l'ardeur consumée par la Société en l'honneur de la cabale versaillaise le portait à rire.

Le P. Etapier trouvait plaisante la lutte que menait l'opposition cléricale contre ce qu'il appelait les cuisses ministérielles de la Pompadour. Cette rivalité de l'Eglise et de l'alcôve l'égayait, il parlait de ces choses avec la crudité de langage propre aux missionnaires.

— Cette main de la Congrégation, que nous devions tendre et fermer sur le monde, vous l'occupez à fourrager les jupes de maman putain. (Ainsi, volontiers, il donnait à la maîtresse royale le nom qu'à la cour lui décernait Mme Adélaïde.)

L'indifférence du P. Etapier aux intrigues de ruelles et de corridors s'exprimait en épigrammes. Mais, parfois, l'emportement du P. de Hoyios le gagnait. Alors, il disait sa pensée. Il voyait plus loin, lui, que les querelles du village royal, plus haut que les roses colonnades de Trianon. Le P. Etapier assignait à la Société de Jésus de plus amples destinées; il la voyait, dans l'avenir, maîtresse du monde, dominant les trônes, tenant tête, s'il le fallait, au Vatican! La force, elle la puiserait dans son œuvre principale : agir, avec l'appui

de l'Autriche, à Gibraltar, renverser à Londres la maison de Hanovre, ramener les Stuarts et catholiciser l'Angleterre. Ainsi le P. Etapier reprenait pour son compte le vieux rêve jésuite, transporté, par un tour adroit, au plan d'une politique guerrière. Il s'expliquait :

— Agissons à l'Escurial, décidons une manœuvre que favorisera la haine des Espagnols contre les Portugais, amis de l'Angleterre. Gibraltar entraîne Georges dans sa chute, Edouard Stuart rentre à l'abbaye de Westminster, les Stuarts, c'est-à-dire l'Eglise !...

Ainsi parlait le P. Etapier qui, selon l'expression de la comtesse Baschi, était trop beau pour rester jésuite. Son visage fin, très mobile, était basané par les climats. Il portait ses cheveux coupés en rond sur le cou, en calotte ourlée, de manière à encadrer le visage, ainsi que les montraient jadis, sous le heaume, les compagnons de Saint-Louis. De taille élancée, il était assez bien fait pour ne point sembler maigre sous sa soutane, et ses mains aux ongles polis pétrissaient constamment un mouchoir de dentelles.

Les hardis projets du P. Etapier qui, parmi les jeunes profès, avaient d'effrénés partisans, il les commentait de sa voix calme, sans cesser de jouer à l'indifférent. A Versailles même, on parlait de sa hardiesse politique. Un mot de lui plut à Louis XV. Le jésuite avait dit du roi d'Angleterre : « Votre Georges est un Allemand, et il nous cherchera, quelque jour, une querelle de son pays... » On l'avait consulté. Et il répétait souvent, à table, ses propos du conseil.

— Il faut choisir. Les discordes des Etats catholiques finiraient par enrichir l'Angleterre protestante, usurière et vaniteuse, qui, sur ses îlots, tremble de convoitise et de défiance. Les Anglais nourrissent partout des espions pour n'avoir pas à nourrir des soldats. Cependant nul n'aura raison d'eux sinon l'Eglise... nous! N'est-ce point la chose du monde la plus claire? Les Anglais portent en eux cette grande force huguenote : ne haïr personne et, partant, n'aimer aucuns. Ils mourraient sans nos guerres; or, grâce à nos discordes, ils atteindront un jour leur

dessein secret, qui devrait être celui de Rome : contrôler les différends de l'Europe. Tout arrangement n'est que politique de saisons!

Le P. de Hoyios, les poings sur les hanches, s'était arrêté devant la cheminée :

— Eh bien, murmura-t-il, en voilà un mémoire d'ambassadeur! Mon cher, il vous faut le département de M. d'Argenson... Que perdez-vous votre temps dans la Société?

— Qu'y faites-vous vous-même? Ne pourrait-on pas vous trouver une bonne cure en Limousin?

Ainsi les discussions s'aigrissaient. Alors, le P. Marion frappait la table de son poing noueux. On faisait silence aussitôt.

Nul n'osait lui tenir tête. Son intelligence des affaires, la hauteur et la rigueur de son jugement forçaient l'obéissance. Il avait d'ailleurs le ton tranchant qui empêche la réplique. Ainsi, le P. Perusseau, qui avait obtenu la suppression de l'Encyclopédie, ne faisait rien sans le consulter. Par ailleurs, le P. Marion agissait auprès des ministres et de Madame Henriette. Il ne négli-

geait donc point la cabale, et, par là, acquiesçait aux méthodes du P. de Hoyios. Mais il voyait plus loin lui aussi, et, plus instruit que le P. Etapier, quant au dessous des cartes, il savait que Rome ne devait point abattre son jeu avant que le trône de France et le Vatican n'eussent partie liée.

— Ils ne l'auront point, répliquait le P. de Hoyios. Le Saint-Père et l'époux de Jézabel ne peuvent naviguer de conserve.

— Nous avertirons le roi.

— Il a ses confesseurs.

Après un silence, le P. Marion dit avec hauteur :

— Il y a, mon frère, d'autres et terribles avertissements.

— Ils ne suffiraient point. Le P. de Maraña dit vrai. Il faut que l'autre chose s'accomplisse.

Les jésuites regardaient le P. Marion, qui secouait la tête, tandis que le P. de Hoyios haussait en riant ses fortes épaules.

Blaise écoutait, sans les bien comprendre, ces

violents débats. Surtout ce qu'on disait du roi le remplissait de surprise, et souvent d'effroi, lorsque le Portugais, arpentant les dalles, répétait de sa voix enrouée et puissante :

— Si cela se faisait, nous aurions un roi jésuite.

— Taisez-vous, disait le P. Marion.

Mais le P. de Hoyios, emporté par les mouvements de sa nature passionnée, ne pouvait se résoudre à l'obéissance. Il s'approchait des tables à jeu, et, aux pères qui levaient vers son rude visage des regards inquiets, il criait :

— Attendez! attendez encore! Laissez venir au pouvoir ce dogue roux de Choiseul, que la favorite promène dans son manchon, et vous verrez si Pombal, Aranda et ce petit duc ne se mettront pas d'accord pour vous chasser d'Occident! Alors recommencera l'exode! Comme jadis, vous serez bannis de France, puis de Venise et de Bohême, et de Malte, et de Moravie, et de Russie, et de toutes les nations. Ce sera pis, cent fois, je vous le dis, que la grande persécution de l'autre siècle... Jouez donc au pharaon, ô prêtres du

Crucifié! On pense à vous entre Chanteloup et Trianon...

Le P. de Walzer, ses grosses lunettes descendues sur le nez, tremblait. Blaise n'osait lui demander ce que le P. de Hoyios entendait par: « faire un roi jésuite ».

Le jeune homme avait, dans la maison, un seul ami, qu'il osât interroger. D'ailleurs, cet ami ne savait rien et se signait à la seule pensée de mêler ses propos à ceux des pères. C'était un vieux valet de chambre, Benoît, dit Bourguignon. Il prit tout de suite le secrétaire en amitié. Le bonhomme portait la livrée avec une extraordinaire majesté. Il avait un cœur fidèle, ingénu, paisible de vieux serviteur. Hors son office, il ne savait que les plus simples prières. Le jeune garçon, dont les propos l'instruisaient, lui faisait peur en lui racontant, le soir, des histoires de Giambattista. Ils ne se quittaient guère et tous, dans la maison, raillaient leur attachement.

Cependant, chacun découvrait avec surprise le

caractère bizarre du jeune Cornillon, et singulièrement la manière dont il se donnait à ses desseins. Il arriva qu'un jour, le valet tomba malade. On ne put arracher Blaise de son chevet. Quatre jours durant, il refusa tout service au P. Walzer. On n'en put venir à bout. A tous, il opposait un visage opiniâtre et fermé. Le vieux Benoît joignit inutilement ses remontrances à celles du bibliothécaire et du P. Marion. Blaise attendit pour quitter la place que son ami fût hors de danger.

Une autre fois — quelques semaines plus tard — Blaise se trouvait dans sa chambre, occupé à lire. La cloche du dîner sonna. Blaise ne descendit point. On crut à quelque malheur. A la voix du P. Marion accouru, Blaise fut comme tiré d'un songe.

Bientôt il devint superstitieux, puis dévot. Et sa passion de lire s'accroissait toujours. Il en venait à dérober des chandelles. Pour qu'on ne connût pas sa marotte, il calfeutrait de sa veste la lucarne de son réduit. Il dévorait les livres, préférait les almanachs, les romans, les tragédies.

Mais il s'en trouvait peu sur les bibliothèques de la communauté où s'amassaient principalement les ouvrages en toutes langues écrits par des moines. L'ennui qu'exhalaient ces bouquins ne décourageait point la passion du secrétaire. Cependant, il devenait plus habile en ses choix.

Un jour, il lut le *Bouquet sacré, composé des Roses du Calvaire, des Lys de Bethléem, des Jacinthes d'Olivet*, par le P. Jean Boucher, cordelier observantin. C'était un livre équivoque et triste comme ces médaillons en ovale, portant des fleurs glacées, que l'on pose sur les tombes. Il troubla beaucoup le garçon, qui voulut mieux connaître ce Jean Boucher, en qui s'exprimaient ses propres aspirations. Les catalogues de P. Walzer étaient mal tenus. Blaise bouleversa les tomes sur les rayons, et il finit par mettre la main sur les ouvrages de l'autre Jean Boucher, curé de Saint-Benoît, celui de l'*Apologie pour Jean Châtel et les pères de Jésus*. Il lut ce livre evec effroi puis, entraîné par ses lectures, il connut le *Martyre de Jacques Clément*, par le

même. Et c'est alors que, très effrayé, Blaise s'aperçut que de tels ouvrages pullulaient dans les casiers. Il trouva la relation de La Garde, connue sous le nom de *Factum*, où il est dit que Ravaillac trama la mort du Béarnais en Italie avec le jésuite Alangon,. puis la *Lettre déclaratoire du P. Cotton* et les libellés qui lui répondaient : l'*Anti-cotton*, l'*Anti-marianne*, la *Salade des iniquités*, et encore des livres semblables où, sur les feuillets jaunis, la croix projetait une ombre pareille au manche d'un poignard.

Il arrivait souvent que le sens des écrits lui échappât. Il leur en prêtait un, où se confondaient les chimères de son enfance et les troubles images de sa constante solitude. Ainsi, dans son âme, le passé s'unissait aux désirs maladifs de son adolescence.

II

Seul laïc, il partageait le souper des pères. Il se tenait modestement, dans son habit de ratine, au bout de la table, entre les chandeliers.

Un soir, les jésuites se montrèrent plus agités que de coutume. Le repas touchait à sa fin, le valet emportait les fruits et le P. de Hoyios se levait, fermait la porte. Puis il reprit sa place d'un air sombre. Il y eut un long moment durant lequel on entendait le balancier de la haute horloge battre lentement le pouls de l'heure.

Le Père, soudain, parla.

— L'homme est trouvé...

Personne ne répondit, le silence parut plus lourd. Les jésuites regardaient leur dur compagnon, et lui, fixant son regard sur les bûches de l'âtre, ajouta sans un geste :

— Guiseppe sera ici demain. Il a trouvé ce qu'il cherchait. Mais quant à lui, son avis ne change point. L'autre chose ne lui paraît plus certaine...

Une même torpeur suivit ce propos. Il semblait peser sur l'assistance. Blaise qui, depuis le premier jour, renonçait à percer l'énigme des conversations, où le Portugais, d'un air entendu, répétait qu'il fallait « agir à Versailles », fut assez surpris de cet anxieux silence. Le P. de Hoyios se tourna vers lui, hocha la tête. Puis, s'adressant au P. Marion :

— Guiseppe, dit-il lentement, sait qu'il retrouvera son neveu dans cette maison.

Blaise se leva :

— C'est Giambattista !

Puis il retomba sur sa chaise, tremblant comme un fiévreux. On crut qu'il allait défaillir. Le

P. Marion s'approcha vivement, prit la main que le jeune homme avait crispée sur sa poitrine :

— Je t'avais promis que tu le reverrais. L'heure est venue. Sois heureux, mon enfant.

— Me cherchait-il, lui?

— Oui, depuis qu'il le peut.

Le regard de Blaise interrogeait. Mais il rencontrait un visage fermé. Le jésuite, le frappant à l'épaule, ajouta seulement :

— Il est tard, petit. Va dormir!

Sans une parole, Blaise baisa la main du P. Marion. Puis, ayant salué les pères, qui souriaient en inclinant la tête, il se retira.

De sa chambre, située au-dessus de la salle à manger, il entendit très avant dans la nuit la rumeur de leurs voix. Plus tard, un chant d'harmonium monta jusqu'à lui, et les voix des prêtres entonnèrent, dans le silence claustral de la maison, des versets lugubres. Des pas résonnèrent sur les dalles du corridor. Quelques portes claquèrent. Tout se tut. Blaise s'endormit.

Il se réveilla dans les bras de son oncle. L'Italien, assis au bord du lit, serrait sur son cœur, en pleurant, le jeune homme qui tremblait et riait, et sanglotait.

— Comme te voilà grand, mon Biagio! Un homme! C'est un homme... Et toujours cette jolie figure et les yeux de ma pauvre Anita! Petit ami, c'est toi!

— Nous ne nous quitterons plus jamais, Giambattista, n'est-ce pas?

— Ah! non!.. plus jamais!

— Si tu savais comme je t'ai cherché partout. Chaque fois que, là-bas, sur les quais de la Saône ou dans le port du Temple, j'entendais parler les bateliers italiens, je courais. Et quand il s'en trouvait un plus grand, plus beau, plus fier que les autres, je criais : Giambattista, Giambattista! Ils riaient, ils se moquaient du gamin; mais je ne me lassais pas! Et toi? Ne m'as-tu pas recherché? Qu'as-tu donc fait, depuis tant de mois, tant de mois?...

Giambattista s'assombrit. Il posa sur les yeux

de Blaise un regard plein de tristesse. Secouant la tête, il demeura pensif. Puis :

— Tu veux savoir?

Il avait un air si farouche que Blaise s'écria :

— Non, non! Je suis près de toi. Qu'importe le reste?

Mais le Génois s'était dressé. Brusquement il avait retiré son habit, sa veste, entr'ouvert sa chemise :

— Regarde!

L'épaule musclée se creusait d'une marque rouge, la croix et la fleur des chiourmes royales :

— Cinq ans, cinq ans! dit-il d'une voix âpre, cinq ans roué de coups, nu jusqu'à la ceinture, mangé de poux, cinq ans scellé à la même place, sur le même ban; des nuits sans fin j'ai dormi sous la pluie, sous les morsures du vent d'hiver. De par le roi! Blaise, pour avoir, dans une auberge, mal parlé de Versailles. Voilà pourquoi je ne t'ai pas cherché. J'ai quitté l'hôpital des forçats de Marseille voici deux mois...

Blaise, épouvanté, demeurait immobile; il n'osait parler.

— Je suis libre, libre! dit l'Italien d'une voix plus haute. Et quelle haine bout dans ce cœur! Celui qui n'a pas appelé cent fois la mort, en se tordant dans la ténèbre des soutes, ne saura jamais ce que valent pour moi ces mots : je suis libre!... La brancarde a usé jusqu'aux os la chair de mes jambes, les comites m'ont frappé à coups de cordes goudronnées jusqu'à ce que je pleure et demande merci!... Lâches, lâches, chiens de bagnes, bourreaux des prisons mouillées... *Cuore, cuore mio! Serba tua sacra ira! Spirito di vendetta no lasciarme mai!*

Giambattista parlait avec une sombre fureur; il se tut soudain et, marchant dans la chambre, il dressait à contre-jour son corps hardi et musculeux. Puis il retomba sur le bord du lit. Une lassitude infinie jetait ses ombres sur le visage de l'Italien et Blaise sanglotait :

— Giamb! Giamb! qu'ont-ils fait de toi?

Giambattista leva la tête, regarda son neveu, sourit :

— Cœur de Gênes, cœur toujours jeune! dit-il. Me voilà, je te conterai des histoires plus belles que les histoires d'autrefois, des histoires où l'on voit les galériens se redresser dans la verte clarté de la mer pour étrangler en chantant les argousins... Je te raconterai l'histoire du forçat, qui s'envole dans le ciel en battant l'air de ses rames, et qui, avant de disparaître entre les nuages, fait sur la mer l'ombre d'un goéland... et l'histoire du Turc dont le bras fut emporté par le vent au moment où il se levait pour flageller un forçat lié sur un canon. Et d'autres légendes encore, plus étranges et plus terribles que les vieux prisonniers racontaient à voix basse tandis que les Provençaux, raillant nos misères, dansaient la mauresque sous leur tente rouge en jouant du tambourin...

Lentement, il reprit ses habits. Ayant jeté un regard par la fenêtre, il changea de visage :

— Je suis libre, mon Biagio, et près de toi!...

On frappa. Une main ferme aussitôt tourna le loquet. Dans l'encadrement de la porte, le P. de Hoyios apparut. Il avait revêtu des habits bourgeois, et, sous ce déguisement, son aspect était mémorable. Il tenait à la fois du bateleur, du sbire et du défroqué. Sa perruque, posée de travers sur son front boucané, était par derrière serrée dans un sac de toile. On apercevait, dans l'entrebâillement de sa chemise, un coin de sa poitrine velue et il portait son jabot comme un rabat. Mais sa carrure et les muscles qui gonflaient ses bas de laine imposaient aux railleurs. Autour de son poignet gauche, le jésuite avait noué son chapelet de cailloux.

— Je suis importun, dit-il. Mais je dois vous parler sur l'heure, Guiseppe. Voulez-vous me suivre dans la cour?

Ils sortirent. Blaise commença de se vêtir. Par sa fenêtre, il vit le religieux et son oncle qui marchaient côte à côte. Le père montrait un visage sévère. Giambattista mimait, sous l'allée de bouleaux, une scène que son interlocuteur approuvait

en hochant la tête. Rien de leurs propos ne parvint jusqu'aux oreilles du jeune garçon. A la fin, ils gravirent les marches du perron et disparurent.

Blaise, s'étant habillé, descendit.

Le P. Walzer ne se trouvait point dans sa bibliothèque. Des livres traînaient sur les pupitres. Blaise les plaça dans les rayons. Tout, dans l'air blanc du matin, se découpait sans ombres, durement. Par la haute fenêtre qui dominait le quai des Grands-Augustins, il voyait la Seine roulant, sous le ciel de novembre, ses eaux vertes, où les hâleurs tiraient leurs péniches couvertes de bâches rondes. Des fumées se tenaient dans l'air, immobiles comme sur un tableau. Des carrosses coffres rouges à galeries de cuivre, débouchaient du Pont-Neuf et roulaient lentement parmi les chars des maraîchers. Cette matinée de fin d'automne invitait à la flânerie. Blaise prit son manteau.

Au moment où, pour gagner la porte de la rue Gilles-Cœur, il traversait le corridor du rez-de-chaussée, le bruit lui parvint d'une discussion. Cela semblait sortir de la salle à manger. Il prêta



l'oreille. La voix de Giambattista dominait la rumeur d'autres voix, et Blaise entendit :

— Résolu? Oui, certes, il l'est, et de manière à vous embarrasser! Je vous répète, c'est un fou, une sorte de fou... Qui aurais-je pu trouver, hormis un fou?

— Vous dites, répondait la voix du P. de Hoyios, que nous pourrons le voir aujourd'hui même?

— Aujourd'hui même.

— Vous vous flattez de l'amener ici?

— Avec votre aide.

— Avec l'aide de Dieu, dit la voix du P. Marion.

Il y eut un court silence, et la voix de l'Italien reprit :

— On le voit chaque après-dîner, attablé dans la cour ou aux salles basses du Cerf-Montant.

— Qu'appelez-vous ainsi? demanda le P. Etapier.

Ce fut le Portugais qui répondit :

— Guiseppe me l'a expliqué. C'est un tournebride fameux, situé près des portes, où se réunissent tous les domestiques hors de condition de Paris.

— Un fameux repaire, Messieurs, reprit en riant l'Italien. Ce que vous cherchiez, je savais bien le trouver là !

— Fou, dites-vous, Guiseppe ? dit la voix rêveuse du P. Etapier.

— De cette sorte de folie que provoque la pléthore du sang... Le fâcheux est que les individus ainsi faits ne sont point ordinairement fermes en leurs desseins. Qui sait si, le moment venu, il ne changera pas d'humeur. Peut-être demain...

— Il faut le voir à l'instant.

Blaise reconnut le pas solide du P. de Hoyios qui frappait les dalles. Et sa voix continuait :

— J'irai seul et vous attendrai là-bas. Vous pourriez venir avec votre neveu ; ayant porté la livrée, il sait probablement le langage qui n'éveille pas la méfiance de ces gens-là... Quel chemin dois-je suivre ?

— En face du quai de la Râpée, vers les bureaux des coches d'eau, vous traverserez les prés de la Salpêtrière. La route, masquée par un rideau de peupliers, passe au-dessus de la rivière des Gobelins. Vous suivrez cette route, jusqu'au point où la rangée d'arbres, à droite, s'élargit en corbeille. Là se trouve le marché aux chevaux. Vous le laisserez à votre gauche et gagnerez la rue du Jardin-du-Roi. C'est l'endroit. La chaussée a l'air de passer sous l'arceau de l'enseigne.

La voix de Giambattista retomba, puis, comme s'il implorait :

— Messieurs, messieurs, cria-t-il, il est encore temps ! Je crains tout de cette entreprise ! L'autre chose valait mieux. L'homme de Gênes le pensait, lui aussi, comme votre serviteur...

— Pierre Centurioni ne sait rien des affaires de France, dit sèchement le P. de Hoyios.

Le P. Marion, intervenant :

— Il est le frère du général. Il détient des secrets ignorés des provinciaux eux-mêmes.

La voix de Giambattista s'enhardit :

— Nous aurions le moyen de nous introduire au château. Que ne me laissez-vous faire, messieurs ?

— Non, non, Guiseppe. Nous devons seulement avertir le roi.

« Avertir le roi. » A ces mots, Blaise qui, penché sur la rampe, écoutait l'effrayant dialogue, tressaillit. Il les connaissait, ces mots pleins de menace et de mystère... Il lui souvint tout à coup qu'il les avait lus dans l'interrogatoire du procès de François de Ravaillac. Alors, il trembla. Toutes ses lectures lui revinrent à la fois et les livres du P. Martin Becon, de Mayence, et celui du P. Jean Mariana, de Tolède, *De Rege et regis institutione librires*, condamné au feu, mais qui fût traduit par le P. Charenton, de Blois, sur l'ordre de Philippe V. Blaise se rappelait la nuit d'effroi où il avait lu que Dieu pouvait bénir les régicides, s'il était prouvé que les princes assassinés renversaient les lois publiques, sans égards pour les remontrances de la nation.

Le grand dessein que servait Giambattista,

c'était donc cela? Allait-il le haïr? Il n'y eut, à cet instant, point d'incertitude dans son cœur : Giambattista ne pouvait rien faire que de grand, de juste, de bon. D'ailleurs ne s'opposait-il pas à ce projet *d'avertir* Louis XV, que formaient les pères?

Et la voix du P. Marion s'élevait encore :

— Non, Guiséppe! Il faut que l'on sache! Le peuple saura... c'est cela qui importe, cela seul, Guiseppe!

— Soit donc fait à votre guise, dit alors l'Italien. *Quel che vien di ruffa in raffa se ne va de buffa in baffa...*

Blaise eut le temps de se jeter dans l'oratoire. Les jésuites et Giambattista sortirent de la maison en parlant de choses indifférentes. Il les vit, par une imposte, se répandre dans les prés qui, des terrasses dévalaient jusqu'à la Seine par la rue Hurepoix.

Pour quitter sa retraite, il attendit que les voix se perdissent. A pas de loup, il regagna la bibliothèque, ouvrit un in-folio. Presque tout de suite,

le pas de Giambattista retentit dans le corridor et il parut, coiffé de son tricorne, une canne à la main.

— Laisse tes livres, Blaise, allons nous promener comme autrefois.

Il prit son neveu sous le bras. Et tous deux sortirent par la poterne qui s'ouvrait dans un mur épais, rue Hurepoix.

III

Il faisait un froid sec qui, devant les boulangeries, fouettait les femmes attroupées. On vendait le pain huit sols la livre. Tous les souffles du ciel semblaient se jeter, par les rues étroites, sur les malheureux de Paris. Les fumées se couchaient sur les toits comme des queues de bêtes. Dans l'azur glacial, des brumes couraient.

Blaise et le Gênois suivirent d'abord les berges du fleuve, mais, sur les terre-pleins de Saint-Bernard, des recrues manœuvrant barraient le passage. Il fallut contourner la halle-aux-vins et, par là, gagner tout de suite le jardin du roi. Blaise

marchait d'un pas de somnambule, comme un homme qui sait où il va. Giambattista, souriant, l'observait du coin de l'œil.

Comme ils longaient une allée de peupliers, dont les sommets, poussés par le vent, semblaient balayer les nuages, l'oncle dit sans préambule :

— Tu sais le chemin, mon Blaise, et qui nous allons retrouver... Non, non! ne réplique rien... Les murs ont des yeux, dans la jésuitière. On t'a vu, penché vers la porte, l'oreille au guet, jusqu'à l'instant où tu te réfugias dans l'oratoire...

— Ah! s'écria Blaise, si j'avais tout appris de toi, comme je t'eusse suivi d'un cœur plus joyeux!... Mais je ne t'abandonnerai point....

— Mon Biagio, tu sauras un jour l'histoire du noble sang que ta pauvre mère t'a transmis. Ton grand-père aimait trop la passe-dix, petit. Aussi mourut-il jeune et misérable. Ses enfants durent entrer en condition...

Tous deux firent quelques pas en silence. Puis l'Italien poursuivit, d'un ton monotone :

— Ta mère avait le cœur faible. Elle ne ré-

sista pas aux prières et aux larmes du boulanger. Mais Anita comme Giambattista portent dans leurs veines le vrai sang génois. Tous les nôtres, Biagio, se battirent autrefois pour la liberté. Tu descends d'eux, petit, toi...

— Je n'avais point de haine; mais tu es revenu, je veux te suivre; je te suivrai, Giambattista Ils t'ont martyrisé, je ne fléchirai plus, va! Mais vois-tu, j'ai peur, j'ai grand peur...

Giambattista le prit tendrement aux épaules. Ils arrivaient. Près des coches d'eau, un pont enjambait la rivière. De l'autre côté, après un nouveau détour, ils se trouvèrent dans la cour d'une auberge. L'enseigne, qui montrait un cerf au galop, grinçait au vent.

Sous les arbres noircis par les frimas, dans les tonnelles, on apercevait des tables dispersées.

Un fiacre était près de l'entrée. Impatient, le cheval raclait du sabot les pierres de la route. Sur les coussins, le P. de Hoyios, déguisé, attendait.

— C'est bien, dit le jésuite, soyons prudents.

— Vous me laisserez faire, répondit Giambattista. Je sais leur parler.

Au milieu de la cour nue, il n'y avait qu'un postillon, couvert d'une limousine grise. Les visiteurs passèrent vivement et, sur les pas de l'Italien, entrèrent dans l'auberge.

Plus de cent cinquante individus se pressaient sous le bas plafond, autour des tables, que chargeaient autant de brocs d'étain et de gobelets. Un assez pauvre jour éclairait leur assemblée. La plupart de ces hommes, assez jeunes, portant livrée, menaient grand tapage et, loin des maîtres, se régalaient de bruit et de liberté.

C'étaient des domestiques, de la classe la plus vile, principalement des garçons d'office, des palefreniers, des postillons et des laquais. Argots et accents se confondaient dans un brouhaha que, d'espace en espace, la volonté d'un buveur modelait en chansons. Alors tous, frappant les tables du poing, du broc et du gobelet, scandaient les

refrains de carrefour. Ils hurlaient sur l'air des tambours suisses battant la marche :

Auprès de Charonne,
Une truie cochonne
A pondu trois perroquets
Et une paire de mulets.
On a vu dame Simonne
Les coiffer de bavolets.

Un gros valet, à figure de chanoine farceur, battait la mesure, juché sur un tonneau. Il portait un costume rouge, cinq fois barré d'argent. D'un crapuleux ascendant, il dominait ce parlement de de l'écurie et de l'antichambre :

Une lavandière
Farde son derrière.
Elle lui a fait un étui
Tout d'or et de cuir bouilli.
Quand elle est à la rivière
Son ponant est au midi...

La chanson s'achevait dans une clameur que suivit un rire grossier.

Le P. de Hoyios entra donnant le bras à Giambattista. Blaise venait seul. L'Italien, que chacun dans l'assistance connaissait, répondait par de grasses plaisanteries aux quolibets qui les accueillirent. Mais bientôt on les oublia, et tous trois allèrent s'attabler dans une encoignure.

Les gens de maison réclamant à boire, discutaient de groupe en groupe. Ce n'étaient que racontars de basse police et querelle d'emplois. Ils ne cessaient de colporter ces médisances d'alcôve que pour se rabaisser entre voisins. Le cuisinier insultait le garçon de carrosse, le suisse humiliait le porte-plat, le concierge raillait le fouille-au-pot. Cette auberge borgne servait de rendez-vous aux valets de toutes sortes; on y voyait des piqueurs d'équipage, des brosseurs d'officiers, des cuistres de collège, des naquets de jeu de paume, des sautiers de mairie, des couillauds de chanoine, et quelques intendants déchus, qui se réunissaient à part, près de l'entrée.

Çà et là on apercevait, mêlés aux domestiques, quelques archers portant sous le bras leurs chapeaux galonnés, quelques gardes en perruque et guêtres hautes, quelques sergents moustachus. Tous avaient naguère quitté la livrée pour l'habit à pans troussés; ils venaient racoler au Cerf-Montant, faisaient sonner les sous et les écus, s'attablaient, de préférence, à côté des beaux hommes et des jeunes laquetons.

Tout cela bruissait comme une forêt dans le vent et, devant les murs gris, les hommes se découpaient si opaques, gesticulants et serrés, que l'on éprouvait en plein jour l'inquiétude d'une sourde ténèbre.

Une odeur de friture dominait les relents de sueur et les parfums du musc dérobé aux tiroirs des coiffeuses.

— Quatre sols, quatre sols! criaient les filles, qui posaient sur les tables les pintes de plomb.

— Ton maître nous vole un liard au pichet! dit un gros palefrenier. Aux cabarets de la

Chaussée du Maine, le vin est vendu trois sols et demi.

— De même aux Porcherons, dit un autre.

— Et aussi, à la Râpée, où l'on mange la matelotte...

Les servantes, pour donner à boire, se penchaient par-dessus les buveurs qui flairaient au passage leurs chignons bas et leurs cous humides. Des convoitises se rassemblaient dans l'air épais, ainsi que des remous de chaleur. Il arrivait que, trop penchées, elles laissaient jaillir du corsage leurs tetons aux fermes bouts, si larges qu'on les eût dit de peinture coulée. Alors les têtes, coiffées de veules tricornes, s'abaissaient jusqu'à buter sur les tables. Ce n'étaient plus qu'yeux et mâchoires contre le bois blanc, entre les poings.

Mais le silence obscène se brisa. Le gros laquais, remonté sur sa futaille, attaquait une autre chanson :

— Où est votre homme? demanda le P. de Hoyios à voix basse.

— Je ne le vois pas. Il viendra, patience. Pas

un seul jour, depuis un mois, il n'a manqué de venir...

Le boute-en-train chantait :

Voulez-vous me rendre content?
Ma femme, ne m'aimez pas tant.
Dans le cabaret de Grégoire,
Si parfois je suis arrêté,
Vous venez m'empêcher de boire
Par intérêt pour ma santé.

Le choeur reprenait, en frappant les dalles à coups de talons :

Voulez-vous me rendre content?
Ma femme, ne m'aimez pas tant.

Une écœurante odeur d'hommes en sueur et de vin nouveau flottait dans l'auberge :

Couverte de bijoux et d'ambre
Vous allez chez les grands seigneurs
Faire nuit et jour antichambre
Pour me gagner des protecteurs.

— Là, là, dans la cour, le voyez-vous? chuchota l'Italien... Mais que fait-il?

Le jésuite se pencha. A quelques toises de la fenêtre, il y avait un long personnage arrêté, droit, et qui, les yeux fixés sur le sol, se parlait à lui-même, en gesticulant. Il fit un ou deux pas, hocha la tête, se frappa la poitrine, puis, sans quitter du regard le gravier, revint à son point de départ, Il se tourna vers la maison. L'ayant mieux vu, le P. de Hoyios souffla :

— Il a bon air, quoiqu'il porte la tête basse.

L'homme leva les yeux. Ils étaient profonds et hardis. Son aspect était celui d'un Catalan. Son teint bistré, ses cheveux noirs, coupés en vergettes sur le front, son nez aquilin, sa bouche très creuse lui faisaient un visage bizarre, mais non déplaisant. Il y avait dans son air quelque chose de tragique et, dans ses mouvements, on ne sait quoi de maniaque. Il vacillait un peu, flottait sur des jambes grêles.

Un moment, il hésita, parla encore, puis, brusquement, il poussa la porte et entra. A sa vue, le

silence se fit. Et, tout aussitôt, une clameur s'éleva de tous côtés :

— Le Diable d'Arras, le Diable d'Arras!

Il sourit. Ce tumulte ne l'embarrassait point et, levant un de ses maigres bras, il fit un instant le geste de battre la mesure. Les cris joyeux redoublèrent. Alors, il leva son chapeau, fit une révérence et, d'un pas délibéré, il traversa la première salle, gravit les marches, alla s'asseoir aux tables du fond, en face d'un palefrenier endormi par l'ivresse.

Il y eut un nouveau silence, dont l'homme debout sur son tonneau, profita pour crier au nouvel arrivé :

— Hardi! l'Arrageois, tu nous feras un sermon!

— Un sermon? répliqua-t-il posément, je ne suis moine ni curé. Je vends, au Pont-Neuf, des pierres à dégraisser. Une bonne place pour apprendre les nouvelles! Je vais vous en dire une, messieurs : on a mis au cachot de Saumur le valet de chambre de Monseigneur le Dauphin. Voilà

pour nous, gens de livrée, un grand honneur, n'est-ce pas? c'est une belle prison que la prison de l'Anjou!

— Dis-tu vrai, Diable?

— Rien de plus certain. C'est un tour fait aux jésuites, dit-on dans la ville. Voilà où l'on se trompe! Le roi n'en veut qu'au peuple de Paris qui l'appelle Hérode. Le valet qu'ils ont mis aux prisons de Saumur avait tiré l'épée dans une échauffourée, rue de Cléry, où l'on poursuivait un voleur d'enfant réfugié chez un rôtisseur... Vous savez, amis, pour quel usage il faut à Versailles du sang innocent. A quoi servent vos filles, mes amis, je vous le demande?

A ces mots, un violent murmure se répandit parmi les buveurs du Cerf-Montant. Ils ne riaient plus. Le bouffon dut descendre de son piédestal. L'étrange individu reprit :

— Vous êtes plus de cent mille, dans Paris, tout fiers d'appartenir à des hommes de qualité. Vous faites du désordre à la porte des théâtres, vous tirez l'épée dans les salles des pas-perdus,

vous jouez aux fats et aux impertinents. Mais qu'on vous parle des galères, voilà nos matamores vite rentrés à l'office, et le nez bien bas.

Le murmure grandit.

— Murmurez, murmurez... N'empêche que les prisons du Grand-Châtelet sont remplies de gens de notre sorte. Pour un mot, le cachot! Pour un peu plus couic! la corde! Avant-hier, au champ des Capucins, on a fusillé un soldat du régiment des gardes françaises. A la même heure, on pendait son frère en Grève. Qu'avaient-ils fait? Rien. Ils avaient vu ce qu'il ne faut pas voir. La femme du soldat a dit aux juges de la Grande-Chambre du Nouveau Parlement : « Vous, tas de maquereaux ». Elle sera envoyée aux cachots, et adieu la lumière, adieu la vie!... Cependant, l'autre semaine, Pitoux, caissier de la ferme générale des postes, qui a volé le roi, fit deux heures de carcan, et le voici libre en Flandre. Essayez un peu de dérober un louis, bonnes gens, et vous connaîtrez la marque, la galère et la corde...

Ayant ainsi parlé, l'homme éclata d'un rire convulsif. Tous le regardaient. Mais lui, en allongeant sous la table ses maigres jambes, tira de sa poche un livre de piété. Et, sans se soucier davantage de ceux qui l'entouraient, il se mit à lire.

Giambattista paya l'écot. Ses compagnons et lui quittèrent l'auberge sans que les buveurs y prissent garde.

— Il ne tardera pas à sortir, je connais ses façons, attendons ici.

Ils s'étaient arrêtés au bas d'une passerelle, non loin de la rue Pont-aux-Biches, vers les fûts épars des derniers peupliers. L'eau vive et froide raclait les pierres. Le cloître des Cent-Filles se dressait tout à côté et plongeait dans la Bièvre un reflet sombre fait d'une multitude d'écailles violettes, éparpillées et chatoyantes. Une patache survint, puis, dans l'ombre des murs, un prêtre qui lisait son bréviaire. Enfin, l'homme parut. Il allait, sans manteau, et, giflé par la bise, marchait en sifflotant.

Il gravit l'aire bossue du pont, puis il s'avança

sur les trois compagnons et, tout de suite, il reconnut Giambattista :

— Je pars pour les Iles, dit-il en riant.

— Vraiment?

— J'y serai bientôt. Le peuple périt en France, messieurs... Pourrait-on me dire où je trouverais un chirurgien qui me saignât?

Une femme qui passait entendit le propos; elle se mit à rire :

— Joli temps pour se faire saigner!

Le dur vent d'hiver rôdait le long des berges. Les maisons, sur l'autre rive, semblaient, courbant le dos, se tasser frileusement.

— Rentrons dans Paris, dit Giambattista. Je trouverai ce que vous demandez.

L'homme haussa les épaules, fit, de ses coudes, un geste brusque, puis, allongeant son pas vacillant, murmura :

— Je n'y tiens guère... Allons, cependant.

Par la rue Mouffetard, toute pleine de colporteurs et de chanteurs ambulants, ils gagnèrent Sainte-Geneviève. Le P. de Hoyios et Giambat-

tista marchaient à droite et à gauche de l'inconnu. Blaise, le regard fixé sur le pavé, suivait. Ils évitèrent la rue Saint-Jacques où, derrière la vitre de chaque cabaret, un recors épluchait les passants. La rue des Sept-Voies les conduisit à la place Maubert et, de là, au quai des Grands-Augustins.

La maison se dressait, lugubre et comme abandonnée. Jamais Blaise n'en avait à ce point ressenti le mystère. Les bornes qui flanquaient l'entrée basse, rue de l'Hirondelle, étaient comme deux épaves couvertes de limon. La cloche, dans le silence du quartier, rendit un son cruel. Les battants s'ouvrirent devant les quatre hommes qui, sans une parole, traversèrent la cour et gravirent le perron.

— Où se trouve le P. Marion? demanda Giambattista.

— Dans la bibliothèque.

Ils entrèrent. Les religieux écrivaient et lisaient. Mais alors, ce fut une surprise qui laissa le Génois ébaubi. Au moment où paraissait l'inconnu que

Giambattista poussait devant lui, le P. Etapier, riant à pleine gorge, s'écria :

— Le Flamand, c'est toi?

L'homme, interdit, s'arrêta :

— Eh oui! mon père, ma foi oui, me voilà!

— Tu ne sers plus le comte Raymond?

— Il y a beau temps, mon père. Monsieur le Comte m'a congédié en Bavière, l'autre année. Depuis, j'ai servi M. Dubois, officier suisse. Ensuite, je fus valet de réfectoire au collège Louis-le-Grand.

Il se tut. Le P. Etapier, le menton dans sa main, souriait à ses idées de missionnaire oriental. Les jésuites se regardaient sans comprendre. Mais Giambattista se tourna vers l'homme :

— Le Flamand? Quel est ce nom? Tu m'avais dit te nommer Guillemant.

— Ce sont, répondit d'une voix posée le singulier visiteur, des sobriquets d'office. On m'appelle aussi : Prévol et Lefebre. Mais mon nom véritable est Damiens.

IV

L'homme parut une semaine à la communauté. Un des Jésuites, le P. Archinet, qui pouvait loger à Louis-le-Grand, lui offrit sa chambre. Mais Damiens, sans mot dire, s'éloigna. On ne put le résoudre; il voulut dormir aux écuries, sous une couverture et un manteau que lui prêta le cocher. D'ailleurs, on ne l'apercevait guère. Au matin, il communiait; puis, ayant reçu l'hostie, il sortait à grands pas de l'oratoire, enfonçant son flasque chapeau sur sa tête et, gagnant la rue Gilles-Cœur, disparaissait vers Saint-André-des-Arts.

On ne le revoyait généralement qu'au soir, et toujours ivre. Une fois même, ou deux, il ne ren-

tra que très tard dans la nuit, et il battait le heurtoir à grands coups, ainsi qu'un homme poursuivi. Benoît descendait, ouvrait la haute porte, et l'homme entrait de son pas vacillant, gagnait les communs après s'être longuement excusé de son retard. Benoît haussait les épaules, ramassait sa lanterne et retournait se coucher en grommelant.

Les pères observaient leur hôte avec une curiosité mêlée d'inquiétude. Lui, semblait avoir d'eux une sorte d'effroi, s'écartant de leur passage en marchant sur la pointe des pieds. Il ne répondait pas aux questions, sauf lorsque l'interrogeait le P. Etapier, dont le constant sourire semblait le fasciner.

Cela cependant n'avançait point les affaires, car le P. Etapier ne lui parlait que pour le plaisir d'en tirer des réponses incohérentes. Le P. de Hoyios s'impatientait, voulait tout brusquer, mais sa seule approche faisait trembler Damiens qui, tordant son chapeau, regardait le jésuite avec égarement, puis éclatait d'un rire convulsif.

Au repas du soir, les pères délibéraient. Tous devenaient sombres, et surtout le P. Marion, qui tantôt croyait le personnage incapable d'agir, tantôt mesurait les dangers de l'aventure.

— Il est par trop fou, murmurait le P. Marion.

— Je vous ai dit, répétait Giambattista, que seul un fou pouvait le faire... Il le fera.

— Mais, qu'il aille tuer le roi et nous porterons, nous, le poids d'un crime.

Le P. de Hoyios se dressait contre le mur blanc du réfectoire. Haut, noueux, puissant, il arrachait son crucifix de fer, l'élevait au ciel et, le montrant :

— Dieu vous regarde, tonnait-il.

— Que de vacarme, disait le narquois Etapier. Dieu ne saurait-il donc s'exprimer que par les voix de la foudre?

Mais le Portugais, écartant les bras, renversant la tête, semblait possédé d'une espèce de délire :

— Une fois, criait-il, dans le désert de Tih, vers le Sinaï, je suis tombé, la face contre le sable. La mort était sur moi, la sainte mort des pèlerins

du Sépulcre. Dans la fièvre qui me brûlait, j'ai jeté sur les espaces silencieux le dernier regard de l'homme, tandis que, de mes doigts encore vivants, je creusais ma fosse dans le sable. Alors j'ai vu la divine vérité, celle qui montre à nous, pécheurs, les chemins de la vie éternelle... La débauche souille la couche de Saint-Louis, une fille de joie tient entre ses mains corrompues le sort de la chrétienté. Nous frapperons comme a frappé Châtel, Dieu le veut!

Son poing se fermait sur les branches de la croix et, sous ses épais sourcils, ses yeux brasillaient ainsi que des tisons.

Le père Marion, cependant, demeurait calme; il reprenait :

— Nos droits sont établis, l'*Historial societatis Jesus*, du P. Jouvancy, écrite à Rome sous les yeux de nos supérieurs, dit les devoirs urgents de l'Eglise envers les souverains... Quant à moi, je répudierais le meurtre du roi. Il faut que Damiens soit homme à mesurer sa tâche.

Cependant, l'Italien s'impatientait :

— Eh! ne vous ai-je pas dit que c'est chose convenue. Il piquera l'épaule en criant : « Sauve ton âme! » N'est-ce point ce qui fut dit?

— Oui.

— Messieurs, reprenait en souriant Giambattista, nous agissons de compte à demi. Pour cela, nous ferons toutes choses à moitié : menuisier qui taille, héritier qui cloue, cela fait un mauvais cercueil. C'est ainsi quand on mêle politique et religion, et pis encore si l'on fait entrer un mécréant de Génois dans le très saint jeu de l'Eglise. A tout prendre, vous vous contenteriez du cri, vous! Il vous suffirait de sauver l'âme... Moi, c'est au corps que j'en ai! Qu'il monte au ciel, *padres*, le monarque repenti... Mais d'abord son sang sur les dalles du palais! qu'il en verse une ou deux pintes, il se sentira plus léger pour l'ascension, ah! ah! ah!

Les jésuites le regardaient rire. Le P. Marion demanda :

— Vous êtes venu à nous, Guiseppe. Nous

comptons sur votre loyauté. Mais, enfin, qui vous pousse?...

— La même chose qui vous entraîne, *padres*. Nous nous accordons en tout, fors en Dieu. Mais nous ne pouvons nous comprendre, néanmoins. Mes ancêtres, *padres*, comptèrent trois capitaines de Liberté, fameux dans mon pays. L'un d'eux fut décapité en l'an 1342, pour avoir, de son poignard, menacé la poitrine du premier doge nommé à vie, dans la république génoise. Je descends d'Oberto Faria.

Il dit cela d'une hauteur toute italienne. Les religieux demeurent immobiles; seul, le P. de Hoyios approuva lentement, de la tête, cet orgueilleux propos.

Mais, d'une autre voix :

— Bah! bah! faisons bon ménage, reprit l'Italien, par Hercule! nous avons les mêmes haines. Un proverbe de chez moi dit que le loup et le renard se ressemblent par l'envie de mordre, oui padres : *Lupo e volpe sono fratelli nel mordere*...

Blaise semblait ne rien entendre. En quelques

jours, ses traits avaient changé. On eût dit que cet air enfantin, qui reflétait sur son visage les nuageuses illusions de sa longue solitude, s'était envolé. Il se tenait immobile, près de l'âtre, les yeux pleins d'absence. Il était comme engourdi. L'unique pensée qui l'habitât était sa pauvre tendresse pour son oncle. Il ne savait rien, ne s'interrogeait pas, glissait à son destin, sans remords, sans passion et ne disait point même adieu aux tendres rêves de sa jeunesse.

La porte cochère de la rue Gilles-Cœur se referma tout à coup et l'on entendit retomber le marteau :

— C'est lui, dit le P. Walzer.

Le pas de l'homme résonna dans le corridor, son coude frôlait la porte de la salle à manger. A l'extérieur, sa main cherchait le loquet; il ouvrit, dans le silence il entra. La neige couvrait ses épaules et son chapeau. La lumière des flambeaux parut l'éblouir et, de sa main droite, niaisement, il se frottait le nez.

— Approche, Flamand, dit le P. Etapier.

Il fit un pas en chancelant.

— Boire, râla-t-il.

Tous le considéraient avec dégoût. Giambattista riait et, d'un flacon qu'il prit sur la servante, lui versa du vin. Damiens but, d'un air hébété, reposa son verre, et se secouant, parla :

— Je les ai vus. Ils vont dans les carrefours. Ils travaillent pour trente écus, messieurs, et sous la neige, vous savez!... Si l'archevêque voulait, tout cela serait fini... Mais voilà, on est fier d'appartenir à un homme de qualité, c'est tout le malheur! M. le comte Raymond me le disait, un soir, au débotté : « Flamand, tu seras pendu! » Lon-de-ri-ra, lon-la! Messieurs, n'y a-t-il pas quelque part, dans la maison, un chirurgien pour me saigner, ma foi, pour me saigner! J'ai grand mal à la tête, voyez-vous...

Ces paroles l'agitaient. Il balançait, en parlant, ses longs bras, fit encore un pas et faillit choir sur la table. Il se mit à pleurer.

— Viens, Diable, dit enfin Giambattista.

Et l'Italien l'entraînait, tout en larmes, vers

son chenil, où il s'endormit d'un sommeil si égaré que son long corps ressemblait, en se tordant sur le carreau, à un ver piétiné.

Le Génois revint. Les pères, debout, se disposaient à gagner leurs chambres. Ils sortirent en file silencieuse. Blaise embrassa son oncle. On entendait au loin, sur le pavé, le roulement d'une voiture attardée. Puis les lumières s'éteignirent; les ténèbres de l'hiver, semblables à des flots noirs glacés, enveloppaient la maison.

V

— Messieurs, il a frappé hier, à la tombée du jour...

Aucun des jésuites ne broncha. Tous pâlirent. Ils fixaient leurs pesants regards sur Giambattista, qui tremblait. Il y eut un silence, rempli du bruit plus lent du balancier. Le P. Marion leva la tête et, d'un mouvement, questionna l'Italien, qui comprit :

— Non, dit-il, le roi n'est pas mort. On raconte, à Versailles, que les médecins ont ri de cette blessure. Mais le blessé croit, lui, que l'arme est empoisonnée...

— Qu'avez-vous? s'écria le P. Etapier.

Giambattista, défait, s'appuyait au dossier d'un fauteuil. Son visage, ses habits, ses souliers étaient blancs de poudre; il défaillait :

— J'ai soif... murmura-t-il, vous saurez tout!

On s'empressa. Il but d'un trait, s'assit et, d'une voix apaisée, reprit :

— L'homme n'a pas voulu tuer. Il tenait son arme prête. Sur le manche, il y avait deux lames : il s'est servi du canif. Il pouvait frapper au cœur. Le roi se présentait la poitrine découverte. Damiens toucha l'épaule, sans redoubler le coup. Blaise me suivait; nous avons tout vu.

— Tout? demanda le P. de Hoyios.

— Tout... même deux hommes travestis en femmes, surpris dans les grands appartements, pourchassés par les gardes. Ils passèrent en courant à côté de nous, et si près que je reconnus l'un d'eux...

— Eh bien! oui, dit le moine de sa voix rocailleuse.

Ils se regardaient dans les yeux.

Le moine dit :

— Continuez.

Puis, la voix ferme de Giambattista s'éleva :

— La chose est arrivée à six heures, contre la porte de la nouvelle salle des gardes. Les carrosses attendaient sous la voûte avant de retourner à Trianon. Le roi descendit, précédé de M. de Montmirel, entre M. de Brionne et M. de Beaudreville. Il avança vers sa voiture. Près de lui, en grand désordre, les postillons se tenaient derrière les chevaux, les gardes entouraient le marchepied. Damiens, le chapeau sur la tête, s'était mêlé aux gens, et, comme il portait une culotte d'écarlate, on le prit pour un laquais du château qui rentrait de congé. On ne remarqua même pas son chapeau. Ce n'est qu'après le coup fait que M. de Brionne lui cria : « Tu ne vois donc pas le roi? » Il semble qu'il ait tenu à frapper sans se découvrir. Ainsi il s'approche, son canif ouvert dans la main; il arrive tout contre le roi et plante sa lame dans le dos. Le roi n'a d'abord senti qu'un coup de poing et il crut à la hardiesse

d'un ivrogne. Damiens, qui aurait pu dans l'ombre se glisser entre les domestiques et les chevaux, ne bougeait pas. Soudain, avant de poser le pas sur le marchepied, le roi sent la blessure : « Je crois, a-t-il dit, qu'une épingle m'a piqué. » Il y met la main, la retire avec effroi, la montre toute sanglante à son entourage, puis il désigne Damiens, toujours immobile, et dit : « C'est celui-ci. Qu'on l'arrête, mais ne le tuez pas ! » Aussitôt il revient et rentre au château. Il est au lit. J'ai entendu dire qu'il renvoie la Pompadour aujourd'hui, ce soir même...

— Et l'homme ? demanda le P. de Hoyios.

— Il a été lié, puis traîné à la salle des gardes. On l'a conjuré de dire ses complices : « Si j'en ai, cria-t-il, ils ne sont pas ici ! » Mais, dans ses réponses, il se servait du mot : *nous*...

— Il parlera, dit le P. Etapier.

Et il ajouta, d'une voix calme et comme satisfaite :

— Les archers seront ici demain.

— Non ! dit avec force Giambattista. C'est

un visionnaire, il ne parlera pas. On a trouvé sur lui une Imitation de Jésus-Christ : « Vous êtes donc bigot? » a demandé Marchault. Damiens s'est tu. On l'a brûlé, au gras des jambes, pour qu'il s'avouât jésuite.

— Vous avez vu tout cela? demanda le P. Walzer.

— Non. Je le tiens de l'écuyer Beringhen. Quant à nous, nous avons été surpris dans la cour de la chapelle. Il était temps de fuir! Il a fallu abandonner les chevaux; ils ont été trouvés, ce matin, attachés à la grille du château. Paris et Versailles s'interrogent au sujet de ces mystérieuses montures... Mais quelle fuite, dans le parc; une poursuite farouche; la nuit nous a secourus, mais nos bottes alourdissaient notre course. Il a fallu jouer du poignard. Il y a deux hommes étendus sur le chemin de Trianon à Versailles, et cette épée...

Le P. Marion se dressa :

— Quoi, vous?...

— Et deux autres cadavres dans les filets de

Saint-Cloud, tous deux gens de Sartines. Ce furent des instants de lutte sauvage. Nous pensions traverser le vieux pont de bois. Mais, au bout, sur la berge de Sèvres, nous aperçûmes des chapeaux galonnés... nous passâmes dans une barque couverte d'un tonnelet. Enfin, nous voilà... Blaise est au lit avec la fièvre. Mais il guérira. Benoît, qui lui tient la main, l'écoute en souriant raconter notre nuit. Le bonhomme croit heureusement que seul le délire...

A ce moment la porte s'ouvrit, laissant passer deux jésuites, dont l'un très grand, roux et osseux, fut accueilli avec des témoignages de respect.

— C'est, dit à l'oreille de Giambattista le vieux Walzer, le P. Beuwe, provincial des Flandres.

Un jeune profès le suivait. Le P. Beuwe ne ménageait rien. Sa rudesse le faisait pareil au sombre Blas de Hoyios. Il était, dans la Congrégation, l'un des derniers partisans des *Fortes faciendes*. Il ne reniait pas, comme le faisaient partout d'acharnés brochuriers, les *Monita Privata*

du P. Jérôme Zahrovosky. Il osait dire qu'il tenait pour bonnes et saintes les instructions secrètes.

Il avait le goût des cabales policières et il aurait voulu que la société entretînt des sbires partout, jusque dans les couloirs du Vatican. Il apportait dans l'intrigue ces petits soins de haine où s'attache souvent l'âme cléricale, et c'était l'un des politiques les mieux renseignés de l'Europe.

On lui présenta l'Italien. Le P. Beuwe le regarda soigneusement, puis, sans sortir d'un calme profond, il dit :

— Vous êtes Génois?

— Pour vous servir, padre.

— Quel âge aviez-vous en 1729?

— Vingt-trois ans.

— Et, déjà, vous étiez républicain?

— Certes! Mais non pas, mon père, au service des Grimaldi. Je sais pourquoi vous m'interrogez... Lors de la révolution corse, j'ai pris les armes contre la Sérénissime République et j'ai fait la guerre sainte auprès du chanoine Orticoni, qui

portait le crucifix à la main et le mousquet en bandoulière...

Le P. Beuwe inclina la tête et, sans ajouter une parole, tendit la main à Giambattista. Il y eut un silence, que le compagnon du jésuite flamand rompit :

— Nous savons que le coup est manqué. La nuit passée, nous avons arrêté, sur le Pont Royal, un cocher qui revenait de Versailles. Nous avons su, par cet homme, que le roi vit encore et vivra...

— Et Damiens? demanda le P. Beuwe.

Le P. Etapier revint à la charge :

— Il a dû parler avant l'affaire. On dit, en ville, qu'il a communié à Noël, il y a tout juste dix jours, chez les jésuites d'Arras.

— Il l'a fait, dit le P. Beuwe.

— On dit encore que la fille d'un certain la Coüdre, aide-major des Invalides, a prédit, à l'école des filles de Saint-Joseph, que le roi serait assassiné le 5 janvier. Elle prétend le tenir d'un jésuite.

— Niaiseries! s'écria le P. Marion.

Mais les pères, autour de l'âtre où croulait, ainsi qu'un bûcher en Grève, l'édifice embrasé des rondins, demeuraient immobiles et pensifs.

— Il est homme de cœur, reprit Giambattista; il a frappé pour son compte, non pour le nôtre, et ne l'oubliera pas. Depuis trois ans sa main était levée sur le roi, précisément depuis la mort de M. de la Bourdonnais. Il servait chez le gouverneur, quand celui-ci s'en revint, moribond et ruiné, de la Bastille. Damiens assistait à son agonie.

Le Père Walzer interrompit :

— On n'en parlera pas moins d'un nouveau Ravaillac. Et la Poisson saura bien répandre la légende. Attendons-nous aux injures du populaire, pour commencer, et après, mon Dieu!...

— Trembler ainsi, gronda le P. de Hoyios, quelle honte! Nous l'avons fait, il n'est plus que d'attendre.

— Notre cœur, mon frère, dit le provincial, nest pas plus que le vôtre pusillanime. Souhaitons seulement, pour la gloire de Dieu, que le secret de cette affaire ne soit jamais trahi.

Puis, se tournant vers Giambattista :

— Achevez.

— Une femme, chez qui Damiens logeait l'an passé, a répété de lui un propos, qui jetant le soupçon sur votre société, servira les jansénistes. Vous rappelez-vous, Messieurs, celui d'entre eux qui fut mis au cachot pour avoir offert, genou en terre, un livre à Louis XV?

— Carré de Montgeron?

— Le jour où il fut conduit à la Bastille, Damiens dit à l'hôtesse : « Si le roi n'est touché d'un livre, Dieu le touchera autrement. »

— Croyez-vous, dit le P. Etapier, que le peuple de France se laisse piper de la sorte? Le peuple raisonne. Si votre homme eût tué le roi, il eût, en amenant le dauphin sur le trône, fait un roi jésuite. Nul ne l'ignore, Messieurs, et nul ne voudra croire que les jansénistes aient voulu tuer Louis XV pour faire arriver leur adversaire et, avec le dauphin, tout le clan Muy, la Vauguyon, tous ceux enfin qu'il nomme jésuites de robe courte.

Le P. Archinet se leva péniblement. De son pas de coxalgique, il alla vers le pupitre, l'ouvrit et, feuilletant un carnet :

— Votre Damiens a servi, sous le nom de Lefebvre, chez un M. Maridor, attaché au Parlement. M. d'Argenson trouvera là ce qu'il cherche, l'abaissement du Parlement. N'a-t-il pas obtenu déjà le renvoi de la favorite?

— Oui, mais toute réserve dans l'information laissera dans les esprits une persuasion que la Congrégation en fut le premier moteur.

— Comment?

— On ne persuadera pas au public qu'un laquais se soit déterminé seul à poignarder le roi, dont il était inconnu, et qui ne lui avait fait aucun mal.

— Qui sait?

— La Pompadour rentrera, reprit le P. Etapier. Soyez assurés que Choiseul, Bernis et la cabale autrichienne y travaillent. Avant une semaine, le Bien-Aimé sera chez elle, en chemise de nuit. Et la fille nouera, en son alcôve, nos

lettres de cachet avec les rubans de sa camisole...

On ne pouvait douter que le P. Etapier dît vrai. A coup sûr, l'exil de la Pompadour ne durerait guère. Mais d'Argenson renvoyé, un tel changement! Cela fit hausser les épaules. Le P. Etapier revint sur ses présages. Mais le P. Marion, parlant d'une voix lente, sourde, grise, où traînait comme un écho des conciliabules secrets :

— Damiens sera jugé par Maupeou, Molé et deux comparses. Il ne parlera point.

Il y eut un silence. Giambattista regardait le père. Et il comprit, à cet instant, sa faiblesse aux mains d'un homme implacable, froid et profond. Et il trembla :

— Damiens, murmura-t-il, sera donc supplicié?

— Dieu seul ordonne. Prions!

— Ah! s'écria douloureusement l'Italien, cela n'eût pas dû arriver. Que ne m'a-t-on entendu!...

Il y eut un silence.

— Il fallait avertir le roi. C'est fait.

Giambattista posa son front dans ses mains.

Alors, le P. de Hoyios s'approcha de lui et, le touchant à l'épaule :

— Vous avez agi loyalement, Giuseppe. Je crois qu'un jour vous aurez raison contre ceux qui ménagèrent la vie d'Holopherne.

Le P. Beuwe murmura :

— Peut-être.

— Ne trouvera-t-il jamais sa Judith? dit Giambattista.

— Peut-être, dit encore le moine des Flandres...

Benoît, le valet, parut.

— Mon neveu? demanda l'Italien.

— Il rêve.

— Il a toujours rêvé.

VI

Blaise portait en lui des gerbes de pensées folles. Toutes choses passaient, devant son regard distrait, ainsi que mille décors un instant éclairés et aussitôt plongés dans les ténèbres. C'était comme les souvenirs de rêves, dont on ne sait s'ils sont très anciens ou de la dernière nuit.

Pourtant Giambattista hantait invariablement ces tableaux. Blaise, pensif, retournait sans relâche à ses visions.

C'étaient, à Lyon, de longues veillées dans les lueurs embrasées du fournil; une promenade entre deux haies, un matin, dans une campagne incon-

nue; une visite au jardin d'un orphelinat, qui sentait la pierre humide et le melon; une après-midi sous une tonnelle au flanc d'un coteau chargé de pommiers; certaine course en barque sur la Saône — et Blaise voyait son oncle en face de lui, qui ramait entre deux taches de soleil posées sur l'eau et qui illuminaient comme deux plats d'or; la barrière d'un cabaret rustique dominée par une enseigne jaune...

Du plus lointain de son enfance, il se rappelait des jours passés sur les quais de pierre, au pied de l'hôpital du Rhône, noir et majestueux. Sa mère tournée vers le Sud semblait chercher les clartés méditerranéennes derrière les livides nimbus du ciel de Lyon. Il voyait encore le visage du recteur paroissial qui lui avait appris à lire. Puis, sans que rien enchaînât ses impressions, il évoquait une fête maritime, près du Pont-du-Change, sur la Saône, où des bucentaures pavoisés faisaient, au son des musiques, un simulacre de combat. D'autres fois, c'était un court voyage en diligence, le premier qu'il eût fait; Blaise revoyait

les croupes des trois percherons, qui sautaient au rythme du trot pour ne cesser leur danse qu'en abordant les côtes.

Et c'était l'ennui sans fin des vêpres, le dimanche à Saint-Nizier, les rosaces pourpres et violettes d'un vitrail où son regard cherchait des figures vivantes, une statue de saint Pierre ceint de la tiare, portant l'oral et les clefs... Plus loin encore dans le passé, c'était une rixe où, sur la borne de la boulangerie, le sang avait coulé; un bal de maçons limousins dans une chambre, chez une cousine du père Cornillon; et la visite que fit, un soir de pluie, à Giambattista, un capucin piémontais, qui semblait fou, et l'inquiétude de son oncle qui ayant conduit le moine aux îles de Saint-Clair, revint seul la nuit et n'en parla jamais plus...

Mille autres phantasmes hantaient son jeune esprit, qui mûrissait sans s'attacher aux réalités. Il attendait quelque chose. Il semblait écouter l'avenir.

VII

Pour distraire la mélancolie de son neveu, Giambattista le conduisait parfois aux Porcherons. Ils s'y rendaient par la rue Royale, et, traversant le faubourg Saint-Honoré, gagnaient, derrière la Madeleine, les jardins potagers, les enclos fleuris, qui, sur le coteau, déployaient leur damier vert et roux.

Des tonnelles bordaient les chemins. Entre les claires-voies, le jeune printemps répandait un faible souffle qui portait dans les cours des guinguettes les senteurs mêlées de l'acacia, du vin, du poisson frit, des feux de bois et de l'herbe mouillée.

Sur la Chaussée d'Antin, où les cabarets entre-croisaient les potences de leurs enseignes, une foule d'oisifs et de débauchés allait à ses plaisirs.

Le roi sauvé, tout, dans Paris, était à la joie, Cupidon et Bacchus conduisaient hommes et femmes chez Ramponneau, où l'on dansait en buvant sous les treilles. La rue des Porcherons s'emplissait de refrains. Plus haut, sur la colline, les moulins tournaient au vent de mars. On parlait peu de Damiens, beaucoup du Bien-Aimé. Tandis que, sur l'autre rive, la Cité priait pour le salut du monarque, le Paris des bals et des jeux fêtait sa guérison.

— Les sots, disait Giambattista, les chiens! Toujours prêts à lécher la main, toujours fiers de porter leur fouet dans la gueule... Si les pères m'avaient écouté...

Des filles en paniers vert de prairie ou fleur de pêcher, en robes à grands bouquets, toutes coiffées à l'oiseau royal et la mouche au coin de l'œil, lorgnaient les promeneurs. Des abbés frisés marchaient à pas galants contre les portières

des chaises. Tout, dans le matin frileux, riait aux douceurs d'une précoce saison.

Giambattista dévisageait les femmes avec une insolence méridionale; à ses côtés, Blaise allait, baissant le front, comme appesanti de sommeil. Il écoutait mal les diatribes de son oncle. Cependant, il lui semblait qu'en lui une aspiration venait d'être comblée. Pour le roi, nulle haine. Il le voyait encore, ainsi qu'aux images de la chambre à Lyon, noble et tendre, sous la cuirasse aux attaches d'or. Mais Damiens lui paraissait grand par son silence farouche. Il l'aimait et tremblait pour lui.

Un estaminet solitaire se trouvait au bord des prés, dans le bout de la rue d'Anjou. Ses fenêtres dominaient la Petite Pologne. On n'apercevait dans la salle qu'un garçon assis près du poêle et qui, la serviette au bras, bâillait :

— Entrons, dit le jeune homme.

— Ici?

— Oui, oui, Giambattista, restons seuls.

Le garçon apporta le ratafia qu'on lui deman-

dait et disparut. Au mur, il y avait un naïf portrait de Louis XV, une estampe coloriée par les filles des orphelinats. On avait, au même clou, suspendu un scapulaire, une touffe de fleurs séchées. L'Italien ricana. Mais Blaise demeurait soucieux :

— Crois-tu, Giambattista, qu'il aura sa grâce?

— Comment l'aurait-il? Ceux qui ont armé Damiens le trahiront comme ils ont laissé périr l'autre, celui d'Angoulême... Qui frappe un manant fait peur, qui frappe un seigneur fait honte! C'est le proverbe des faïenciers de Savone. Damiens n'a plus d'amis. Il mourra sous les huées des poltrons, lui aussi. Mais qui sait? peut-être dans la foule un homme au cœur jeune et libre maudira-t-il les bourreaux. A Gênes, mon Biagio, le sang du juste a toujours appelé d'autre sang, et toujours...

Ils se turent... Un étranger venait d'entrer, vêtu assez singulièrement d'un manteau en mi-partie, dont le bas, découpé en dents de soie, le couvrait jusqu'aux chevilles. Une barbe ronde cachait ses

joues. Il portait un tricorne épais et pelucheux, d'où s'échappaient ses cheveux noirs, sans poudre, répandus sur son col.

Insouciant de la curiosité des servantes, il tira son chapeau, salua, prit une chaise et se mit à regarder dans la rue.

A ce moment, une voiture, escortée d'une brigade du guet à cheval, passa au grand trot. C'était un de ces carrosses découverts, à quatre roues très basses, qu'on appelait pots de chambre. D'un seul regard par la fenêtre qui dominait la rue, Giambattista vit sur les coussins un exempt et un jésuite, fers aux pieds. Il reconnut le P. Blas de Hoyios.

L'inconnu, s'étant retourné, posa dans les yeux de l'Italien un regard fixe de policier. Giambattista le soutint. Puis, comme distrait, tirant à lui le pan de son habit, il plaça son épée sur ses genoux.

— Un beau temps, malgré la neige, dit-il.

L'autre ne bougea point.

— Seriez-vous homme à vous promener avec moi, monsieur?

A cette provocation, l'énigmatique personnage répondit en haussant les épaules. Il se leva et, se plaçant entre l'oncle et le neveu, il posa sur l'épaule de chacun d'eux ses fortes mains :

— Le supplice est prêt, dit-il. Vous aviez raison, Giambattista, c'est un homme sûr, il n'a pas parlé...

— Qui êtes-vous? cria Giambattista.

Il voulut le saisir au cou. Mais l'inconnu était agile; d'un petit écart, il échappa. Giambattista le poursuivit. L'homme avait, d'un geste vif, enroulé son manteau autour de son bras, tandis que son adversaire tirait l'épée. Ils allaient à grand bruit entre les tables bousculées. Se voyant atteint, l'homme parut décidé à faire front, mit la main à la garde; l'Italien fit le geste d'attendre, mais l'autre, adroitement, lui jetait une chaise aux jambes.

Blaise, tandis que Giambattista chargeait en poussant des jurons, essayait de couper la retraite

à l'étranger; mais le valet qui accourait le retint, croyant se mettre entre deux.

L'homme en profita pour s'esquiver et fermer la porte qui donnait sur le perron. Comme un furieux, Giambattista se jeta, l'épée nue à la main, dans l'escalier de la salle basse, gagna la rue. Personne aux alentours. La rue de la Pépinière s'enfonçait, déserte, entre deux murs, sous les branches noueuses des pommiers. Vers l'angle de la rue d'Astorg, un archer, assis à califourchon sur un banc, fumait une longue pipe et bayait aux nuages. Toutes les grilles et toutes les portes demeuraient closes. Des oiseaux filaient droit dans le ciel, dont la lumière baissait peu à peu.

VIII

Au point du jour fixé pour l'exécution, Paris tinta comme une enclume. La cavalerie franchissait les portes. Il en arrivait de tous côtés, mais les gros escadrons venaient par la rue du Bac de l'Ecole Militaire et de l'écurie des Invalides.

Blaise et son oncle, penchés à la fenêtre qui regardait le quai des Grands-Augustins, virent le long cortège rouge et bleu des dragons de la reine. Sur le pont Saint-Michel et le Marché Neuf, les badauds regardaient les gens du port, obéissant aux officiers, détacher leurs radeaux. Vers midi, tous deux sortirent et se mêlèrent à la foule, qui

déjà se hâtait vers Notre-Dame et l'Hôtel de Ville.

Blaise tremblait d'assister au supplice tandis que, montrant un visage indifférent, le Génois se taisait. Avec un air de fête, la populace se poussait vers le spectacle.

La température était douce, amollissante; les cabaretiers avaient, le long de la Mortellerie, disposé des tables; une aigre odeur de vin se mêlait au fumet des chevaux d'armes, attachés aux anneaux dans les carrefours.

Vers une heure, les cloches commencèrent de sonner, annonçant que le prisonnier, tiré des brodequins, allait être conduit en Grève après l'amende honorable. Un remous de la multitude s'élargit dans les rues environnantes. Blaise et Giambattista, qui se tenaient par le bras, furent poussés vers le port-au-foin. Le torrent de la foule les reprit là, aux abords de la place; un rang de grenadiers fut piétiné par la masse hurlante des curieux et, brusquement, les deux hommes se trouvèrent portés au premier rang, à côté de l'hô-

tel, sous l'enseigne du cabaret à l'Image-Notre-Dame.

Des rumeurs lointaines, qui grossirent en se rapprochant, annonçaient le cortège. L'escorte parut sur le pont; les chevaux marchant avec une extrême lenteur semblaient, de loin, portés par la foule. On voyait briller des armes et la flamme des cierges tremblotait dans le jour gris. Blaise, le cœur serré, regardait cela, fixement, par-dessus les neuf canons échevinaux tournés vers le fleuve. Le cortège prit le large en s'engageant sur le quai Pelletier. Poursuivi de clameurs furieuses, il contourna le vieil abreuvoir, puis entra dans le grand carré vide de la grève.

Le buste du condamné dépassait les hautes ridelles du tombereau. Blaise, à l'instant, reconnut Damiens.

Pâle, mais ne montrant point d'angoisse, il regardait la multitude silencieuse. On avait arrêté la voiture au cœur de la place. Damiens portait un cierge de cire ardente, qui brûlait à côté de sa figure.

Il aperçut tout à coup l'échafaud, assez bas, et, sur le plancher, une table de bois, une chaudière d'huile qui fumait, des outils noirs. Quatre heures sonnèrent.

— La journée sera rude, murmura le condamné.

Le fond du tombereau s'abattit sur le pavé, les valets du bourreau, s'approchant, mirent une échelette et l'homme descendit. Il était nu, sous une chemise de toile, et grelottait. L'aigre bise de mars chassait sur les toits quelques nuages d'un gris plombé. Sous le beffroi, l'horloge au cadran bleu marquait deux heures. Alors le glas commença de tinter très haut dans le ciel et le vent semblait avaler le bruit lugubre.

Damiens, les pieds sur le carreau, regardait ses membres dévêtus, il attendait. Le greffier ordonna qu'on lui prît le cierge des mains, ce qu'un acolyte fit. Aussitôt les prêtres entonnèrent les psaumes. Ce fut court. L'un des confesseurs, le moliniste, leva la croix et l'on poussa le condamné vers l'échafaud.

Il ne pouvait marcher. La question avait fait craquer les os de ses chevilles, on le poussait cependant, il fit effort, se raidit et monta. Le glas se tut, afin qu'on entendît crier l'homme dans les supplices.

Damiens regardait durement le brasier, qu'un aide attisait au moyen d'un soufflet de cuir écarlate. Le moment venu, il tendit, avec un rude courage, sa main droite. Deux archers le maintenaient au biceps et à l'avant-bras. En face, un franciscain brandissait le crucifix noir et parlait à mots pressés.

La chair fuma. Damiens se tordit et poussa, les dents serrées, un long gémissement. On le lâcha. L'odeur fit reculer le moine. Le condamné haletait, secouait dans le vent son moignon noir. Il le regarda longuement, sans rien dire, puis, levant la tête, il fixa sur le greffier qui s'avançait ses prunelles agrandies.

— Nommez vos complices.

Il ne répondit rien, tourna la tête. Alors ses regards tombèrent sur Blaise et Giambattista et,

craignant qu'une expression de son visage ne le trahît, il ferma les yeux et s'abandonna aux soldats que le jetaient sur la table, arrachaient sa chemise.

Le bourreau tira de la braise ses tenailles.

On le vit se pencher sur le corps étendu, tourner furieusement autour de la table, faisant avec une hâte et une dextérité de jongleur sa diabolique besogne. Il tenailla aux bras, aux cuisses, aux mamelles. Damiens se tordait, bavait, son ventre dansait comme une eau bouillante. Mais lui gardait toujours le silence.

Six aides parurent, avec d'horribles spatules fumantes qu'ils vidaient dans les six plaies. Puis ils replongeaient leurs cuillers dans les chaudrons, que d'autres leur tendaient, au ras de l'échafaud, pour les vider encore dans les trous saignants de la chair. C'étaient l'huile, la poix, le soufre, la cire et le plomb.

Aux premières brûlures du plomb on entendit, du fond de la place, un hurlement de bête en-

ragée, suivi d'un long sanglot, ensuite la voix de Damiens s'éleva, monotone et déchirante :

— Mon Dieu! de la force! Seigneur, ayez pitié, Dieu, donnez-moi la patience, Mon Dieu, de la force, Seigneur!...

Cela se prolongeait comme une litanie, sans relâche, sans que la voix montât ou baissât. Les valets avaient disparu avec leurs instruments. Damiens, lié sur la table, continuait de crier, le visage couvert de sueur, le teint couleur de plomb. Ses larmes ruisselaient. Une affreuse puanteur de graisse et de suie se répandait alentour.. Des femmes criaient, s'évanouissaient. Les hommes, béants d'horreur, tendaient la tête vers la table d'où partait l'infatigable plainte.

A ce moment, la grande porte de l'Hôtel de Ville s'ouvrit. On entendit gronder les cloches et la jaune lumière des cierges clignota dans le jour. Un carillon furieux, tombant du beffroi, couvrit enfin la voix du malheureux. Il gémit, puis devint immobile, serra les lèvres, parut reprendre ses sens.

On attendit un peu. Le bourreau regardait vers

le dais où trônaient Maupeou, Molé, Pasquié, Severt, les quatre commissaires, vêtus de robes rouges. Ils ne bronchaient point. Aux balcons, des dames s'éventaient. On disait que le roi voyait tout d'une maison, au-dessus des colonnades. Cela courait en rumeur dans la foule et les regards allaient aux fenêtres closes, cherchaient à percer le mystère des rideaux. Cependant, Maupeou baissait la tête.

Le condamné fut saisi, porté des tables rouges sur le pavé, allongé les bras en croix. Ses forces étaient revenues; sur ses joues, que creusait la souffrance, les couleurs paraissaient. Il put se soulever un instant et voir les quatre chevaux du Perche que les charretiers menaient vers son corps nu. Un sergent, pris d'une obscure pitié, le renversa. La foule se taisait, retenant son souffle.

Mais le greffier revint, se pencha très bas sur Damiens :

— N'avez-vous pas de déclarations ultérieures?

— Non, répondit-il, d'un ton ferme et sépulcral.

Les aides nouaient déjà les traits, le bourreau levait la main, et bientôt, dans les cris des charretiers, la foule perçut un autre cri. Elle vit en frémissant se tendre les bricoles et le corps étalé bondir horizontalement vers le ciel et retomber, suspendu aux cordes, qui tendaient, au cœur de la Grève, une grande croix de chanvre noir.

Le fracas des cloches étouffait tous les bruits. On n'entendait plus le claquement des cloches, ni le cliquetis des fers, ni les hurlements de l'écartelé.

Rien ne vint.

Les chevaux glissaient. Il fallut les laisser souffler. De nouveau, le corps nu reposa sur la pierre. A chaque jambe, le bourreau fit ajouter un cheval, puis, sur un signe, les fouets tracèrent dans le ciel leur quadruple paraphe et le supplicié s'éleva, d'un bond plus brutal.

Dans la tête renversée et roulante, d'où la chevelure en sueur pendait, on voyait la bouche,

grande ouverte, qui vomissait des hurlements, face au ciel. Les membres s'allongeaient, ne cédaient point. Peut-être les chevaux tiraient-ils mal. Le bourreau, apitoyé, alla aux genoux du chancelier prier qu'on lui permît de donner un coup de tranchoir aux jointures. Cela fut refusé, le supplice recommença.

La voix des cloches s'enflait dans un grondement de canonnade. De partout, aux abords de la place, entre les mousquets des gardes, des poings se tendaient vers Maupeou. Brusquement, le branle s'apaisa, fondit dans l'air comme un écho et, à mesure que le bruit d'en haut diminuait, on entendait mieux les cris du patient. La nuit venait et, avec elle, la rage du peuple. Maupeou sentit qu'il fallait en finir. Il accorda la permission de taillader les épaules et les hanches. Le bourreau le fit sur le corps étendu, alors que les chevaux tiraient à plein collier.

Alors, une longue plainte monta du peuple. On vit lentement partir les cuisses, emportant, avec les parties sexuelles, des haillons de chair gluante et

rouge qui tiraient de longues lanières de peau arrachées au ventre. Le tronc tomba sur le pavé et l'intestin, qui s'échappa dans un bouillonnement de choses verdâtres, traînait dans une flaque liquide d'où montait une puante vapeur de sang.

Damiens vivait encore. Il poussait des clameurs effroyables. Une épaule se déchira. Il criait. L'autre bras fut démembré. Damiens se tut enfin. Cette épouvante finit après deux heures et quart.

La cavalerie poussait les gens hors de la Grève, par la rue de la Basse-Vannerie et vers le quai Pelletier. Les boutiquiers, debout sur le pas de leurs portes, s'étonnaient de voir cette procession de visages défaits. Elle se hâtait en silence, les yeux baissés. Les cloches sonnaient furieusement, mêlaient leurs sons comme des cris et des coups. Les dragons du roi et la maréchaussée fourrageaient au trot de leurs gros percherons.

Blaise et Giambattista suivirent le quai de Gêvres, passèrent le Pont-Neuf, se perdirent dans les quartiers déserts de la rue de l'Hirondelle, puis, regagnant le quai des Augustins, ils

se sentirent seuls. L'Italien se retourna, puis, à voix basse :

— *Il sangue di quest uomo demanda vendetta!*

Le jeune homme saisit avec exaltation son oncle par la main :

— Oui, Giambattista, il sera vengé!

— Mais l'autre mit le doigt sur ses lèvres.

- *Si taccia!* dit-il.

Il l'entraînait vers la voûte de la maison professe. Sur Paris, le jour tombait. Les deux hommes, arrêtés, regardaient, dans l'azur triste de l'hiver, les rouges nuages, et le ciel ressemblait à un manteau de cour éclaboussé de sang.

TROISIÈME PARTIE

I

15 Février 1774.

Ce personnage fleuri comme un berger d'opéra descendait de carrosse. Un petit rassemblement, formé à l'entrée de l'étroite rue de Ventadour, se poussait entre les voitures.

— Le Roué, c'est le Roué!

Des huées s'élevaient, accompagnées de rires. Un homme en tablier de cuir, le chapeau sur l'oreille, criait :

— Voyez le beau maquereau! voyez-le, tout prêt pour la friture! Quelle farine, compagnons!

— Eh! beau masque! raillait un autre, est-ce

vrai, ce qu'on raconte, que tu ne travailles jamais que du ventre et tout ce qui s'ensuit?

— Cela vous roule carrosse!

— Epée de bois, cul de velours, le vrai portrait du comte Jean... Remarquez, compagnons, qu'il nous vient par la rue du Petit-Carreau et la halle à la Marée!

Le comte Jean du Barry s'inclina galamment. Comme les outrages redoublaient, il baissa vers la terre le tricorne aux ailes bourrées de plumes qu'il serrait sur son cœur. Puis il pirouetta et, d'un pas hardi, pénétra dans une haute maison à cinq fenêtres par étage.

C'était une maison creusée en équerre, au fond de la rue de Ventadour. On y atteignait soit par la rue Neuve-des-Petits-Champs, soit par la rue Sainte-Anne. Les passants ne se hasardaient guère dans ce cul-de-sac, encombré de voitures et de laquais. Une fontaine, placée contre la borne de la rue Thérèse, se rouillait faute de servir. Derrière les carreaux poudreux de leurs échoppes, quelques marchands de chiffons sommeillaient.

Seule, la maison de Célestin Frénicle, loueur d'orchestres, luthier de la maison du roi, donnait la vie à cet étroit carrefour.

Dans la journée, on apercevait, derrière les carreaux, des personnages en habits de soie et perruques à la financière, ou quelques abbés bénéficiers aux cheveux couverts de poudre, mais le soir venu, d'épais rideaux cachaient les lumières des appartements et, seule, une lanterne oscillant au milieu d'une corde crasseuse éclairait la cohue des domestiques et des équipages.

On pénétrait dans la maison par une porte grise à deux battants moulurés. Au premier, sous un trumeau peint, une plaque de faïence vissée, un nom entouré de fleurs polychromes : *Frénicle*; le Roué entra.

Des bibliothèques couvraient les murs, portant d'innombrables cahiers. Au fond de l'antichambre, il y avait un clavecin, puis, dans le grand salon, dès l'entrée, un forte-piano, de l'invention du fameux Chicot; flûtes, cymbales, luth et galoubet étaient enfermés dans un coffre décoré au

vernis Martin. Aux murailles, au plancher pendaient des instruments de lutherie : violes, basses, harpes, trompettes marines, qui appartenaient au loueur d'orchestre, et servaient aux répétitions.

Une foule disparate se pressait dans cette maison, qui était une sorte de Procope plus décrotté et cependant plus canaille que le véritable. Ce qu'on y rencontrait le plus rarement, c'étaient des musiciens. Le clavecin et le piano-forte servaient moins à la clientèle que les tables de jeu. Le vieux Frénicle, qui tutoyait Rousseau, portait, à son imitation, un bonnet arménien, affectait un air rustique pour recevoir, en les malmenant, sa clientèle d'oisifs, de coquins et d'affamés.

Des gens de cour coudoyaient là de pauvres instrumentistes et des copistes en veste de drap râpé. Des comédiennes, des duchesses et des filles s'y faisaient porter. On y voyait les mouchards de M. de Sartines et quelques ruffians, mariés à des demoiselles du Parc-au-Cerf, par les soins du duc de Duras, et qui, tous, se disaient valets porte-manteau du roi.

Le vieux danseur Vestris y venait chaque après-midi, appuyé sur sa canne de jet, à bec de corbin, ornée de glands d'or. Les chorégraphes entouraient ce vieillard tout sucré de poudre, vêtu de rouge, doré au dos et sur les flancs ainsi qu'une reliure.

Un groupe d'écrivains venait chaque jour donner une fête éloquente aux gens de qualité. C'étaient Fenouillot de Falbain, auteur de *l'Honnête criminel*, Flin des Oliviers, qui puait le bouc et crachait jaune; Mongant, qui fit le *Vidangeur sensible* et Basin qui publiait ses livres en souscription.

De tous, le plus surprenant était Marin, un gredin de l'écritoire, bas de figure comme un gabelou. C'était un homme court de taille, aux grosses jambes arquées. Son habit, boutonné sous le menton, ne laissait voir ni linge, ni cravate. Il répandait autour de lui la forte odeur du tabac dont il farcissait sans relâche la cerise mouvante de son nez. Ce pourvoyeur des bastilles était venu à Paris de la Ciotat, et il vivait de scandales tout

comme son ami le sordide Palissot, auteur du *Satirique* et tout comme l'abbé du Tertre.

Il y avait Tixier, dont le talent, comme lecteur, était inouï. Il lisait à la Cour. Un jour ayant endormi le roi, au retour de la chasse, il l'osa réveiller. On le mit à la porte. Il en crevait, et cela l'avait lié d'amitié avec un certain Joliot, ténor de l'Opéra, que les gens du maréchal de Brissac avaient bâtonné. Enfin chaque jour, vers quatre heures, on voyait arriver Léon de Beaumont, surnommé la Catin, qui marchait d'une manière impudique sous un habit à godets, à trois gros plis bourrés de crins et de papiers.

Tout ce monde attirait les dames à tête ambrée, leurs abbés et leurs maris. Elles venaient, disaient-elles, commander leurs concerts. Mais seule les conduisait chez Frénicle l'envie d'entendre déchirer la Ville et la Cour, le plaisir de manger du courtisan et de la courtisane.

Elles étaient de tous partis, pour et contre d'Aiguillon, réconciliées et chatouillées par l'infamie des médisances que l'on apportait là, pour

elles. Les ennemies de la du Barry, la princesse de Guéménée, la comtesse de Brionne, la comtesse d'Egmont ne dédaignaient point de s'y faire porter; elles tenaient tête, riant et sans rougir, aux propos salés du duc de Tresme, le bossu, qui se faisait appeler le sapajou de la comtesse, et qui la défendait; il venait au bras de la maréchale de Mirepoix que l'on surnommait la « fée Urgèle ».

Ce n'étaient que propos d'une grinçante méchanceté. Les musiciens : Philidor, Gossec, Colasse, Maudonville, Clérambaut, Chopin de la Guitonnière et l'affreux Gellier, auteur de la *Musette de Suresne*, ne manquaient ni une audience ni un coup de dent. Les cabales de Versailles et de Trianon se prolongeaient chez Frénicle. Les amis de la dauphine célébraient le chevalier Glück, tandis que les courtisans de la comtesse du Barry se disaient piccinistes.

Ils erraient autour des tables de jeu à la recherche d'un louis, voire d'un office secret, d'une mission d'alcôve. La Bordre, valet de chambre du roi, venait fort souvent, on l'entourait.

Mais l'astre du comte Jean offusquait tous les reflets de ce bourbier. Il revenait de Picardie après un court exil que lui avait infligé le Comité des Fermes. L'un des fermiers, justement, assis dans le salon, s'appuyait contre le clavecin. Le comte Jean alla droit à lui :

— Vous avez eu tort d'oublier, messieurs, que j'ai l'honneur de fournir une maîtresse au roi. Prenez garde, désormais, de me donner de l'humeur!

L'autre se récriait.

— Cet avis, reprit le Roué, vaut mieux qu'un compliment!

Puis, changeant de ton :

— Savez-vous, mes amis, que mon carrosse a versé tout près de Meaux. Je suis rentré à Paris dans un panier à poissons... Ah! qu'on est heureux de vivre au sein de sa famille!

On pouffait. Ces impudences faisaient les délices du salon. A cet instant, la porte du corridor s'ouvrit. Blaise et Giambattista parurent. Ils se donnaient le bras. Blaise atteignait trente-cinq

ans et le Génois portait avec hauteur une tête grisonnante, dont l'âge avait affermi les traits.

Le premier, le comte du Barry les aperçut.

— Ah! s'écria-t-il, voici nos beaux *virtuosi*, le Flûteur Masqué et son inséparable gratteur de luth!

Toute l'assistance regardait vers l'entrée. Mais Giambattista, suivi de son neveu, passa le seuil, fit une hautaine révérence, et, sans embarras, franchit le salon, pour se diriger vers le cabinet de M. Frénicle.

Il y eut un court silence. Puis, dans les groupes, le bavardage reprit. L'un des cyniques se tenait debout devant une porte, sous l'imposte en demi-lune. Les mains dans les poches de sa culotte, il se dandinait. Le comte Jean, de l'autre bout du salon, l'interpella :

— Je t'annonce, Mandonville, que j'attends ici le plus singulier des procureurs royaux... procureurs de pucelles s'entend!

Il laissa fuser les rires, puis :

— M. de Montessuy aimait les femmes. Mais

le bel oiseau devint oison et les femmes l'ont plumé... Alors il connut la sagesse, il résolut de vivre à leurs dépens. Maintenant notre homme brocante des tendrons pour Bonneau, qui les pousse dans les chambres de Trianon... Le vieux débauché sait plus d'un tour, allez! Il trouverait des innocentes dans les petits cabinets de la Brissault! Et point si niais! Il s'est anobli, pensant, à bon droit, que le commerce du petit dieu ne s'accommode point, comme le négoce des soies lyonnaises, de la roture. Il s'est fait homme de qualité, il a pris particule, il était Farge, le voici Farge de Montessuy... Mais le voici, mesdames...

Dans la chambre voisine, Blaise et Giambattista, entendant ce propos, s'étaient levés... Blaise souleva le rideau :

— C'est lui, souffla-t-il.

L'oncle s'approcha et tous deux, à travers les carreaux, virent entrer un petit vieillard sec.

L'ancien syndic des fabricants de Lyon ressemblait en son vieil âge à un dindon. Son cou fripé pendait sur les dentelles de son jabot. Il

avait cet œil rond, inquiet, maniaque, que l'on voit aux vieux libertins et aux volailles qui fuient sous le pied des chevaux. Son pas s'appuyait sur un jonc, et on devinait dans toute sa personne quelque chose qui sentait à la fois le défroqué et le maître de lupanar.

Le Roué lui tendit la main, qu'il serra cérémonieusement :

— Savez-vous, dit le comte Jean, ce qu'on raconte ici? On dit que le roi serait fidèle à ma belle-sœur... Pauvre frérot!

— Ce sont là, répondit le frivole vieillard, ragots et petites calomnies. Sa Majesté fait le plus grand prix de la beauté, d'où qu'elle vienne, et de la fraîcheur, qui fait seule le prix des femmes.

Et il ricanait avec un bruit d'évier que coupaient les sifflements de son asthme.

Blaise et son oncle entrèrent. Comme la réunion, retournée aux tables de jeu, oubliait déjà M. Farge, ils allèrent à sa rencontre et le joignirent près d'une fenêtre. Il se détournait, s'effaçait, de l'air humble et navrant des vieillards avilis.

Blaise se nomma. M. Farge tressaillit, regarda fixement l'homme qu'il avait vu grandir. Mais, bientôt, la même torpeur recouvrait ses traits. Il hocha la tête, puis, avec effort :

— C'est toi, petit Cornillon, dit-il, et il ajouta, de sa voix cassée :

— Que d'années, petit Cornillon! Tu m'as bien mal quitté... Et pour servir les jésuites! Les jésuites! ils m'ont pris mon valet avant de me prendre mon honneur. Ils m'ont ruiné et fait mettre au Grand Châtelet, d'où je ne devais sortir que pour passer dans les Iles (il baissa la voix). L'amitié d'un homme en place dévoué à M. de Choiseul m'a tiré de ce pas... J'étais pauvre, accablé de vapeurs noires. Heureusement, mon protecteur vint aux affaires. Je m'employais comme vous savez...

— Vous haïssez les loyalistes et vous servez sous d'Aiguillon, demanda Giambattista.

— Je le hais, lui aussi, toussa le vieux. Le comble n'est-il pas que ce cagot se soit mêlé, dans l'antichambre, aux intrigues de la New-

kerke, qui voulait se faire épouser du roi? Parlez-moi de l'abbé Terray! Lui seul comprend Sa Majesté. Quant à moi, je demeure attaché avant tout à M. de Choiseul. Je mourrais volontiers, messieurs, pour qu'il remplaçât, au ministère, ce cagot qui est entré par l'alcôve et gouverne par le lit...

Giambattista poussa doucement le vieillard dans l'embrasure :

— Nous sommes, nous aussi, les partisans de Choiseul...

Et comme Blaise faisait un mouvement :

— Nous le servirions bien volontiers... Nous n'avons point à nous louer de la Congrégation. Mon neveu Blaise eut lieu de regretter le procédé dont elle usa jadis envers vous... Si vous ne lui en tenez pas rigueur, monsieur, vous pouvez vous servir de nous pour tel office qui conviendrait à Choiseul...

Le vieux Farge s'était assis. Il n'écoutait plus. Ses mains sèches posées sur sa canne à rubans, les yeux mi-clos, il errait dans les champs obs-

curs de ses souvenirs, il se taisait et se tassait pour mieux vivre avec l'homme qu'il avait été; et, dans les visions de son âge heureux, l'image passait d'un enfant timide et songeur. Et Blaise, ému, regardait le vieil ami de son enfance. Quelle misère! Une pareille turpitude!...

Mais M. Farge suivait son idée.

— Dix-sept ans, déjà.

— Oui, dix-sept ans, répéta l'Italien.

— Et pas de nouvelles. Où étiez-vous donc allés?

— A l'aventure.

II

Ils avaient, dès le lendemain du supplice de Damiens, connu des moments affreux. Le soir même, ils trouvaient vide la maison des pères. Tout enlevé, meubles, livres, tapis et jusqu'à leur propres hardes. Il avait fallu vivre d'expédients et fuir, au surplus, les inspecteurs de M. de Sartines, qui, sur l'ordre du chancelier, battaient les carrefours et les auberges; on cherchait des complices, et, par un revirement étrange, on les voulait trouver hors des partis.

Des haies d'archers barraient les rues dans tout le quartier pieux, depuis l'Observatoire jus-

qu'au quai des Grands-Augustins. Ils campaient sur le pavé, autour des faisceaux, et posant leurs gobelets sur la peau des gros tambours, passaient leurs jours à boire.

Blaise et Giambattista hésitaient. Mais les visites domiciliaires qui, sur l'ordre de Maupéou, mettaient à sac les communautés de la Congrégation, les décidèrent à fuir. Ils quittèrent en hâte la maison nue, n'emportant qu'un cylindre de buis. Il contenait quelques louis et la flûte de verre; par bonheur, Giambattista l'avait laissée chez Frénicle.

Bientôt les deux vagabonds retombaient à l'état de valets. Blaise se fit garçon de cabaret, au *Tambour Royal* de Saint-Cloud. L'aubergiste logeait la diligence, grâce à quoi Giambattista devint palefrenier. Entre eux, ils gagnaient huit écus dix livres par mois et leur nourriture, l'ignoble pâtée des serviteurs de miséricorde.

Ils n'y purent tenir. Un matin, ils serraient sur une miche de pain les courroies de leur besace et, tête basse, prenant, au hasard, la route de l'ouest,

ils maraudaient et chantaient. Giambattista n'osait tirer du cylindre la flûte qui, peut-être, les eût dénoncés. Près de Dreux, ils faillirent tomber aux mains des archers, obliquèrent vers le nord, vers les grasses terres normandes et les chemins bordés de hautes haies, qui facilitent leur fuite.

Ils arrivèrent sur les côtes, et bientôt se perdirent dans la foule des marins étrangers.

Errants sur les quais brumeux et confus du Havre ils se mêlaient à la foule des coltineurs et passaient des jours entiers près de l'écluse où retentissaient du matin au soir les moulins des calfats. Ils mendièrent aux portes des cabarets, où Giambattista chantait, de sa voix molle et poignante, une chanson génoise, qui réveillait en Blaise le souvenir des après-midi lyonnais et les images troubles et dolentes de son enfance. Toujours la même chanson.

Giambattista la reprenait de porte en porte comme s'il poursuivait un dessein prémédité. Ils dormaient dans une auberge de matelots, qui toute

la nuit craquait sous le pas des ivrognes et des filles du port.

Parfois, le jeune garçon s'en allait seul, le long des navires attachés, loin de la morte-eau, jusqu'à l'extrémité des quais, vers la haute mer. Il y avait là un antique fût de colonne rongé par les embruns et qui, disait-on, avait servi à l'attache des vaisseaux pestiférés. Il portait des amarres effilochées, noircies et pendantes ainsi que les haillons d'une fête maritime et funéraire.

Blaise demeurait assis là durant de longues journées sous le soleil malade des côtes normandes. Au jour tombant, son oncle venait près de lui, s'asseyait en silence à son côté, puis, vers l'heure où les rouges fanaux des navires jetaient dans l'eau des reflets qui s'éteignaient comme une poignée de braises, tous deux regagnaient l'auberge en se tenant par le bras.

Un jour, tandis que Giambattista chantait sa complainte dans un cabaret noir de la rue Basse, un homme leva la tête, frappa du poing sur la table et reprit le refrain avec le chanteur. Giam-

battista ne sourcilla point; il acheva sa chanson, tendit son bonnet, puis il alla s'asseoir en face de l'étranger.

Ils se regardèrent longuement, heurtèrent leurs pintes. Puis ils engagèrent, dans le dialecte génois, une conversation coupée de rires silencieux. Ils sortirent bras dessus, bras dessous. Aux quais du Havre, mouillait un voilier marchand en partance pour la Nouvelle-Orléans. L'autre Italien en était le second. Cinq jours après, la *Estrella* cinglait vers l'Angleterre, emportant les deux émigrés.

A Londres qui leur fut un bon refuge, ils se mêlaient aux courtiers génois et milanais de Lombard street. Giambattista fit entendre sa flûte à l'Elephant Tavern. Durant plusieurs mois, les deux hommes errèrent dans l'ouate grasse des rues, où, entre la bourse des grains et le quartier juif, courait l'agitation des ombres foraines. Mais l'Anglais est dur aux mendiants.

Un maître d'équipage les engagea. Ils naviguèrent trois ans, passèrent cinq fois les tropiques,

connurent tous les ports, se durcirent au plus rude métier. En touchant à Lisbonne, ils devaient apprendre que le P. Blas de Hoyios, sorti des prisons de France, revenu en furieux au Portugal, avait été brûlé sur l'ordre du *Matador de Padres*.

Aux Antilles, ils eurent la peste, guérirent à force de boire le thelassomène, dont Giambattista portait la formule dans la pharmacopée qui ne le quittait point. Près de Minorque, ils faillirent tomber aux mains des pirates.

Las de battre des mers, ils s'établirent au Canada. La guerre des Colonies survint comme ils achevaient de retourner leurs terres. Après l'affaire de Québec, ils s'embarquèrent pour la France, ruinés, mais gonflés d'un espoir qui les poussait au délire.

Un matin du cuisant été de 1772, ils prirent terre à Bordeaux. Au lendemain de leur débarquement, ils partirent au son des cloches pour une course en pèlerinage au pays de Ravaillac. Ils y demeurèrent vingt jours, et c'est là que Blaise, s'étant épris d'une belle et singulière huguenote,

qu'on appelait Manlibe, l'aima d'un unique amour et si farouchement qu'il se crut sauvé de son destin... Mais Giambattista l'entraîna. Aux premiers jours d'automne, ils entraient dans Paris, par la porte de Saint-Cloud.

La misère était partout. Des épidémies rongeaient les faubourgs. Sur les villes, les paysans se jetaient, ainsi que des bandes en déroute sur les places assiégées. La mendicité se tenait à toutes les bornes, sur tous les bancs, sous tous les porches. Tailles, aides, gabelles arrachaient son salaire à l'artisan.

On dansait partout. Au bal public du Jardin Royal, Louis XV masqué se mêlait à la cohue des libertins. Au café de la *Croix de Malte*, sur le quai Neuf, on jouait et buvait toute la nuit. Chez la Brissault, des filles nues servaient les soupers. Les petites maisons foisonnaient dans le Faubourg Saint-Honoré. Aux jours gras, on voyait des carrossées de masques, presque tous à la solde de la police, et qui semaient la folie au Faubourg Saint-Antoine.

Damiens était oublié...

— Nous sommes, dit Giambattista, rentrés en loques, inconnus et proscrits dans Paris...

— Cependant vous voici riches, adulés, recherchés, et vous menez un train de maîtres...

L'Italien se mit à rire :

— Pouvions-nous mieux choisir l'heure de notre retour? La France pousse ses fils aux charniers, ses filles à l'hôpital, elle s'offre à ceux qui la trompent et, plus encore, à ceux qui l'amusent!

III

— Vous conspirez, messieurs, dit le comte Jean.

— Oui, répondit Giambattista d'un air effronté. Avec vous contre la clique, pour Choiseul et Praslin !

Le Roué pouffa.

— Intrigants ! D'abord qui vous a dit que j'intrigue contre ma belle-sœur ? Croyez-vous, messieurs, que je fasse fi des liens du sang ?

M. Farge hocha gravement sa tête de vieux poulet, tirant de sa poche une boîte de corne, il se farcit longuement le nez de tabac, puis à voix couverte :

— Comte, dit-il, le badinage n'est pas de saison. Monsieur que voici est Génois, c'est-à-dire bon politique, un peu rebelle. Mettons-le dans notre secret. L'exilé de Chanteloup pourra se louer de ses services.

Le comte Jean prit un air sérieux :

— Génois, dit-il, cela signifie républicain d'Italie, plus conspirateur qu'insurgé, et qui confond assez volontiers la politique et l'assassinat.

— Raillez-vous ?

— Je vois, monsieur, dit encore le Roué, que vous ne jouez pas seulement de la flûte. Mais savez-vous bien les dangers de nos affaires ?

— Ma foi, oui, répliqua Giambattista ; pour vous, la forteresse de Perpignan ; pour monsieur, la Bastille ; pour nous, les galères. Mon neveu Blaise, que M. Farge autrefois recueillit tout enfant, vous dira que nous en avons couru de pires.

Le comte du Barry se recula, toisa l'Italien d'un air capable, puis il dit à voix haute :

— Vous êtes un homme à poitrine fermé, à

esprit chaud. Ce sont ceux-là que j'aime! Touchez-là, monsieur...

Puis, plus bas :

— Ecartons-nous, s'il vous plaît. Ou plutôt, mêlons-nous aux personnes. Dans un instant nous gagnerons mon carrosse, je désire vous entretenir tout à l'aise. Sachez cependant que pour chacun, ici, je suis l'ami de d'Aiguillon.

Le jour était brusquement tombé. Des laquais allumèrent lustres et flambeaux. L'assemblée allait en se mêlant d'une chambre à l'autre. Avec les ombres du soir, les nouvellistes survenaient. Le cul-de-sac de l'Etoile, au dehors, s'encombrait de domestiques, cochers et bricoliers, qui, tenant le pavé, menaient grand tapage autour des fiacres, des chaises bleues et de quelques poudreuses berlines, qui du fond des provinces, amenaient leurs hobereaux gourmands de scandale.

Frénicle fit un geste. Des musiciens se hâtèrent en silence autour d'un clavecin. Dans le brouhaha du tripot, où s'irritaient les rires et les voix, les violes unissaient leurs sons étouffés aux sanglots

des harpes. Les contrebasses ronflèrent. Le concert décida le bal.

Bientôt il n'y eut plus sur les banquettes de bois doré, le long des murs, que de vieux couples, et certains poètes, qui ne pouvaient montrer le dos de leurs habits. Les femmes penchaient en dansant leurs visages aux soureils peints par Capron, les aigrettes se croisaient selon le rythme languissant des pavanes, l'odeur du jasmin flottait dans l'air épais, et les hommes, formés en haies près des belles danseuses, les regardaient durement avec des yeux graves, qu'assombrissait leur désir. Des valets portaient des limonades sur des plateaux, et l'orchestre enflait sa voix.

Le comte Jean entraîna ses compagnons. Ils sortirent, gagnèrent le carrosse, qui partit dans le dédale ténébreux des rues.

— Tout à l'heure vous saurez...

La course dans Paris fut assez longue. L'attelage prit au grand trot la rue Saint-Honoré, et, fendant la passe, tourna brusquement à l'angle de la rue de l'Arbre-Sec. Par le Pont-Neuf il gagna

l'autre rive et le carrosse s'enfonça dans les ténèbres de la rue Dauphine, frôla les bornes et, finalement, rue de Savoie se rangea devant la façade sans lumière d'un hôtel. Le Roué frappa du heurtoir quelques coups, de façon bizarre et convenue. La porte bâilla.

— Monsieur Horace?...

On ne répondit point. Mais le carré noir s'agrandit, avala le visiteur. Puis la porte retomba. La rue déserte s'allongeait avec des sinuosités pleines de recoins louches sous la clarté des lanternes vacillant aux cordes, qui, d'une muraille à l'autre, traçaient dans le vide leurs grands zigzags noirs.

M. Farge, Blaise et Giambattista, ayant baissé les glaces, attendaient en somnolant sur les coussins le retour de leur compagnon. Soudain, de la rue voisine arrivèrent des cris de femmes et des piaffements de chevaux. Des torches couraient au loin, faisaient cabrioler des ombres. Des portes cochères retentissaient et tout le quartier nocturne était rempli de rires.

Les trois hommes accourus, virent l'inattendu spectacle d'un rapt de filles dans la nuit. Deux voitures entourées d'archers stationnaient sur le pavé. Les gens de police enlevaient les prostituées en robes de fêtes; elles poussaient des clameurs désespérées; certaines, en larmes, s'agenouillaient devant l'exempt.

De partout les curieux accouraient, portant des lanternes. Aux fenêtres, aux balcons, on voyait des hommes en chemise. Les clartés de la rue éclairaient en-dessous, d'une manière fantastique, les pendoirs de linge, qui se tendaient comme des bras hors des murs. C'était mélange singulier et malsain d'orgie et de vie bourgeoise...

Mais le cocher arrivait, son fouet à la main :

— On vous réclame, messieurs!

Ils retournèrent rue de Savoie.

La porte laissa passer un serviteur vêtu de noir. Il s'approcha du carrosse. Le comte priait ses amis de le rejoindre.

Ils le trouvèrent dans une chambre aux meu-

bles luisants, où des portraits ovales reflétaient, comme des miroirs d'ébène, les lueurs de l'âtre. Le Roué causait avec un prêtre qu'il ne présenta point; il nomma seulement ses compagnons.

L'ecclésiastique, placé à contre-jour, parlait d'une voix égale, très lentement, sans cesser de dévisager ses interlocuteurs.

Giambattista, que rien n'étonnait, fut cependant surpris de l'abandon, sans doute joué, avec lequel cet inconnu leur dévoilait des secrets d'Etat. Devant eux l'homme d'église fit jouer les fils d'une intrigue, où, tout bien réglé, la favorite devait en fin de compte recevoir une lettre de cachet. L'affaire entière reposait sur la complicité de Maupeou. Le chancelier, disait-on, haïssait d'Aiguillon pour se tourner vers le parti de Choiseul. Maupeou communiait chaque semaine au Carmel avec la fille du roi, Mme Louise, qui du fond de sa cellule prétendait conduire la politique. Tout le parti dévot de la Cour, et, en tête, Mesdames Tantes, se tournait contre « la nouvelle Esther » et prenait parti pour « Aman »;

Mme Adélaïde elle-même faisait taire ses répugnances pour le ministre.

Giambattista cependant posait des questions.

— Excusez-nous, messieurs, disait-il, nous revenons d'un si long voyage que nous sommes à présent comme deux étrangers. Il me semble que la politique a bien changé dans Paris. Les d'Aiguillon, les Maupeou, les Vauguyon ne sont-ils donc plus complices? Maupeou, chef véritable du parti jésuite, ne haïrait plus Choiseul? Allons donc!

— Qui vous dit cela? répondit tranquillement l'ecclésiastique. Il s'agit de perdre la maîtresse du roi. Sur quoi s'appuierait-on, monsieur, sinon sur le seul ministre populaire du règne? Une commune aversion ne peut-elle, un moment, rassembler deux ennemis?

— Ce que je ne puis m'expliquer, dit encore l'Italien en se tournant vers le comte du Barry, c'est le mobile qui vous pousse. Que gagnerez-vous donc à la disgrâce de votre belle-sœur?

Le Roué prit un temps assez long, regarda avec

une application méticuleuse son interlocuteur, et, à la fin :

— Vous voulez voir le dessous des cartes, dit-il.

— Je désire jouer franc jeu.

— A la bonne heure ! vivent ces novices ! Qu'en pensez-vous l'abbé ?

— Je pense que monsieur a raison. Il ne saurait se jeter de la sorte dans une aventure, sans mesurer les avantages et les périls. Sachez donc, monsieur, que nous ne poursuivons d'autre intérêt que celui du roi. Selon nous, les excès de la favorite ruineraient bientôt la monarchie... On n'aime plus le prince dans les faubourgs... Les bourgeois eux-mêmes ne portent plus, à Sa Majesté, ce respect...

— J'ai trop appris dans ces voyages, messieurs, pour qu'on me puisse donner de ces raisons-là. Nous serons des vôtres et nous vous servirons. Mais il nous faut ôter certains doutes.

— Et lesquels ? s'écria le comte Jean.

— Répondez à ma question.

— Laquelle?

— De quoi vivrez-vous, dit brutalement Giambattista, si votre belle-sœur est chassée de Trianon?

— Bravo, monsieur, j'aime votre franchise! Hé! l'on voit bien que vous revenez de chez les sauvages... Tout beau! je plaisante. Vous ne savez donc point que la toute belle comtesse nous veut jeter par-dessus bord, nous, tous les du Barry, le petit d'abord, son mari, son fripon d'époux, et ensuite le grand, le beau-frère, moi-même, Signor! Le cardinal de Bernis est présentement chargé de négocier le divorce à Rome...

— Et si cela se faisait?

— Tudieu, monsieur, comme vous y allez!

— Oui, si cela se faisait, que pourriez-vous attendre du roi?

— Tout.

— Tout?

— Mon fils Adolphe n'a-t-il pas épousé une

Condé! Je me fie davantage à ma bru qu'à ma belle-sœur.

L'abbé riait.

Savez-vous, dit encore le Roué en se tournant vers lui, que la Bécu me soupçonne de vouloir pousser la vicomtesse à sa place dans le lit du roi? Et la garce a, paraît-il ajouté : « Tant mieux! La charge de maîtresse du roi ne sortira pas de la famille. »

Et son rire canaille remplissait l'appartement :

— Il s'agit, dit Giambattista, de savoir ce que l'on attend de nous.

— M. de Choiseul ne se confie pas volontiers. Il aime à fixer lui-même les commissions de ceux qui s'offrent à le servir. Vous ferez, s'il vous plaît, le voyage de Chanteloup. Voici une lettre que j'ai préparée, elle vous introduira au château.

A ce moment, le prêtre allant au fond de la chambre, vers le secrétaire, passa derrière les flambeaux. On put voir ses traits. Blaise et Giambattista, d'un même choc, eurent le sentiment d'avoir

jadis aperçu ce visage. Mais l'homme revint et dit encore :

— Ne parlez pas au duc du comte Jean, même s'il vous interroge. Sachez vous taire.

— Je suis Génois.

Génois, dit le prêtre : *regard ouvert, lèvres cousues !*

— Au revoir, compères, dit le comte Jean.

IV

La chaise parvint le soir en vue de Chanteloup. Elle se hâtait entre deux talus d'herbe bleue, d'où les arbres avaient l'air de bondir, en levant leurs branches. Un grand nuage d'encre s'étalait au ciel, comme essuyé par le vent. Dans les champs fauchés, les gerbes semblaient dormir, tête contre tête, ainsi que des soldats.

Giambattista, songeur, regardait le calme paysage tourangeau sur qui le ciel, par lourdes vagues, versait ses premières ombres. Le roulement de la voiture, faisant danser les vitres, remplissait la caisse d'un bruit tremblant, auquel se mêlaient, lorsque les attelages changeaient d'allure, le

cliquetis des chaînes et le grincement des ressorts. Dans l'autre coin, le vieux Farge somnolait sous les regards de Blaise, assis en face de lui.

Vers cinq heures, les chevaux s'arrêtèrent devant le triple portail du château. Dans le silence, les voyageurs et les postillons entendaient tomber des futaies, déjà remplies d'ombre, le cri des paons retentissant et désolé.

La grille tourna. Entre des bornes cerclées de fer, la chaise passa, laissant à gauche le pavillon des gardes. On prit le trot pour franchir un petit bois. Des herbes traînaient dans l'eau des fossés, qui reflétaient le ciel grelottant de l'automne. Une esplanade, entourée d'une guirlande de chaînes noircies, conduisait au perron. Sur le château régnait cette sorte de tranquillité suspecte, que l'on trouve aux lieux abandonnés.

Au moment où M. Farge posait le pied sur les marches, la porte s'ouvrit et, dans le crépuscule qui flambait aux vitres de la haute demeure, un homme grand et large d'épaules, que suivaient deux chiens danois, parut. Il se nomma. C'était

l'intendant de Chanteloup. Prévenu par un courrier, il attendait les visiteurs, que le duc pensait recevoir le soir même à sa table.

Les valets couraient aux porte-manteaux tandis que l'intendant, ouvrant la marche, d'un pas cérémonieux, conduisait les étrangers vers les appartements.

Il y avait dans l'antichambre, sur une vaste console de l'autre siècle, une terre-cuite qui représentait Louis XV. D'autres effigies du roi décoraient l'escalier. On voyait aussi, sur les paliers, dans des cadres ovales, quelques portraits de la feue reine Marie, et, plus haut, un marbre sculpté d'après la Pompadour.

Blaise et son oncle, qui pensaient trouver à Chanteloup un décor sévère et des mœurs rudes, furent surpris et intimidés. Ils foulaient, pour gagner leurs chambres, d'épais tapis de Chaillot. Un luxe un peu désuet et fané ornait toutes choses, et sur le château entier pesait un extraordinaire silence. Leur guide, les ayant salués, se retira. On marchait sous leurs fenêtres :

— Ce doit être lui, dit Giambattista.

Ils soulevèrent doucement le châssis. M. de Choiseul, pensif, marchait à pas lents sur la terrasse et il regardait à ses pieds le maigre paysage s'enfoncer dans le soir. Le duc s'appuyait sur une canne. Il semblait aspirer avec délices les senteurs patrimoniales de l'air. Parvenu au point où la cour fortifiée surplombait les fossés du château, il s'accouda un instant. Les eaux inertes reflétaient l'image retournée des parapets verdis et celle du duc, coiffée de velours sombre. La nuit grandissait. On entendait au loin dans la campagne un tintement de cloche. Les salles du rez-de-chaussée, s'éclairant, projetaient sur le sable des carrés de lumière dorée, et le ministre gravit le perron lentement.

Presque aussitôt l'intendant reparut, précédé d'un porte-flambeau. Au bas de l'escalier, M. de Choiseul attendait ses hôtes.

Sa taille, qu'ils savaient menue, les surprit néanmoins, et aussi son visage aux traits épais. Entre la bouche et le nez commun et charnu, un

sillon creusait profondément la peau ; il se prolongeait sur la lèvre inférieure très grosse et pendante, puis fendait durement le menton. Les yeux très écartés regardaient fixement. Mais les sourcils, d'une courbe nette, soubassaient un front haut et large d'homme hardi, tenace, réfléchi.

M. de Choiseul portait le vêtement sous lequel, autrefois, il paraissait à la Cour. Une cravate de dentelles serrait son cou et retombait sur le cordon du Saint-Esprit qui, recouvrant un gilet de velours ciselé, lui barrait la poitrine. Deux rangs de brandebourgs garnissaient son habit de taffetas bleu de roi, et il était coiffé en fer à cheval, à huit bourrelets poudrés, la natte serrée dans une bourse.

S'il était de petite mine et d'aspect assez décharné, le duc charmait par une politesse où l'on reconnaissait promptement l'homme de Cour. Il s'efforçait de parler avec une voix affable. Mais son arrogance naturelle le trahissait et il avait malgré lui le ton tranchant.

Mme de Grammont reçut gaiement ses invités.

Presque tout de suite, on se mit à table pour le dîner.

Les Choiseul avaient, dans leur retraite, eu vent de la célébrité du flûtiste. Ils lui en firent compliment. Le repas fut assez long et M. de Choiseul, à qui pesait l'ennui de sa résidence, se mit en frais d'esprit et de persiflage. Ses hôtes l'écoutaient émerveillés; il n'ignorait rien des cabales de la Cour; il en parlait avec l'aisance d'un homme qui eût la veille quitté Versailles. Il ne souffla mot des affaires extérieures. Vers neuf heures, la duchesse se leva. Les hôtes de Chanteloup demeurèrent autour de la table avec le duc et l'aumônier du château.

L'ancien ministre se leva et, jouant avec un petit lorgnon d'or, vint se placer devant ses hôtes. On le disait porté pour les aventuriers les plus bas et fort capable de les employer à ses fins. Parfois, avec une singulière légèreté, il se confiait à des inconnus. Le fond de sa nature renfermait quelque chose de pernicieux, qui le faisait céder à de brusques impulsions; il n'avait alors de pré-

sent à l'esprit que son dessein du moment, et il agissait les yeux fermés, se jetait sur les obstacles, trébuchait, appelait à l'aide intrigants et fripons, sans plus songer à son rang, aux dangers que courait son honneur.

Longuement, M. de Choiseul examina l'Italien, qui soutint son regard. Les quatre hommes se taisaient. Dans son fauteuil, M. Farge, les jambes croisées, paraissait somnoler. Le duc fit nerveusement quelques pas, puis, s'enfonçant d'un geste familier ses mains dans les poches de son habit, se planta bien en face de Giambattista :

— Que puis-je attendre de vous? dit-il.

— Ce sera, monsieur le duc, selon l'usage que vous daignerez faire de mes faibles talents.

Choiseul, l'air satisfait, se remit à faire tourner son lorgnon. Il prit un long temps puis, d'un trait :

— J'ai, dit-il, le plus grand intérêt à introduire dans Luciennes des émissaires zélés, très attentifs, qui m'instruisent des gestes de la du Barry. Deux hommes sûrs, s'entend, et que les

risques qu'ils encourent n'effraieront point. Démasqués, ils ne devront rien attendre de la pitié royale: le procès bâclé, Maupeou dictant la sentence, et tout de suite les galères, la chaîne et le banc sous le bâton du comite! L'honneur, messieurs, m'oblige à vous avertir que, la du Barry régnant, je ne pourrai rien pour vous tirer du bagne... Au fait, vous n'y vieilliriez peut-être guère. La du Barry, après tout, n'est qu'une fille, dont le sort ressemble à celui des beaux chevaux, qui passent, en peu de mois, des princes aux fiacres...

Il regardait Blaise qui, le front dans la main, se tenait immobile, les yeux fixés sur son oncle.

— Connaissez-vous la politique?

— Je crois en savoir assez pour me rendre utile.

— Fort bien. Mes raisons ne sont point suspectes. Je ne songe qu'au service du trône, et si je m'emploie à ressaisir le pouvoir, ce n'est point que je voie en M. d'Aiguillon un rival dont la chute me puisse donner de l'orgueil...

Il parlait d'un ton de comédie, souriait; mais

une bouffée de colère lui vint ; il ne put retenir un sarcasme :

— Il se dit Richelieu par les femmes !... Mais il est de petite maison. Cela se voit à ce qu'il ne méprise point Maupeou.

Après un autre silence, le duc sonna, demanda du café, fit avancer un fauteuil et, s'asseyant en face de l'Italien, prit un visage affable pour lui demander :

— Etes-vous enclin, monsieur, aux commissions secrètes ?

— Selon, répondit Giambattista.

L'aumônier du château prit la parole en s'excusant et parla sur la prudence que doivent observer les personnes qui se chargent de remplir ces missions.

— Etes-vous hommes, reprit le duc, à braver le péril. Pouvez-vous vous flatter d'entrer à Trianon et dans Luciennes, puis de me faire, au jour dit, un rapport circonstancié de tout ce qui regarde les relations du roi et des jésuites ?

— Monseigneur, dit Giambattista, voici mon

neveu, Blaise Cornillon. Il a, par sa mère, du sang génois. Depuis dix-sept ans, nous courons le monde ensemble. Pour manger, nous avons, sur les ports anglais, fait le métier de crocheteurs. A l'hôpital de Calway, en Irlande, nous avons endossé des chemises tachées d'ulcères, prises sur des trépassés espagnols... Nous avons enduré le supplice de la faim en terre inconnue; nous avons fui la peste sur des routes où les Indiens nous lapidaient. Vingt fois, monsieur le duc, nous nous sommes couchés pour mourir dans les forêts vénéneuses du Nouvel-Orléans. Ainsi nous ne craignons rien des favorites, ayant été mordus par des serpents... Quant aux gens de police, leurs ruses ne valent ni celles des Anglais, ni celles des sauvages...

Choiseul se leva :

— Je ne puis vous donner aucune lettre, ni vous aider autrement qu'en vous souhaitant bon voyage. Quant à l'argent, je pense que, pour prix de vos services...

— Rien, monseigneur, rien! s'écria Blaise.

Le duc, qui s'était remis à marcher dans la chambre, s'arrêta net. Son regard glacé se posa sur le visage de Blaise, puis, cherchant les yeux de l'Italien :

— Rien? dit-il, c'est trop cher...

— Monseigneur...

— Messieurs, il faut jouer franc! que cherchez-vous dans cette affaire?

— Je ne répondrai pas en courtisan, dit Giambattista. Mon neveu Blaise fut ruiné, dans certains espoirs, par les gens de M. d'Aiguillon. Il souhaite, ainsi que moi-même, et à d'autres causes, l'abaissement du ministre... Cependant s'il ne cherche point, dans le triomphe du parti Choiseul, un changement dont il pourrait tirer avantage, il ne refuserait point...

— Quels étaient vos espoirs, monsieur? demanda le duc en se tournant vers Blaise.

— La charge de maître aux répétitions de l'orchestre royal, répondit-il avec assurance.

— Vous êtes donc musicien?

— Il est mon élève, fit Giambattista.

La gaîté reparut sur les traits de Choiseul.

— Nous pourrons vous la donner un jour! Messieurs, il faudra vous introduire à Versailles selon le moyen que je vous indiquerai. Puis, par un tour adroit dont j'ai réglé la marche, votre neveu entrera au service de la du Barry... A Luciennes, il observera... Ah! très attentivement! Un homme que vous connaissez vous rencontrera chaque semaine au cabaret Le Chariot d'Or, proche le château.

Le duc prit en parlant ce ton ferme, poli, un peu sec qui lui aliénait ses entours. Il s'en avisa, devint familier :

— Le jour viendra bientôt, je l'espère, où les miens, assis au souper du roi, iront goûter les talents du flûteur masqué... Cela peut tarder, ajouta-t-il avec enjouement. Voilà qui augmente mon regret de ne pouvoir donner des fêtes en ce château d'exil... Nos tristes voisins de Touraine eussent à vous entendre pris un plaisir qui les eût payés des longs tourments de l'ennui.

Giambattista s'inclina. Le duc ne l'interrogeant

point, il ne fit aucune réponse à son compliment. M. de Choiseul se leva, sonna le maître d'hôtel, et fit apporter du vin de Champagne.

— Messieurs, dit-il en se retirant, ma maison est la vôtre. Vous resterez à Chanteloup le temps qu'il vous conviendra de donner à un hôte peu folâtre. Vous me permettez d'aller dormir; j'ai pris ici des habitudes de gentilhomme campagnard... Usez de mes gens selon vos commodités. Adieu, messieurs, jusqu'au revoir.

— Monsieur le duc, nous désirons partir au plus tôt.

— C'est bien. Ne vous faites pas d'affaires sur la route. On parlerait de vous. Cela doit être évité. Adieu.

V

— Cet homme, disait Frénicle, est venu ce matin, à cheval. Il avait quitté Versailles aux premières lueurs de l'aube, par ordre du roi. Il faut prendre sans tarder la voiture qui attend aux portes de Saint-Cloud. Voici le parchemin... Pleurez, mesdames! vous ne verrez ni n'entendrez plus notre beau flûtiste. Il quitte la ville pour la Cour, voilà la gloire!

Le DUC DE VILLEQUIER, *premier gentilhomme de la Chambre du Roi*, après avoir entendu le sieur *Giambattista Badalaccio* connu sous le surnom : le *Flûteur Masqué*, l'a reçu en qualité de musicien de la Chambre du Roi, pour jouer la flûte, au concert des tribunes de

Versailles. Son neveu *Blaise Cornillon* l'accompagnera sur le luth. Il leur est accordé la somme de deux cent quatre livres par mois, qui leur sera payée, à la charge par lesdits sieurs de rendre la copie du présent engagement, qui leur sera délivrée par M. BERTIN, *surintendant des Plaisirs.*

En foi de quoi, ledit surintendant a signé avec les sieurs Badalaccio (Giambattista) et Cornillon (Blaise).

Fait à Versailles, le 8 avril 1774.

Le sceau royal portait un ruban grenat que Giambattista, d'un geste machinal, enroulait autour de ses doigts.

Dans le salon du loueur d'orchestres, le public jacassait; des parfums peuplaient l'air et les éventails battaient avec lenteur le rythme du désœuvrement de Paris.

Blaise, très pâle, regardait son oncle. Leurs regards se croisèrent. Giambattista gardait un visage clos. Lentement il roula le feuillet, salua l'assistance et, suivi de son neveu, sortit d'un pas pressé. Mais, de la pièce voisine, ils entendirent la voix de Frénicle qui reprenait :

— Un homme bien étrange, en vérité.

— Qui donc?

— Celui qui apporta l'engagement. Il portait une cape en berline, à larges raies et à dents de scie, telle que je n'en ai vu sur aucun homme, et encore un tricorne velu comme un ours en foire...

— Ah! murmura Blaise, l'homme de la rue de Savoie, le faux prêtre! lui encore, qui est-il, Giambattista? que nous veut-il?

Giambattista ne répondit point; il demeurait pensif. Mais sa résolution ne faillit point. Il était, lui, de ces hommes qui redoutent moins le mystère que la force; l'énigmatique personnage qui rôdait autour d'eux ne l'effrayait guère. Et d'ailleurs il n'était plus temps de reculer...

Un homme de basse mine s'approcha. C'était Marin, le libelliste; il avançait à la façon d'une barque, en dandinant sur ses jambes arquées, et il puait comme un bouc. Vivant dans la crapule, il demandait sa vie aux scandales qu'il vendait à des libraires; la Bastille l'avait avalé et recraché deux fois; on le croyait, tout comme son ami le censeur Pindansat, attaché comme espion à la

lieutenance de police. Nul en tout cas mieux que lui ne connaissait la lie et l'écume de Paris.

— Ne vous tourmentez pas à chercher, dit-il. Personne ne peut dire au juste qui est l'homme dont Frénicle a parlé... On sait que, défroqué, mis aux prisons d'Armentières vers 1755, à la suite d'une affaire de viol, il en fut tiré par la police qu'il servait. Depuis, il est à Choiseul.

— Il y a longtemps? demanda Giambattista.

— Il appartenait au duc avant même que celui-ci vînt aux affaires. Il lui préparait des armes contre les jésuites et Maupeou. Il se déguisait, s'introduisait partout, savait, avant M. de Sartines, tout ce que l'on tramait à Versailles, dans les petites maisons de moines du quartier Saint-Jacques... Cependant on l'accuse d'avoir, lors de l'affaire du régicide, fait échapper des complices, et surtout un certain Père Etapier, qui passa en Amérique... Les gens d'église ont entre eux de ces liens que les laïcs... qu'avez-vous?

Blaise, très pâle, s'appuyait au marbre d'une commode.

— Rien, murmura-t-il, la fatigue, un voyage...

— Bah! s'écria le Génois, montrant un visage radieux, bah! il ment, c'est autre chose. Il est timide et tremble de paraître à la Cour! Tout ce *maneggio* l'effraie. Va, va joli cœur, tu te cacheras derrière l'oncle Badalaccio! Poursuivez, l'ami... Vous disiez que le mouchard de Choiseul ponte, au pharaon, sur les vis-à-vis. On voit souvent de ces choses et il n'est pas si rare qu'on l'imagine de rencontrer un libertin *affigliato all ordine de gesuiti!*... Mais, s'il vous plaît, le nom de ce défroqué qui porte si bien la soutane?

— Je l'ignore. Il l'a fait oublier en l'écrivant pour la dernière fois sur le livre d'écrou du Grand-Châtelet. Chez la Gourdan, où il fréquente, on l'appelle Rat-des-Grottes.

— Drôle de sobriquet.

— Il le tient, à ce qu'on assure, des domestiques de Versailles.

— Il paraît donc au château?

— Quelquefois. Mais il hante surtout les

cabarets de la rue des Réservoirs. Il a tenté d'approcher M. de Saint-Quentin, le ministre secret des volontés de Louis XV... Ses services furent refusés. Au fond, je le crois très dévoué pour le prince... Le fait qu'il remit aux mains de Frénicle votre engagement prouve que M. Bertin se montre moins délicat... A moins que ce ne soit Villequier...

— Monsieur, dit Giambattista, on s'instruit à vous entendre. Mais les devoirs de notre état nous appellent. Souffrez que nous nous quittions pour obéir aux ordres du roi. Votre serviteur, monsieur.

Las d'attendre à la porte de Saint-Cloud, le cocher avait pris le parti de gagner les abords de la maison Frénicle. Une chaise, des remises royales, attendait les musiciens à l'angle de la rue de Ventadour. Ils prirent place dans le fond de la voiture. Blaise, livré à ses craintes, écoutait mal les remontrances du Génois; à la fin, tous deux se turent. Les chevaux, ayant traversé la Seine, partirent au grand trot dans la rue du Bac. Des curieux s'arrêtaient au ras des maisons et les vieux,

tirant leur chapeau, saluaient au passage les armes de France qui décoraient les portières.

Ayant passé, rue de Babylone, la caserne des Gardes-Françaises, l'équipage s'élança vers la banlieue jardinière par la rue de Monsieur et le chemin de Meudon. Le beau midi de mars dorait la campagne, que remplissaient des bourdonnements confus. Ils traversèrent à grand train Charleville, puis Viroflay, qui dansait, en l'honneur de son patron, autour de trois ménétriers debout sur des tonneaux.

Le soir même, ils couchaient dans les combles du château. Leur vie, durant une semaine, se passa dans une maussade oisiveté. Ils allaient, chaque jour, à l'hôtel du Chariot d'Or, place du Marché, qui était le rendez-vous des postillons, ou encore chez Godet, rue Satory, où fréquentaient les commis du bureau des voitures.

Giambattista semblait retrouver l'allégresse de son jeune âge. Devant les buveurs, aux tables des hôtelleries, il racontait de bizarres apologues génois, que tous écoutaient en silence, les coudes

sur la table, sans percer le sens de ses paroles. C'étaient des histoires de bateliers, de marchands ou de condottieri, qui toutes s'achevaient par des meurtres, dans l'ombre des palais. Ou bien c'étaient des allégories, imitées des paraboles saintes et qui montraient les peuples vengés de leurs injustes souffrances. Il coupait ses récits de propos méprisants à l'adresse des espions de M. de Sartines. Et les rouliers d'Evreux cherchaient à comprendre ces paroles mystérieuses et violentes.

Blaise connaissait les récits de son oncle et leur sens redoutable. Il vivait dans une angoisse que rompaient des transports soudains; son visage s'enflammait, une ivresse fanatique éclairait les regards dont il suivait les gestes de l'Italien.

L'heure de l'acte approchait. Ils le savaient l'un et l'autre et n'en parlaient point. On eût dit qu'ils avaient peur du terrible secret qui les habitait. Ils ne se demandaient point comme la chose s'accomplirait de crainte, peut-être, que d'en parler n'abattît leur sombre résolution.

Ils avaient loué une chambre à l'hôtel Lan-



nion, contigu au cabaret du Jardin-Royal. C'était là que, du temps de la mère Fortier, Damiens, arrivant en chaise au bureau des voitures de la Cour, avait, dans la nuit du 3 janvier, bu avec son cocher. Giambattista avait choisi l'hôtesse par bravade et sans doute aussi par une espèce de superstition.

Dans le tiroir fermé de la commode, il avait serré une boîte de marqueterie. Et, sur le marbre, la flûte de cristal reposait dans son étui. Mais leurs porte-manteaux étaient ailleurs, dans leur mansarde, aux combles du château.

Les jours passaient. Le roi ne réclamait pas ses musiciens. Un soir Giambattista, traversant la Maison-bouche, fut heurté par un chef d'office; il allait prendre le lourdaud à partie quand l'autre lui souffla :

— On vous attend au Chariot d'Or, pour le duc...

Ils y furent le soir même.

Avant d'entrer, et cachés dans l'ombre de la cour, ils regardèrent. Le faux abbé de la rue de

Savoie attendait, assis sous une torchère, en pleine obscurité. Il portait un autre déguisement : un uniforme vert et bleu de sergent aux grenadiers du Dauphin.

— C'est lui, souffla Blaise.

— Eh oui!

— Giambattista, l'homme du Cerf Montant, celui qui savait... Oh! comme on le reconnaît! Il portait une barbe ronde, le voilà plus vieux de quinze ans, rasé, maquillé, flétri. Mais c'est lui, bien vivant, et son regard!

— N'importe... Viens, viens donc.

Le faux prêtre se leva. Giambattista l'observait :

— Tout est changé, disait-il. Vous jouerez dimanche à Luciennes

— Dimanche? demanda placidement l'Italien.

— Dimanche au souper de neuf heures. Vous serez dans la seconde tribune de gauche, après la fanfare des cors et la symphonie. Ensuite les invités du roi entendront Valmeri, le fameux haut-contre. Observez, s'il vous plaît, Mercy-Argen-

14

teau et d'Aiguillon, qui assistent au souper... Adieu, le duc vous aime et saura reconnaître votre dévouement...

Le dimanche, Giambattista, mandé par M. Bertin, apprit qu'au souper du roi il devrait, le soir même, produire ses talents.

L'oncle et le neveu se vêtirent avec soin. Giambattista portait le costume sous lequel il figure dans le tableau de Drouais (1), une sorte de casaque serrée à la taille par une ceinture de peau; des dentelles bordaient les manches amadis, la culotte était serrée sur les bas par des jarretières. Le tout en brocart jaune rayé d'amarante. Aux pieds, des souliers de satin sur quoi bouffaient des touffes couleur de cuivre. Un court manteau de peluche mordorée tombait de l'épaule et couvrait le bras droit.

Un costume plus foncé soulignait la beauté délicate de Blaise Cornillon, qui marchait derrière

(1) Musée de Glasgow.

son oncle, portant un luth d'argent suspendu au cou par une écharpe.

Tous deux attendirent longtemps dans le salon ovale de Luciennes en compagnie de Valmeri, le chanteur, qui se morfondait et se raclait la gorge.

A onze heures, l'un des gentilhommes servants parut. Giambattista se couvrit le visage d'un loup de velours noir. Le concert du roi commençait.

VI

Le vestibule où mangeait Louis XV resplendissait. Le monarque était assis au haut d'une table en fer à cheval. Rangés derrière les convives, des laquais portaient les flambeaux. Deux grands lustres répandaient leur clarté. Une vapeur de lumière tombait des girandoles et des torchères, entre les colonnes.

Les femmes s'éventaient, accoudées aux balustres, penchées des hauts balcons sur la fête lumineuse. Entre les portes, des glaces réfléchissaient l'éblouissante féerie des cristaux. Un murmure monta vers les tribunes. Les couleurs dansaient à

la flamme des bougies, que l'air tiède couchait par instants.

La du Barry, appuyée au dossier de son fauteuil, regardait, l'air enivré, la foule des convives. A côté d'elle, le vieux roi penchait son visage plein de noblesse.

Le luth égrena ses arpèges mélancoliques dans le brouhaha qui semblait grandir. Après un moment, l'Italien porta la flûte de cristal à ses lèvres.

Ce fut tout de suite un extraordinaire silence. Toutes les rumeurs du souper se turent aux premiers sons du magique instrument. On eût dit que la voix grêle et calme de la flûte de Chine suspendait une angoisse au-dessus des soupeurs qui, tous, tournaient les yeux vers le musicien au visage masqué.

L'étrange musique faisait passer, devant les yeux pleins d'absence, la triste ivresse des souvenirs et les paysages mystérieux des songes. Ils voyaient des campagnes où dans le bleu froid du ciel montaient des fumées couleur d'ambre, puis la

mer : parmi la tiède douceur des printemps marins, la pluie, le vent, les vagues menaient leurs éternels jeux ; puis c'était, au soleil oriental, un groupe de Chinois obèses, vêtus de soie noire, écoutant en hochant leurs têtes de cire un flûtiste, assis en tailleur sous un kiosque de laque ; puis un navire à proue sculptée, ses canons bâillaient aux sabords, ses cales répandaient un parfum d'épices, de poudre et de goudron. Ensuite, le son de la flûte parut se gonfler et l'Italien joua sur les notes les plus graves, que scandaient les pleurs argentins du luth. Et l'on vit des cortèges plaintifs dans les bois où s'élèvent de blancs tombeaux, sous les cèdres ; et ce furent des soirs estompés sur l'eau des lacs, les barques emportant belles et cavaliers, la désolation des jardins sous la neige, les futaies battues par la pluie, le chant des soldats autour des feux aux veilles de bataille, les psaumes lugubres des moines devant les bûchers de Grève, de Rouen et des Terreaux...

Le chant cessa. On n'entendit plus dans la galerie que les jets des fontaines parfumées. Les

lumières semblaient engourdies; les glaces se renvoyaient un pâle jour aux blancheurs insolites. Un silence plein de trouble baignait le haut vestibule de Luciennes, où l'assistance, comme ensorcelée, était en proie à une étrange fixité de personnages de crèche.

Enfin le charme se dissipa. Le roi, baissant la tête, fit le geste d'applaudir. Aussitôt les bravos éclataient; tout sembla revivre sous les flammes palpitantes des bougies, parmi les reflets cent fois répercutées des bronzes et des glaces.

Giambattista, ôtant son masque de velours, tendit la main à son neveu. Tous deux descendirent à l'avant de la tribune, et leurs bustes paraissaient en pleine clarté, au-dessus de la balustrade.

Quand ils eurent longuement salué, ils trouvèrent, au fond de la loge, M. de Villequier.

— Sa Majesté, dit le premier gentilhomme, vous admet à l'honneur d'assister au départ des carrosses... Vous prendrez place, s'il vous plaît, au bas du péristyle, à minuit et demie...

Déjà le ténor les avait remplacés. Les bourdonnements de la fête couvraient sa voix. Les domestiques, en livrée jaune paille, se pressaient au dedans des tables. Toutes les lumières, tous les parfums, toutes les musiques semblaient converger vers la comtesse du Barry, plus rose qu'une rose. Et Zamore, le négrillon, tournant autour d'elle, semblait voltiger comme autour d'une fleur un oiseau des îles, un aérien bibelot de plumes, de rubis et d'ébène.

VII

Les deux musiciens attendirent dans l'ombre oblique, longue et bleue du pavillon, qui s'allongeait sur le gravier. Deux rangées de laquais vinrent, qui tenaient en l'air, au-dessus de leurs catogans, des torches fumantes. Dans l'ombre du parc, le carrosse enflait ses caisses armoriées; le cocher, plus immobile et pesant qu'un diplomate, semblait dormir sur son siège et les chevaux, raclant le sol du sabot, faisaient, avec leurs têtes, de grands hochements, qui projetaient sur les murs des houles d'ombres affolées.

Le roi, donnant la main à la comtesse apparut

sur le perron. Aussitôt M. de Beaudreville, écuyer de quartier, ouvrit la portière et rabattit le marchepied, puis, faisant un signe aux musiciens, et tenant à bout de bras sa haute canne, il les précéda vers la voiture où Louis XV se préparait à monter.

— Ah! madame, dit le roi, c'est notre flûtiste et son pince-corde, et tous deux plus beaux, par la foi de mon corps! que les bergers de vos fêtes galantes!

Dans la lumière des torches, sur le fond marbré des colonnades toutes mauves dans la clarté lunaire, le vieux roi Louis XV se détachait. Il portait un habit de soie bleue. Le ruban du Saint-Esprit se perdait, sous sa cravate, parmi le flot blanc des dentelles. Dans son visage encore beau, la bouche, quoique avilie, gardait une courbe pleine de grâce. Ses yeux, à cause du teint plombé de la figure, semblaient briller extraordinairement. Sous la poudre, on voyait le rude cuir des joues toutes bleues d'une barbe rasée de près. Un sourire, dont le charme était singulier, creusait de



longues fossettes près des lèvres; mais le cou gras et lourd, retombait avec une mollesse un peu sénile, sur le col serré, que couvraient en partie les volutes grises et légères de la perruque.

Il parut surpris d'être regardé si fixement; il se mit à rire. Puis, apercevant Blaise, immobile derrière Giambattista :

— Quel est ce beau garçon?

— Sire, dit vivement l'Italien, c'est Blaise Cornillon, mon neveu. Il joue du luth dans la perfection. Mais la musique n'est point chez lui une passion qui le puisse distraire de servir Votre Majesté.

— C'est-à-dire?

— Mon neveu, Sire, est plus ambitieux que ne le permet sa condition... J'ose continuer, j'obéis! *La forza della verità!* Biagio n'a-t-il pas formé le vœu d'appartenir au domestique royal!

Là-dessus, Giambattista reprit le souffle, puis, s'adjurant lui-même d'une façon bouffonne, il reprit avec une révérence, et se jetant à genoux :

— *Coraggio! coraggio*, Giambattista Badalaccio! le roi daigne t'écouter. Que Votre Majesté
Le roi donnant la main à la comtesse, apparut
me pardonne, je suis à ses pieds, et...

— C'est bon, faquin, dit le roi, qui riait aux éclats.

Puis, se tournant vers la du Barry :

— Madame, je vous donne ce beau musicien... Il servira, si vous le désirez, à Trianon... Il est temps de partir...

Le visage de Louis XV reprit son habituelle expression d'ennui. D'un pas lourd, appuyé sur le gentilhomme des cérémonies, il gagna le carrosse. Les fouets claquèrent dans l'ombre au-dessus des chevaux et la voiture d'or s'évanouit dans les ténèbres du parc.

VIII

Blaise Cornillon offrit à la comtesse les témoignages d'un dévouement taciturne. Il avait la charge de six laquais nommés valets de pied, tous fort beaux mais qui, par leur tapage, incommodaient la favorite. Elle l'avait habillé d'un habit de velours cramoisi, aux parements et aux retroussis verts. Son silence, son air soucieux, sa beauté mélancolique, plaisaient à l'évaporée. Elle en parlait à chacun, lui donnait des surnoms. Jamais jouet, animal, amant ne l'avaient à ce point contentée.

Lui, tenait bien son rôle. Il s'approchait et

s'éloignait avec un tact aigu; c'était comme une ombre de domestique. Aux dignitaires de la Cour, qui chaque après-midi se pressaient dans l'étroite antichambre, après le déjeuner et le départ du roi, Blaise répondait avec un respect glacé qui imposait.

On savait que le trop beau domestique portait, par les escaliers dérobés du château, les messages de la comtesse. Il préparait des entrevues mystérieuses. On disait que des prêtres déguisés en femmes se rencontraient avec lui, la nuit, tout près du temple de Cupidon, et que ces visiteurs singuliers s'enfuyaient en franchissant les grilles. Ces racontars agaçaient la favorite, encore qu'elle ne fût point fâchée de passer pour intrigante et politique. Blaise, conseillé par l'oncle, ne se donnait point la peine de contredire les bavards. Il attendait son heure, épiait le hasard, qui bientôt le servit.

Un soir — le roi étant, depuis une heure, parti pour Versailles — le feu prit dans le boudoir qui commandait la chambre à coucher de la com-

tesse. La fumée la réveilla; elle se jeta dans le cabinet de toilette, afin de gagner par cette issue le palier du premier étage. Elle ignorait que, le matin même, des maçons réparant les satyres de l'escalier, avaient dressé leurs échafaudages contre cette porte.

La comtesse crut à un attentat et se vit perdue. Elle cria, trépigna, brisa les carreaux. Blaise parut; il avait dû traverser les flammes pour atteindre le cabinet où Mme du Barry, tremblante et sanglotante, attendait la mort :

— Que Madame la comtesse me pardonne ceci, dit-il.

D'un coup d'épaule, il brisa la porte du cabinet, puis, arrachant les planches, il parvint à disjoindre les ais de l'échafaudage. La comtesse put s'échapper. Au bruit, les gens de Trianon accouraient. Blaise, entouré, secouait sa perruque roussie; puis il s'éloigna de son air maussade. Mais, le lendemain, le roi dit que désormais le repas de midi lui serait servi par le « Sauveur des Grâces ». Telle fut l'expression qu'il employa.

Le capricieux vieillard, en effet, se lassait de la mécanique de Loriot, cette table qui montait toute servie du parquet, pour redescendre à chaque service. La solitude de ces soupers en tête-à-tête lui pesait maintenant. Les rinceaux et les carquois de la salle à manger lui semblaient fastidieux. La trop quotidienne débauche du roi se passait mal de témoins dont la muette présence eût peut-être exaspéré ses désirs; Blaise fut choisi. On convint au surplus que, certains soirs, l'autre Italien viendrait sous son masque noir, régaler les amants de son étrange musique.

IX

Au matin du 26 avril, Giambattista dit :

— L'heure est venue.

Blaise pâlit. Il regardait autour de lui les arbres tachés d'or léger. Et il marchait d'un pas court et faux, comme un homme qui suit de très près un autre homme.

— Il soupe demain à Trianon. Le 28, il repart pour les chasses de Versailles. Nous ne pouvons tarder, petit ami. Courage, mon Blaise! Le peuple misérable souffre... Sur la terre nue, le paysan, tourné vers Paris, attend quelque chose; il ne sait ce qu'il attend... Mais nous, petit ami, nous le

savons! Ton cœur est-il ferme, es-tu prêt pour le grand devoir?

Un long frisson parcourut Blaise; il ne répondit point. Tous deux se trouvaient dans l'allée de Flore. Ils prirent à pas lents le court chemin qui mène au bosquet d'Encelade. Le Titan de Marcy vomissant son jet d'eau se tordait sous les rochers de plomb. Le matin poussait des souffles tièdes qui froissaient les feuillages et faisaient frémir, sur le sable, les roses marbrures du soleil.

Blaise, appuyé sur son oncle, lui serra convulsivement l'épaule. Ses yeux se fermèrent; il chancela.

— Je ne puis, je ne pourrai, murmura-t-il.

Giambattista secoua la tête :

— Nous avons trop tardé. Mon Biagio, il doit mourir! Demain, il sera peut-être trop tard...

— Qui le commande?

— L'honneur, Blaise, nos serments, la promesse que nous fîmes en revenant de la Grève un soir, il y a dix-sept ans! Un soir terrible où mourut l'autre, le visionnaire qui donna l'exemple. Te

souvient-il, ô mon autre moi! *il sangue di quest uomo demanda vendetta!*

Blaise subitement redressé dans la lumière, et les yeux fixés au loin, revit l'épouvante de cette après-midi, le tronc déchiré du régicide sur le pavé, dans les viscères et le sang, ce quartier de chair qui ne pouvait finir de mourir, et qui hurlait dans le vent cruel d'hiver son sacrifice et son effroi...

— C'était le 28 mars, dit Giambattista.

— Le 28...

Un paon, dans les futaies, poussa un long cri. Blaise tressaillit. L'Italien le prit au bras :

— J'ai préparé les poudres, dit-il, d'une voix qui sifflait. Tu n'auras qu'à les jeter dans son verre ou dans le sucrier rond du petit guéridon, ou dans cette aiguière d'or et de cristal qui renferme le punch... Profite de l'instant où il caresse la fille...

Blaise n'écoutait plus; il cherchait, au fond de sa mémoire, quelque chose de lointain, un souvenir effacé de son enfance... Un soir, à Lyon, sur

les quais de la Saône, parmi les bateliers du Sud. Un train de chalands glissait avec lenteur sur les eaux d'un vert malade; les deux collines de la cité, où les rangs de maisons taillaient un escalier gigantesque, s'ouvraient dans les vapeurs troubles de la brume. Giambattista était assis sur une margelle, les jambes pendantes, et c'était le beau Giambattista au front brun, aux camisoles bariolées, aux belles histoires. Et Blaise se souvint tout à coup :

— Les poudres, le *bocon!*...

Il se rappelait tout, les larmes d'Anita, sa mère, tout effrayée, la colère de Cornillon, et sa peur à lui, et le rire du Génois, dans la petite boulangerie aux carreaux verdâtres... « Je ferai mourir n'importe qui, sans que ni les parents, ni les médecins ne connaissent la vérité. »

— Les poudres, les poudres, répétait-il.

Giambattista se pencha :

— Prends!

Il tendit à Blaise une boîte ronde, en bois roux.

— C'est un bocon merveilleux, inventé par

Cosme Ruggieri, de Gênes, astrologue de Marie de Médicis. On n'en trouve la recette que dans une seule pharmacopée. Ce poison est plus rapide, cent fois, et plus invisible, que l'aqua tofana fait d'opium, de mouches cantharides et d'eau de roche.

— Qu'est-ce? dit Blaise.

— A la cour de France, on l'appelait le Vitriol de lune. Chez nous là-bas, c'est le *vitriolo azzuro*. Veux-tu le secret, mon Biagio?... Une once d'argent purifié par la coupelle, trois onces d'esprit de nitre. L'argent est dissous, le mouvement de l'esprit de nitre a cessé, les vapeurs rouges se sont dissipées, les vaisseaux se sont refroidis. Alors on fait cristalliser à froid, et l'on obtient une chaux d'argent... La voici, Blaise... voici les poudres!

— Souffrira-t-il?

— Il sera pris demain d'un grand mal à la tête. Il mourra le trois ou le quatre mai, dans le délire, le corps couvert de taches livides qui feront croire à la variole. Les médecins s'y trom-

peront tous, comme ils se sont trompés sur la mort de Mme de Bourgogne, de M. de Condrin, qui périrent pour avoir pris du tabac dans une tabatière oubliée quelques jours sur une table...

— Que sais-tu donc, Giambattista? quels secrets horribles?...

Le Génois ricanait :

— Seul Maurepas ne fut point dupe... Bah! Bah! ne crains rien! On n'osera croire... et si l'on croit, va, on cherchera plus haut... si même l'on veut chercher! allons, allons, sois fort, je te dis qu'il ne souffrira pas. Il mourra de la petite vérole à la fin de la semaine, cache cette boîte, Biagio, cache-là bien! Sois ferme, adieu, petit ami, mon Blaise, *coraggio*, adieu, adieu! ne te trahis point et prends garde de toucher du bout du doigt au *vitriolo azzuro*, je m'en vais, adieu, à demain...

X

La nuit, dans sa chambre, Blaise fut pris d'un doute et d'un effroi. Tout en lui se déchirait, au point qu'il eut, un moment, l'idée de fuir.

Trianon dormait, alangui, sous une longue nuée bleue. Devant la grille, seul, un garde du roi arpentait le pavé, son mousquet sous le bras. Les fleurs de Pâques parfumaient la nuit, où rôdaient l'odeur des acacias et tous les enivrements des aromes nocturnes en avril.

Blaise s'affolait de sentir le roi si près de lui. Et il ne pouvait retenir en lui sa haine, qui semblait reculer au fond de ses pensées, comme dans

un couloir sans fin. En vain, il évoquait l'ombre hurlante et rompue de Damiens; cela même n'agissait plus, ne pouvait revigorer sa volonté. Ainsi, toute la nuit, il erra dans l'enchevêtrement de ses angoisses et de ses conjectures. A l'aube, il tomba sur son lit et fit un court sommeil, dont les trompettes des gardes le tirèrent vers neuf heures.

Dans la courette, au bas des perrons, il vit le faux ecclésiastique confondu, à son ordinaire, dans la cohue des palefreniers. L'homme l'observait sournoisement et Blaise en éprouvait un malaise :

— Mais qu'avez-vous? lui demanda la comtesse, après midi.

Il tremblai, semblait à chaque pas près de choir sur le parquet. Blaise s'excusa, parla sottement d'une nuit sans sommeil, s'engagea dans des explications qui le faisaient rougir sous les yeux de la favorite.

Giambattista parut au soir tombant. Il entraîna jusqu'au souper son neveu vers le Chariot d'Or,

où les attendaient des commis que l'Italien régalait, faisait rire, et qu'il nommait ses amis. Il semblait à Blaise que sous les ormes épais de l'allée du Petit Pont un inconnu les suivait en s'effaçant derrière les fûts noirs des arbres ; il n'osa d'ailleurs parler de ses craintes à l'Italien, qui d'une baguette sifflante abattait des ombelles sur le bord de la route. Chez Godet, ils burent du vin de Champagne. Blaise en fut agité, non raffermi. L'oncle ne disait toujours rien, chantonnait d'un air narquois, en guettant son neveu.

Au retour, il le prit à l'épaule, le serra contre lui et commença, dans l'ombre, à le soûler de paroles. Et l'étrange prestige du Génois gagnait une fois de plus le cœur du faible Blaise. Il lui semblait que, dans l'espèce de rêve dont il était hanté, ses mains lâchaient des branches tandis qu'il était suspendu au-dessus d'un gouffre...

— Giamb, Giamb ! râlait-il, je le ferai...

— On nous suit ! dit tout à coup à voix très basse l'Italien, marchons sans rien montrer, petit ami !

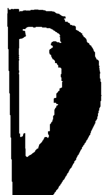
Il se mit à chanter puis, brusquement, il se retourna et se jeta dans les bosquets de l'Etoile. On entendit le pas sourd et rapide d'un homme qui foulait les parterres en se sauvant.

— Quelque archer détrousseur, dit Giambattista.

Neuf heures sonnaient. Le roi descendait de voiture et gagnait la salle à manger du château où la comtesse l'attendait debout, près de la cheminée de marbre rose.

Blaise, qui vit entrer le carrosse, se hâta. L'Italien, l'ayant suivi dans sa chambre, l'aidait à se vêtir de la livrée de soie paille et, comme, dans son alarme, Blaise oubliait l'étroit cylindre de buis, où était le bocon, il le lui tendit.

Le verre où buvait Louis XV datait du feu roi. Il avait, pour boire (tant il redoutait les maléfices), conservé les usages de l'ancienne cour. Le verre couvert, ainsi qu'un calice, d'un pavillon, reposait sur une soucoupe d'or, entre deux carafes de cristal, pleines l'une de vin d'Arbois, l'au-



tre d'eau. Blaise plaçait la soucoupe devant le roi qui se versait lui-même des deux flacons, après qu'en sa présence, le chef du Gobelet eut essayé le breuvage dans sa tasse de vermeil, et se fut retiré.

Instruit par l'Italien, le meurtrier devait saisir l'instant d'une distraction, vers la fin du repas, pour verser au roi le poison. On l'eût pu faire sans embarras, n'était l'attentif empressement de la comtesse. Elle ne cessait de veiller aux plaisirs du roi, même lorsque, rassasié de gibier, d'épices et de punch, il s'abandonnait aux imprudences d'une indigestion massive, qui lui mettait le feu au visage et faisait luire dans le ton foncé de sa peau, ses yeux ainsi que des yeux de faïence.

Le hasard servit l'assassin. Le soir du 26 avril, le roi eut un caprice de vieillard. Lui que le souci de l'étiquette ne quittait point, même dans les pires dépravations, il exigea de Mme du Barry qu'elle dégrafât son corsage. Elle obéit. Les globes purs de sa gorge jaillirent de la dentelle, dans la clarté des bougies. Aussitôt la main fri-

pée du roi s'y porta. Blaise vit cette main noueuse se traîner comme un crabe sur les seins embaumés de la courtisane. Puis le roi passait son bras libre autour du cou de la fille, la renversait, et lui-même, débraillé, obscène, goulu, râlant de lubricité, il penchait, vers les lèvres qui lui souriaient, l'abject hiatus de sa bouche flétrie. Ils se baisèrent longuement sous les yeux du valet. Par-dessus le couple, derrière les petits carreaux d'une porte dans l'antichambre, Blaise apercevait le dos rouge et bleu, le catogan, le tricorne d'un garde du corps.

Il saisit dans son habit le cylindre. Au fond de la poche, il en dévissa le couvercle, très vite, et il tenait maintenant la boîte toute ouverte contre sa hanche, dans son poing fermé. L'étreinte des amants se prolongeait. Le visage du roi se collait au col ivoirin; on l'entendait qui soufflait parmi le fouillis des dentelles. Un instant il releva la tête. Puis Blaise ne vit plus, du roi, qu'une oreille, très rouge, qui passait sous les boucles frisées de la perruque; la croix du Saint-Esprit pendait au bout de son ruban vers le sol.



Le geste du roi avait poussé les sièges de manière que lui et la comtesse tournaient le dos à la soucoupe d'or où le verre, à demi plein, flamboyait comme un gros rubis.

Il tendit le bras, encore hésitant, quand il vit le soldat de l'antichambre se retourner derrière la porte et le regarder fixement. Son cœur s'arrêta. Mais le visage du garde avança, vint se coller aux vitres. C'était Giambattista. Il penchait la tête et sourit.

Alors Blaise ferma les yeux, renversa son poing au-dessus du verre et la chose s'accomplit.

Le roi but, se leva, gagna les appartements. Dans le lit de la du Barry attendait une petite paysanne qu'on avait baignée, parfumée et que le roi prit, toute tremblante, sous les yeux de la comtesse; elle consolait l'enfant, lui faisait manger des pralines...

Le lendemain, on dut emporter le roi, en robe de chambre, à Versailles. Les frissons l'avaient saisi, dès le matin, dans son carrosse, au départ de la chasse.

Les médecins accoururent, et les prêtres. A ceux-ci, on défendit l'entrée des grands appartements. Fronsac menaçait le curé de Versailles de le jeter par la fenêtre.

Le roi ne savait rien, gémissait. C'était, autour de son lit, un chassé-croisé politique des plus bouffons. Le parti jésuite renvoyait les confesseurs; les sacrements erraient de porte en porte. Cependant, les incrédules et les amis de Choiseul réclamaient la communion qui enverrait la maîtresse à Pont-aux-Dames...

XI

Bientôt, ce ne fut plus qu'un effrayant moribond. Les gens de livrée eux-mêmes fuyaient en grand désarroi la couche vénéneuse et puante où Louis XV luttait seul contre les vertiges de la mort.

La Borde, le valet de chambre, ne l'abandonnait point. Il avait depuis peu trahi le parti Choiseul et servait la comtesse. Le mourant la fit appeler.

Courageuse, elle accourut, enjoignant à son valet favori de l'accompagner. Il eut un bref recul.

Mais incapable de résister à la fatalité de son destin, il suivit sa maîtresse.

Sur un lit d'apparat, entre quatre colonnes d'or, le roi pourrissait. Des ulcères dévoraient ce fin visage que ni les ans ni les vices n'avaient pu ravager. Il ressemblait maintenant à la figure d'un More, cuivreuse et enflée, une face de bronze, dont la bouche entr'ouverte moussait.

Au moment où parut la comtesse, la tête du roi tourna lentement sur l'oreiller. Les paupières, se décollant, découvrirent les yeux noyés de sang et de pus; il semblait que déjà les vers eussent attaqué les narines; la langue noire pendait.

Les aromates, dont les médecins avaient inondé l'appartement, ne pouvaient vaincre la puanteur de ce cadavre, qui, après un effort convulsif, retombant, couvert d'une affreuse écume, exhalait encore des mots d'amour.

Blaise regardait. Il connaissait maintenant une espèce de sérénité. L'effroi que lui donnait la vue du roi dans l'agonie ne se mêlait d'aucun remords. Il vivait dans un état d'hallucination tel qu'il dou-



tait de son acte et se demandait si vraiment le roi ne mourait point de la variole. L'ignorance des médecins, leur burlesque certitude, le rassuraient. On répandait, à Versailles, le bruit que Louis XV avait contracté son mal auprès de la fillette violée, le soir du 26 avril, dans le lit de la comtesse.

Qui sait? Le meurtrier s'accrochait à ses doutes et même l'allégresse de Giambattista ne l'en pouvait arracher.

Cependant le roi, levant vers Mme du Barry ses bras, l'appelait à lui; elle surmontait son dégoût, et La Borde et Blaise, seuls témoins, virent la courtisane se dégrafer et tendre, dans une impudeur suprême, ses seins à la main qui mendiait...

Un obscène délire s'empara du moribond. On entra dans la chambre. La vue des groupes lui rendit l'esprit et, par un dernier effort, il retrouva la force et la noblesse de mourir loin de la fille, qu'il renvoya.

Une bougie brûla sur une table, à droite, devant la fenêtre. Selon l'étiquette, le premier gen-

tilhomme la devait éteindre à l'instant où le monarque allait expirer. En bas, dans la cour, les chefs des écuries veillaient sur cette lueur. Elle fut entretenue douze jours et onze nuits. Le mardi, 10 mai, à trois heures vingt, M. de Villequier entra, souffla la chandelle.

Giambattista, mêlé aux gens, contre la vieille aile, dans la cour royale, attendait cette minute dans un âpre silence que certains jugeaient douloureux ; et l'on s'en moquait à voix haute.

Depuis cinq jours, Mme du Barry était à Rueil, où Blaise l'avait suivie. Le 12, elle fut conduite à Pont-aux-Dames. Son domestique dispersé, l'écrin mis en lieu sûr, Blaise la quitta.

L'Italien attendait son neveu à Paris, chez Frénicle, où l'on riait autant de la fuite du Roué que des trois pauvres messes célébrées dans Paris pour le repos du roi. On bafouait la comtesse qui, jusqu'à la dernière nuit, errait, voilée, dans les corridors de Versailles, implorant des nouvelles. On riait de tout et même de ce que Louis XV fût un mort si répugnant qu'on dût le faire mettre en



bière par des vidangeurs. De tous ces cruels bavards, Giambattista était le plus acharné. A quiconque entrait dans le salon, il chantait les refrains des carrefours.

Cependant, les funérailles du roi égayaient Paris. On vit accourir sur le passage du cortège l'écume de la canaille, celle qu'on voit seulement aux jours de liesse et d'émeute.

Il en venait de partout. Les quartiers de misère et de crime versaient, au centre de Paris, leur effrayante multitude. Hors des repaires obscurs du Petit-Musc, de l'Egout Sainte-Catherine, des Cent-Filles et du Temple, ces êtres semblaient, ainsi que des oiseaux nocturnes, éblouis par le jour. La presse était grande, surtout rue de la Harpe et rue Saint-Denis, que devait suivre la procession. Des chansons infâmes couraient de bouche en bouche. La canaille les attribuait à Jean du Barry et au prince de Beauvais. On les chantait sur l'air à la mode : *Vive le vin, vive l'amour*. Au soir, le cortège ne paraissant point, une sorte d'ivresse anima la populace, à qui des

crieurs de gazettes vendaient des libelles tout humides, imités des écrits de Thévenot; une boutique d'estampes, rue du Cygne, montrant à sa devanture une image de Louis, fut mise au pillage; un cynique imagina d'attacher à la perche d'un marchand de mort-aux-rats, pêle-mêle avec les souris crevées, un portrait du feu roi, l'exemple fut suivi. Des feux de joie flambaient en divers points: au cimetière des Innocents, sous les murs de la Sorbonne. Des gardes du corps, isolés parmi la foule, protestèrent; on les malmena, l'un même fut jeté par-dessus le parapet du Pont-Neuf. Le tocsin cependant portait sans relâche, au-dessus des rires et des cris, une intense clameur de bronze, que couvrait d'heure en heure l'aboiement tragique du canon.

Le peuple et la bourgeoisie ne montraient pas moins d'empressement à jubiler. On riait de tout, de l'archevêque, des glas et du cercueil. On criait : « Taïaut! » Le flot qui battait les murs se répandait dans les tavernes. On pinçait les filles dans la rue. Devant les boutiques, on lacérait les

derniers bulletins de la maladie royale. Aux fenêtres, les courtisanes et les viveurs se penchaient comme en des corbeilles. Le vent qui passait sur ce soir de Paris charriait des miasmes de vin, de musc et de charogne.

XII

Ils entrèrent dans Lyon par la porte de Saint-Clair. La ville priait, sur ses deux collines, pour le repos du feu roi. Blaise et son oncle, descendus à l'auberge du sieur Mouet, rue du Port-au-Temple, erraient tout le jour parmi les basses ruelles qui traînaient vers la Saône leurs eaux verdâtres et leurs cortèges riverains.

Une sombre ardeur habitait le Génois; il semblait vivre sans fin l'heure unique où s'exalte l'homme qui accomplit son destin. Il y avait en lui quelque chose de divinisé. Le vieux sang des partisans italiens semblait battre plus fort dans ses

artères; la mort d'un roi, de ce roi, il la dédiait, en silence, aux lendemains d'un monde révolté, dont il pressentait l'avenir avec la divination des âmes légères et passionnées.

Mais Blaise portait avec une espèce d'effroi le souvenir de son geste. Il retournait à ses doutes et à ses fièvres. Il avait agi dans une longue hallucination qui — il le sentait vaguement — l'animait depuis son enfance, dont il retrouvait les tristes lambeaux dans tous les aspects de son faubourg natal. Des inconnus et quelques vieillards, qui levaient sur lui des yeux indifférents, peuplaient le quartier. Pourtant, Blaise reconnut, parmi les marchands, plusieurs compagnons de son enfance. Ils étaient de gras époux, blêmes dans l'humidité de leur cité et les ténèbres de leurs boutiques. La boulangerie, seule, n'avait point changé d'aspect. Toutes choses occupaient leurs places. Blaise, qui passait et repassait dans les rues, n'osant s'arrêter, s'emplissait le cœur de regrets. Une longue pelle, posée contre la muraille, lui semblait, avec sa ronde feuille de bois enfariné, le plus émouvant

des souvenirs; et aussi les balances et les tailles de frêne blond et les pétrins cirés par les genoux des ouvriers. Un soir, il entra, acheta du pain. Le four bâillait; des langues de flammes jaillissaient de la bouche, qui soufflait une haleine chaude et résineuse; un des mitrons taillait la pâte, puis, du coude, arrondissait les couronnes, l'autre vidait les pannetons et tous deux chantaient en travaillant.

Blaise, immobile sous le regard étonné de la boulangère, croyait voir l'ombre du beau Giambattista de sa jeunesse, noble comme un marbre et portant à ses lèvres la flûte transparente...

Il sortit.

Il lui vint ensuite d'étranges pressentiments. Giambattista, plus hardi que jamais, riait de ces émois. Cependant, après tant de périls et d'aventures, une telle faiblesse l'étonnait. Que Blaise eût peur, à présent que le mort dormait sous la dalle de Saint-Denis et que tous les bonnets doctoraux avaient, en opinant, avéré la maladie du roi, cela lui semblait presque bouffon; mais que le régicide eût agi, en versant le poison, dans une

sorte d'ivresse somnambulique, il ne le pouvait concevoir. Il y avait, dans la nature de Giambattista, une sorte de magnificence et d'enivrement qui aveugle les héros, les fous et les condottieri sur les défaillances des autres hommes.

Mais un soir, Blaise accourut près de lui en proie à des terreurs de femme. Il avait cru reconnaître, dans un personnage immobile, posté sous le sombre parvis de Saint-Nizier, le faux ecclésiastique de la rue de Savoie, l'ami du comte du Barry.

— Il nous a suivis, Giambattista!

— Folie!

— Il m'observait. Il est vêtu d'un carrick de velours noir. C'est lui, je suis sûr que c'est lui!...

L'Italien, un instant, parut préoccupé. Mais il se secoua et se mit, comme il le faisait souvent pour distraire son compagnon, à batifoler. Blaise ne riait pas.

— Allons voir, dit Giambattista brusquement.

Docile, Blaise le suivit dans le noir dédale des

rues. En arrivant devant l'église, il se mit à trembler comme un fiévreux et il prit le bras de son oncle.

— Là, là, murmura-t-il, le vois-tu ?

— Je ne vois rien, rien qu'un mendiant assis sur les marches...

— N'est-ce pas lui, là, debout contre les portes, regarde ! regarde bien...

Giambattista se penchait sous la lanterne, qui jetait autour d'eux des clartés dansantes :

— Non, dit-il, il n'y a personne.

— Où donc est-il ? Je sens qu'il est tout près, dit encore Blaise.

Sa voix avait changé ; c'était une voix douce, faible, sans timbre, comme celles que l'on entend dans les rêves. Puis il y eut un cri d'égorgé, l'appel terrible de l'homme qui meurt d'un coup attendu. Et Blaise tomba sur le pavé.

Giambattista eut le temps de voir une main gantée, un poignard gaîné de sang gras ; il bondit. L'homme vêtu de noir fuyait vers l'étroit et opaque couloir de la rue Saint-Côme, tentait de



gagner le Pont du Change. Atteint, il fit tête. Giambattista, grondant comme une bête, l'avait saisi au bras, à la gorge; le poignard tomba dans le ruisseau.

L'homme, renversé, se débattait sans un mot sous le genou qui l'écrasait.

— Ah! chien, chien, disait Giambattista, bâtard de pute, je te ferai vomir ton nom! Parle, parle avant de mourir, si tu ne veux pas que je te fasse hurler de souffrance, parle donc!...

Un appel plaintif se fit entendre, il venait du fond de la place, semblant ramper sur le sol avec une lenteur funèbre :

— Giambattista, Giambattista!

L'homme se tordait, écumait. Puis, se sentant perdu, il put, à force de se débattre, saisir une main et la mordit avec tant de fureur désespérée qu'il la déchira vers la paume et garda aux dents un lambeau de chair. Le souffle de Giambattista se pressa; il se pencha sur le meurtrier et, de toute sa force, enfonça son pouce dans une orbite, puis dans l'autre, et chaque fois il le retirait gluant et

sanglant, tandis que l'aveuglé se tordait en hurlant. Alors l'Italien l'étrangla en lui crachant au visage, avec une colère dévorante, pire que la folie. Il poussa le cadavre à coups de pied et courut vers l'église.

Dans son agonie, Blaise avait pu se traîner jusqu'au pâle rond lumineux de la lanterne. Il s'était, pour mourir, tourné vers l'angle obscur où son oncle, son compagnon bien-aimé, avait pour la dernière fois paru à ses yeux; et il avait, dans son regard, quelque chose d'inexprimable et d'éperdu.

Giambattista souleva la chère dépouille et, la portant entre ses bras robustes, il marcha vers le porche de Saint-Nizier.

D'affreux sanglots secouaient sa poitrine; il pleurait avec un visage de pierre et ses larmes baignaient le front pâlissant du mort. Une arabesque rouge marquait son chemin et sur le gilet gris de Blaise courait une banderole de sang.

Giambattista atteignit enfin, sous les hautes niches, le banc de marbre usé, et doucement y posa



son fardeau. Toute la nuit il veilla, baisant d'espace en espace le front cireux et glacé. Il ne pensait à rien, ne pleurait plus. Il veillait, dans une effrayante immobilité, tout près du corps allongé sur la pierre. Les heures de la nuit sonnèrent tour à tour sans qu'il cessât de regarder le visage que la mort pinçait et creusait très vite.

Un peu avant le jour, Giambattista partit, la main sur les yeux, chancelant, abandonnant les restes du seul être qu'il eût jamais aimé, sous la garde du mendiant qui n'avait, durant cette nuit farouche, ni fait un mouvement ni dit une parole.

Rentré dans la chambre de l'auberge, Giambattista prit dans son étui la flûte merveilleuse. Elle reflétait le jour bleuissant qui se suspendait aux vitres. A travers les larmes qui lui venaient aux yeux, sans relâche (comme revient à la plaie le sang d'une fraîche blessure), il regardait le magique instrument. Il se leva soudain, tendit la flûte vers la lumière, d'un geste plein de désespoir. Puis, de toutes ses forces, il la lança sur le carreau.

A ce moment, il leva les yeux vers le miroir et vit ses cheveux blanchis.

Le soir même, il quittait la ville, à pied, un bâton à la main. D'un pas ferme, sans se retourner, il alla, par les quais de la Saône, jusqu'au confluent.

Il passa les ponts à Vienne, et parvint, sans sortir de son silence farouche, jusqu'à la frontière de Savoie.

FIN

IMPRIMERIE RAMLOT et Cie
52, *Avenue du Maine*, 52
PARIS

